

UNIVERSITÉ DE PARIS -- FACULTE DES LETTRES

La Vie et l'Œuvre du Père Buffier

Thèse pour le Doctorat d'Université
(LETTRES)

Présentée et soutenue le *Juin 1950,*
par

FRANCES K. MONTGOMERY

ASSOCIATION DU DOCTORAT
18, Rue Darcel. — PARIS

1930



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS -- FACULTÉ DES LETTRES

La Vie et l'Œuvre du Père Buffier

Thèse pour le Doctorat d'Université
(LETTRES)

Présentée et soutenue le *Juin 1930,*
par

FRANCES K. MONTGOMERY

ASSOCIATION DU DOCTORAT
18, Rue Darcet. — PARIS

1930



LA VIE ET L'ŒUVRE DU PÈRE BUFFIER

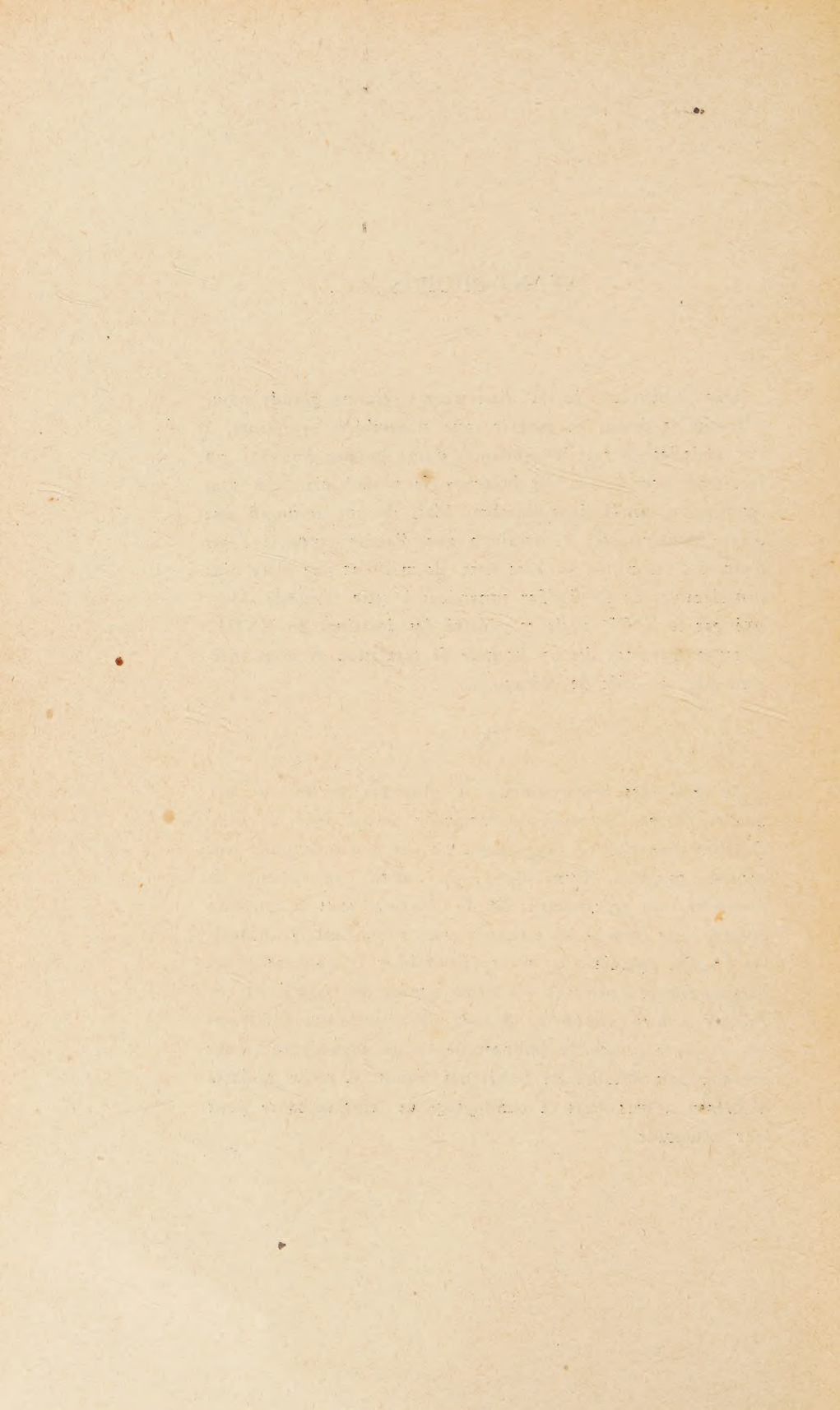
Avant-propos.	5
Chapitre I. — La vie du Père Buffier.	9
Chapitre II. — Les ouvrages divers du P. Buffier.	19
Chapitre III. — Le P. Buffier et la querelle des anciens et des modernes.	39
Chapitre IV. — Le Cours de Sciences.	55
Chapitre V. — Les livres d'enseignement. ..	71
A) L'Histoire.	71
B) La Géographie.	91
C) La Grammaire.	99
Chapitre VI. — Les livres de philosophie. .	123
Chapitre VII. — Conclusion.	181
Appendice I.	189
Appendice II.	195
Bibliographie.	197

AVANT-PROPOS

Dans l'histoire de la littérature, certains grands noms s'élèvent au-dessus de tout le reste et semblent représenter à eux seuls les idées et les tendances d'une époque. Souvent, on fait trop peu de cas des hommes de second plan. Ils sont ignorés ou laissés dans l'ombre. Mais ils ont accompli une œuvre préparatoire, ne serait-ce que d'avoir rapporté l'état d'esprit d'un milieu et, à ce titre, ils méritent une place plus considérable. Le P. Buffier appartient à cette catégorie. Marqué par le XVII^e siècle et pénétré des doctrines du XVIII^e, il est proprement dit un homme de transition et nous intéresse par son rôle de précurseur.

*
**

Je dois des remerciements à plusieurs personnes auxquelles j'ai eu l'occasion de demander conseil pour cet essai. Qu'elles trouvent ici l'expression de ma gratitude pour leur accueil toujours bienveillant. Ce m'est un plaisir de remercier tout spécialement M. D. Mornet, sous la direction duquel cette thèse a été écrite et grâce à qui tant de difficultés ont été aplanies. Je ne saurais oublier sa patience et ses encouragements pendant ces deux années de travail. M. E. Bréhier a bien voulu me donner des indications précieuses en ce qui concerne la philosophie et ses suggestions m'ont épargné bon nombre de recherches. Enfin, il m'est agréable d'adresser à mes amis ce témoignage de reconnaissance pour leur sollicitude,



CHAPITRE I

LA VIE DU PERE BUFFIER

CHAPITRE I

LA VIE DU PÈRE BUFFIER

« Le contraste est saisissant entre le XVII^e siècle et le XVIII^e : et cependant celui-ci sort de celui-là, et le continue. La liaison est aussi étroite que l'opposition est grande ¹. »

Chercher les origines de la pensée du XVIII^e siècle, tracer ses développements et indiquer les diverses influences qui ont agi plus ou moins directement sur elle, n'est pas le but de cet essai. Un tel travail demanderait des années de recherches puisées à des sources presque intarissables. Mais étudier la vie et la pensée d'un individu vivant de 1661 à 1737, noter ses idées, et, sans oublier ce qu'elles doivent au XVII^e siècle, en dégager les caractéristiques propres au XVIII^e, c'est là la fin de ce travail sur la vie et les œuvres du Père Buffier. Une telle étude présente plusieurs contradictions impressionnantes. En effet, l'idée d'un Jésuite loué par Voltaire et par Diderot aiguisé l'intérêt. Ici, il ne s'agit pas d'un moine défroqué dont la vie et la philosophie nient les vœux de religieux, mais au contraire, d'un Jésuite très orthodoxe et très pieux. Celui-ci ne s'engage, ni dans

1. Lanson, *Histoire de la littérature française*, 20^e édition, p. 621.

les disputes littéraires (sauf pour une petite tentative dans la querelle de Houdard de la Motte et de Mme Dacier), ni dans les mouvements philosophiques si caractéristiques de son siècle. Il est professeur, et son plus grand souci est d'enseigner au collège Louis-le-Grand. Ce fait explique la façon dont il considère les divers aspects des choses qui l'intéressent. Il analyse les faits, et après en avoir pris l'essentiel, essaie d'en dégager clairement des idées justes. Il est prêtre aussi et doit, tout en se livrant à l'enseignement académique, prendre soin de l'éducation religieuse de ses élèves. De cela résulte une certaine limitation dans ses ouvrages: il subordonne tout à la formation pédagogique et morale de la jeunesse.

Malgré tout, le P. Buffier n'est pas borné quant aux sujets de discussion. Comme la plupart des hommes du XVIII^e siècle, il a une curiosité très active. Cet esprit de recherche le dirige, de temps en temps, vers des courants de pensée peu conformes aux dogmes de sa religion. Mais sa façon de tirer des conclusions est trop hésitante pour faire de lui une figure importante de son temps. Pourtant, ses idées correspondent assez souvent à celles des gens du mouvement philosophique, et même, de temps en temps, sont adoptées, développées et propagées par des hommes peu soucieux d'en reconnaître la source.

Nous avons donc le P. Buffier soumis à l'autorité de l'Etat comme à celle de l'Eglise. Il suit l'exemple de ses collègues de la Compagnie de Jésus en louant sans cesse la puissance, la sagesse et la bonté du roi, ce qui n'implique pas nécessairement une connaissance approfondie du gouverne-

ment. Mais, de cela, on ne saurait lui en vouloir. Il a au moins le mérite d'avoir essayé d'éveiller, dans ses élèves, le désir de connaître la géographie et l'histoire de leur pays, alors que les autres collèges de l'Université n'avaient pas de place pour ces deux études.

En ce qui concerne sa philosophie, sans se brouiller avec son ordre, le P. Buffier adopte, avec quelques modifications, les idées de Locke dont l'influence sur sa pensée est très évidente. Toutes ces tendances contradictoires et vagues le marquent comme un homme de transition entre deux époques. C'est dans ce rôle qu'il doit être étudié ici.

Le Père Claude Buffier est né en Pologne, le 25 mai 1661. Bientôt après sa naissance, ses parents qui étaient français, quittèrent la Pologne et vinrent en Normandie où leur fils fut naturalisé. Bien qu'il lui en eût coûté cinq cents livres pour se faire normand, le P. Buffier semble avoir été assez content de cette naturalisation, si l'on admet comme son opinion personnelle une des observations de sa *Géographie Universelle* au sujet des gouvernements du nord de la France :

« Demande : Quels sont les trois (gouvernements) au nord ?

» Réponse : C'en sont trois qui en valent bien cinq autres savoir : 1. la Normandie, 2. la Picardie, 3. les Pays-Bas Français ou la Flandre Française ¹. »

Il étudia au collège des Jésuites, à Rouen, où,

1. *Géographie universelle en vers artificiels*, Paris, Giffart, 1715, in-12, p. 13.

le 9 septembre 1679, il entra au noviciat. Après deux années d'initiation à la vie religieuse, il fut envoyé à Amiens où il enseigna la grammaire au Collège des Jésuites, puis à Arras, pour professer les humanités. Bientôt après, il abandonna l'enseignement pour s'adonner à l'étude de la philosophie et de la théologie, et, rentrant à Rouen, il prononça, le 2 février 1695, les quatre vœux de l'ordre des Jésuites. A Rouen, il fut attaché au directeur du Séminaire en qualité d'adjoint.

En 1696 survint le seul événement qui rompit la vie tranquille du P. Buffier. Jacques-Nicolas Colbert, archevêque de Rouen, proposa au clergé de son diocèse certains livres à tendances jansénistes. Parmi ces livres, se trouvait la *Théologie Dogmatique* du P. Noël Alexandre, Dominicain. Le P. Buffier critiqua les propositions de ce livre, dans une brochure imprimée et répandue à travers tout le diocèse¹. Un ami du P. Alexandre y répondit par une défense du livre². Alors le P. Daniel, Jésuite, publia plusieurs lettres mettant en parallèle la morale Thomiste et la morale Jésuite. Une polémique assez vive s'ensuivit³. Cependant, ce fut la publication du P. Buffier qui provoqua la condamnation de l'archevêque de Rouen. Le Jésuite, malgré les conseils de ses supérieurs et sa déférence pour l'archevêque, refusa de modifier

1. *Difficultés proposées à Mgr l'Archevêque de Rouen par un ecclésiastique de son diocèse sur divers endroits des livres dont il recommande la lecture à ses curés*, 1696, in-12.

2. *Eclaircissements des prétendues difficultés proposées à Mgr l'Archevêque de Rouen par un docteur de la Sorbonne, du diocèse de Rouen*, 1696, in-8.

3. Cf. *Recueil de plusieurs pièces pour la défense de la morale et de la grâce de Jésus-Christ*, Delft, chez Henri van Rhyn, 1698, 2 vol. in-12.

son opinion et de signer la rétractation qu'on lui imposait. Le P. Guillaume Ayrault, Vice-Provincial de la Compagnie de Jésus en France, mit fin à cette querelle en envoyant le P. Buffier au collège des Jésuites, à Quimper-Corentin, où il devait rester « interdit de toutes les fonctions de la Compagnie et sans nul commerce au dehors¹ ». Cependant, le P. Buffier finit par faire une rétractation après laquelle il voyagea à Rome².

Au bout de quatre mois, il revint à Paris, où, pendant presque quarante ans, il enseigna au collège Louis-le-Grand. Il fut « scriptor » de 1701 à 1737, sauf en 1723-24, et préfet de chambre de 1710 jusqu'à sa mort en 1737. Les préfets de chambre ou « cubiculaires », au nombre d'environ cinquante, étaient chargés de la surveillance des pensionnaires pendant leurs études. De plus, ils les accompagnaient à leurs classes et les ramenaient à leurs chambres. Le principal avait la direction des préfets de chambre. Ceux-ci n'étant pas assez nombreux pour assumer tout le travail, il y avait en outre des préfets de récréation, de chapelle, etc. D'habitude, ces préfets avaient séjourné dans les collèges de province avant d'être appelés à Paris. Selon la tradition, le professeur devait enseigner

1. *Ibid*, tome 2, p. 137, Lettre du P. Ayrault à Mgr l'Archevêque de Rouen.

2. Le but de ce voyage n'est pas bien clair. Selon Moréri, *Dictionnaire Historique*, le P. Buffier fit un voyage à Rome sans autre but que celui du plaisir. *The Catholic Encyclopedia* dit que le P. Buffier, après avoir refusé de faire une rétractation, fut autorisé à voyager à Rome pour plaider sa cause devant la Congrégation des Jésuites, que l'ordre prit son parti et lui accorda une complète justification. Il revint ensuite à Paris.

la grammaire et les humanités avant de passer aux chaires plus importantes. Il fallait aussi avoir terminé sa philosophie avant de commencer à professer. Quand le Provincial de France avait découvert un sujet digne de remplir ces fonctions, il faisait tout pour l'attacher au collège. Le Père Buffier, après avoir passé plusieurs années à enseigner la grammaire et les humanités en province, fut donc définitivement installé au collège Louis-le-Grand ¹.

Comme membre d'un autre groupe de professeurs, les « *Scriptores librorum* » ou « *Scriptores* », il devait faire des recherches, noter et rédiger, sous forme de livres d'enseignement, les résultats de son travail. Les « *scriptores* » comptaient dans leurs rangs les principales personnalités du collège. Le P. Buffier fut « *scriptor* » et professeur en même temps, alors qu'habituellement on devait avoir fait un stage comme professeur avant d'être nommé « *scriptor* ». Sa vie semblerait avoir été assez pénible. Les leçons demandaient quatre ou cinq heures par jour, au moins vingt-cinq heures par semaine. De plus, chaque Père devait confesser à tour de rôle. Tous les matins on disait la messe. Le professeur devait journellement préparer une classe de deux à trois cents élèves. Il n'avait pas seulement la correction des devoirs, mais aussi la surveillance plus ou moins directe des livres des pensionnaires. Il avait encore un travail de bibliothèque, la réception des pensionnaires dans sa chambre de pro-

1. D'après Dupont-Ferrier, G., *Du collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand*, vol. 1, pp. 51 à 56.

fesseur, et enfin, les entretiens avec les externes et leurs parents ¹.

Malgré tout ce travail, le P. Buffier trouva le temps d'écrire des articles pour les *Mémoires de Trévoux*. Les Jésuites commencèrent ces *Mémoires* en 1701, l'année même où il arriva au collège Louis-le-Grand, et de cette date jusqu'à sa mort, il ne cessa pas de collaborer à la rédaction du journal. Les *Mémoires* furent rédigés au collège et le P. Buffier donna, pour la plupart, des comple rendus de divers livres et des articles qu'il fit imprimer en 1732 dans son *Cours de Sciences*. En plus de son activité comme professeur et comme écrivain, il prononça de temps en temps, des discours dans certaines églises et surtout à Compiègne.

Des faits de sa vie, on sait peu de chose. Même les publications des Jésuites n'en parlent pas. L'éloge du P. Buffier dans les *Mémoires de Trévoux* ² ne donne que l'esquisse de son caractère et quelques observations sur l'accueil favorable fait à ses divers ouvrages. Sans doute, les renseignements qu'auraient pu nous offrir les archives des Jésuites ont disparu vers 1762. Plus probablement, sa vie, toute de tranquillité, d'abnégation, de travail, s'écoula sans événements extérieurs. Beaucoup plus tard seulement on commença mais sans succès, à chercher des détails plus précis sur la façon dont il vécut.

Par inclination, le P. Buffier mena une vie calme, propre à la méditation et au travail. Il chercha toujours à réaliser le type de l'honnête hom-

1. *Ibid.*

2. *Mémoires de Trévoux*, août 1737, pp. 1500-1510.

me et du prêtre pieux. Auteur consciencieux, il mit tous ses soins à faire aimer l'étude et à en rendre l'accès facile, parfois même attrayant. La justesse de son jugement l'aida à démêler le vrai du faux et à présenter clairement les faits. Il fut surtout un vulgarisateur de la science et s'appliqua à la rendre utile à tous. D'un tempérament doux, égal, d'un commerce agréable, il était aimé et respecté, et sa bonne humeur lui faisait pardonner une certaine négligence dans la tenue. Il aimait la plaisanterie, mais sans vouloir jamais dépasser les bornes du bon ton et de la charité. Le caractère général de ses écrits donne une idée de la variété de ses intérêts. « *Te goût ressemble assez à celui du sage Socrate qui consistait à instruire en amusant, et à insinuer la raison par un détour agréable et de fins raisonnements, qui mènent à convenir qu'on aurait eu tort de penser autrement que lui*¹. »

A cause de sa grande sobriété, il put, malgré une constitution fragile, se livrer à une longue vie de travail et se garder des infirmités. Il mourut le 17 mai 1737, à l'âge de soixante-seize ans, des suites d'une légère attaque d'apoplexie, et put, pendant quelques jours, se préparer à mourir aussi chrétiennement qu'il avait vécu.

1. *Ibid*, p. 1503.

CHAPITRE II

LES OUVRAGES DIVERS DU PERE BUFFIER

CHAPITRE II

LES OUVRAGES DIVERS DU PERE BUFFIER

Parmi les ouvrages divers du P. Buffier se trouvent quelques traductions des œuvres de certains de ses collègues de la Compagnie de Jésus, soit de poèmes latins, soit de livres de théologie.

En tant que traducteur, il se montra, comme toujours, fort scrupuleux, non seulement en ce qui concerne les idées de l'auteur, mais en respectant, autant que possible, jusqu'à ses expressions mêmes.

En 1687, le collège des Jésuites de Paris offrit au public quelques poèmes pour célébrer la guérison du roi. Louis XIV avait été gravement malade et tout le pays fut dans l'anxiété. Plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus composèrent des odes à l'occasion du rétablissement du roi, et ces poèmes furent publiés dans un recueil intitulé *Pro restituta Ludovici magni valetudine*¹. La première ode, *Au roi sur le recouvrement de sa santé*, est du P. Commire. Elle fut traduite en français par Fontenelle et par le P. Buffier. Selon l'habitude des Révérends Pères, Louis XIV y est glorifié sans réserve :

1. *Pro restituta Ludovici magni valetudine*, Paris, 1687, in-4°.

« Nec virtute nepotem aequet avus parī.
Ejus praelia posteris
Quum fasti memores, famaue dividēt,
Qua tandem poterunt fide,
Vatum se levibus demere fabulis¹ ? »

« Car quand l'Histoire à nos Neveux
Publiera tes faits glorieux,
Paraîtront-ils moins incroyables
Que les faits de ces Demi-Dieux
Que jadis à plaisir ont inventé les fables². »

On le voit, le P. Buffier s'applique à garder très fidèlement et la pensée et la forme du poème.

L'année suivante il traduisit l'ode du P. Jouven-
cy *A Monseigneur le Dauphin après la prise de Philisbourg*³. Comme dans l'ode précédente, le courage et la vaillance de Louis et de son fils y sont exaltés :

« Combien de fois brava-t-il la tempête
De cent globes de feu qui menaçaient sa tête?
Combien de fois les siens d'un péril trop certain
Voulurent-ils le détourner en vain ?

De son cœur toujours intrépide
Rien ne peut retarder l'impétueux effort,
Par mille endroits divers il affronte la mort :
Au milieu des dangers où sa valeur le guide,
L'Ennemi l'aperçoit, il en tremble d'effroi.
Le Héros seul ne tremble point pour soi⁴. »

1. *Ibid*, p. 4, poème du P. Commire.

2. *Ibid*, p. 10, traduction du P. Buffier.

3. *A Monseigneur le Dauphin après la prise de Philisbourg*.
Traduction de l'ode du P. Jouven-
cy, 1688, in-4°.

4. *Ibid*, pp. 3, 4.

Voltaire parle de la conduite du Dauphin d'un ton un peu différent¹. Mais comme le P. Buffier se borne à traduire, on ne peut lui reprocher d'avoir sacrifié la vérité des faits historiques au désir de plaire au roi et au prince.

En 1701, parut un recueil de poèmes de divers auteurs publié par le P. Bouhours². Ce recueil contenait entre autres *Les Eaux de Saint-Cloud*, poésie écrite par le P. Buffier qui s'était inspiré du P. Commire. En 1704, dans les œuvres posthumes de ce même Père³, on trouve deux traductions par le P. Buffier des odes latines, *Aux Abeilles*, et *La Boussole et le Gouvernail*. Cette dernière est une fable dédiée, par l'auteur, à M. le Comte de Crécy, probablement le Créci dont parle Voltaire⁴, un des signataires de la paix de Ryswick.

Les autres traductions du P. Buffier sont des livres de théologie écrits en italien. En 1691, il donna la traduction française du livre du P. Pinamonti, également prêtre de la Compagnie de Jésus: *La Véritable Connaissance de soi-même*⁵. Ce traité d'un auteur très connu et très estimé dans son propre pays eut sa première édition en

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, Edit. Crit. de Bourgeois, 13^e édit., Paris, Hachette, 1928, in-16, pp. 262-263.

2. *Recueil de vers choisis*, le P. Bouhours, Paris, Josse, 1701, in-12, pp. 399-407, « *Les Eaux de Saint-Cloud* ».

3. Commirii, Joannis, *Opera posthuma*, Paris, Boudot, 1704, in-12, pp. 164-171, « *La Boussole et le Gouvernail* »; pp. 180-183, « *Aux Abeilles* ».

4. Voltaire, op. cit. p. 291.

5. Dans le recueil suivant, on trouve l'original du P. Pinamonti : *Raccolta di varie operette spirituali date in luce dal Padre Gio. Pietro Pinamonti della Compagnia di Gesù, per maggior utile delle sacre missioni*, Bologna, 1713, in-12, p. 205 à 272, *Lo Specchio che non inganna, ovvero, La teorica, e la pratica della cognizione de se stesso*.

italien, en 1686. Il est composé de sept méditations une pour chaque jour de la semaine. La première a comme sujet: *Que nous ne sommes rien de nous-mêmes dans l'ordre de la nature*, la deuxième: *Que nous ne sommes rien du tout dans l'ordre de la grâce*, etc.

En 1704, le P. Buffier publia sa traduction de l'ouvrage du P. Segneri, de la même Compagnie: *La Pratique des devoirs des curés*¹, Beaucoup plus long que celui du P. Pinamonti, ce livre est rempli de détails. Le P. Buffier, dans son avertissement, s'excuse d'avoir changé, de temps en temps, les expressions du P. Segneri et d'avoir omis quelques phrases. Il en donne comme raison, la grande difficulté de rendre en français certaines expressions italiennes. C'est non seulement à cause de la différence entre les deux langues, mais entre le tour d'esprit français et le tour d'esprit italien, que le P. Buffier hésite à traduire quelques autres livres du P. Segneri. Pourtant, il se promet de recommencer ce travail si sa traduction reçoit un accueil favorable. On ignore si l'accueil fut très encourageant. En tous cas, le Père Buffier ne donne pas d'autres traductions du P. Segneri. *La Pratique des devoirs des curés* est dénuée d'intérêt, sauf pour des religieux, comme on peut en juger par la table des matières: *Chapitre 2, Combien il est dangereux d'entrer dans l'emploi de pasteur des âmes quand on n'y est pas appelé de Dieu. Chapitre 3, Par quel moyen on pourra juger si Dieu appelle ou n'appelle pas à la conduite*

1. A la Bibliothèque Nationale, on trouve l'édition suivante : *Il Parroco istruito, Paolo Segneri, Per maggiore utile delle sacre missioni*, Firenze, 1692, in-12, 446 pages, Inv. D 18032.

des âmes. Chapitre 4, Comment on doit réparer sa faute quand on est entré sans vocation dans le ministère pastoral, etc.

Le P. Buffier débuta dans la littérature par la voie des traductions, et ses premiers poèmes se ressentent fortement de l'influence de ses modèles. Ses *Vers français sur la prise de Mons et de Montmélián*¹, et son ode *Sur l'arrivée du Prince de Galles en France*, n'ont rien de beau ni d'original. Ecrits dans le style pompeux et gonflé de tant de poèmes de l'époque, toujours à la louange du roi, ils pourraient être facilement pris pour des traductions. Les vers *Sur l'arrivée du Prince de Galles*, composés à l'occasion de la fuite de Jacques II d'Angleterre et de sa famille, célèbrent une fois de plus la bonté de Louis XIV pour son accueil des fugitifs à la cour.

« Sage Monarque de la France,
Que le Ciel fit sur terre arbitre des destins,
Il vous a confié la suprême puissance,
Vous l'employez toujours pour ses justes desseins.
Renversez un projet impie,
Soutenez d'un grand Roi les droits les plus sacrés,
Domptez encore l'erreur, domptez la perfidie ;
C'est ce que veut le Ciel, c'est ce que vous ferez ² ».

La plupart des ouvrages du P. Buffier sont en prose. Il débuta dans la publication des livres de piété par *La Vie de l'ermite de Compiègne*³. » A l'âge de seize ans, René Va devient soldat et passe plusieurs années dans la carrière des armes. Un

1. *Recueil de vers choisis*, le P. Bouhours, Paris, Josse, 1701, in-12, p. 292.

2. *Sur l'arrivée du prince de Galles en France*, ode, 1689, in-8, 3 pages, p. 3.

3. *La vie de l'ermite de Compiègne*, Paris, Michallet, 1692, in-12.

jour, on annonce devant lui, à son général, la mort d'un officier courageux. La manière indifférente dont celui-ci accueille la nouvelle frappe René et le dégoûte. Brusquement, il se décide à quitter l'armée et à se retirer du monde. Après plusieurs voyages à Rome, il vient à Paris et donne tout son temps à des œuvres de charité. Mais cela ne suffit pas encore à sa soif de sacrifice. Il se sent appelé à la vie d'ermite et va se réfugier dans un coin de la forêt de Compiègne. Là, il consacre sa vie à la prière, à la lecture des Ecritures et de la vie des saints. Son existence de pauvreté et d'humilité lui vaut le respect et l'admiration. Pour lui éviter de mendier sa nourriture, la reine Marie-Thérèse lui sert une modeste pension dont il use très sobrement. Après sa mort, on rendit de grands honneurs à ses restes.

Le P. Buffier fait l'éloge du saint ermite et montre, par cet exemple, qu'il n'est point nécessaire de retourner aux siècles reculés de l'histoire de l'Eglise pour trouver des modèles d'extrême piété et de pénitence. « D'ailleurs, ajoute-t-il, les libertins ne pourront prendre en cette occasion un avantage dont ils se flattent quelquefois, de rendre douteuses les histoires saintes qui condamnent leur lâcheté; ils verront que les plus excellentes vertus de l'évangile ne sont nullement impraticables, comme ils voudraient se le persuader : les choses que je dirai ayant eu pour témoins une infinité de gens qui les racontent tous les jours, et même plusieurs personnes de la cour, qui ont eu la curiosité d'aller visiter le saint ermite¹. »

1. *Ibid*, éd. de 1737, pp. 217, 218.

*La vie de l'abbé du Val-Richer*¹, fut dédiée aux prélats de la province de Normandie. Le P. Buffier trouve dans le caractère de l'abbé, non des vertus brillantes, mais solides et essentielles. Les hommes étant «...susceptibles de vanité et sensibles à l'éclat² », n'ont pas l'habitude d'admirer les vertus sobres. Pourtant, le P. Buffier a entrepris cette étude de la vie de l'abbé du Val-Richer, parce qu'elle mérite d'être mieux connue pour servir d'exemple aux ecclésiastiques. Dominique George (1613-1693) était Lorrain. Après la mort de ses parents, sa sœur et lui furent envoyés chez leur frère, curé du diocèse de Toul. La sœur devint religieuse, et Dominique, après quelques hésitations, se décida à recommencer ses études avec l'idée d'entrer dans les ordres. Il consacra plusieurs années au travail et à l'exercice de son ministère. Enfin il prit la résolution de suivre des cours à la Sorbonne et se rendit au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet où il s'attira l'estime de tous. Là, il écrivit plusieurs traités sur l'éducation des jeunes gens, et surtout, des jeunes ecclésiastiques. Bientôt, il fut nommé préfet, et à ce titre, passa trois ans à rétablir l'ordre et à faire respecter la règle au séminaire. Au bout de ce temps, on le chargea de préparer les jeunes séminaristes à entrer dans les ordres. Jusqu'à son départ il forma plus de deux mille ecclésiastiques. Après douze ans passés à Saint-Nicolas, M. George fut obligé de faire un voyage en Lorraine pour des affaires personnelles, et à son retour, il fut nommé curé

1. *La vie de M. l'Abbé du Val-Richer*, Paris, Boudot, 1696, in-12.

2. *Ibid*, p. 2.

de Pré-Dauge, dans le diocèse du Val-Richer. La paroisse était tombée en désuétude et il eut beaucoup de difficultés à la rebâtir et à en régler les affaires. Après avoir tout remis dans l'ordre, il eut l'idée d'inaugurer des conférences ecclésiastiques dans les différents diocèses. Ce projet fut approuvé par les évêques de Lisieux et de Bayeux, et la première eut lieu à Cambremer, en 1650. Cet exemple fut suivi par beaucoup d'autres diocèses. Mais malgré ses succès dans la conduite des affaires ecclésiastiques, le temps était venu pour M. George de répondre à l'appel d'une vieille vocation. Il quitta la cure de Pré-Dauge pour entrer au monastère de Barbéry. Après son noviciat, on le pria de se charger de la réforme de l'abbaye du Val-Richer, et en 1675, il fut appelé à Rome comme membre d'un comité, pour fournir des renseignements quant aux réformes monastiques en France. A son retour, on le nomma visiteur des provinces de Normandie et de Bretagne, et enfin, supérieur-général de l'ordre de Cîteaux. De bonne heure, il avait trouvé le secret de se faire aimer sans «...jamais rien relâcher de l'exactitude et de la discipline¹». Pendant toute sa vie il travailla à des réformes ecclésiastiques, en éveillant autour de lui les plus vifs sentiments d'estime et d'admiration.

La troisième biographie du P. Buffier est l'histoire assez longue et détaillée du comte Louis de Sales, frère de Saint-François de Sales. Elle parut en 1708 et eut beaucoup de succès, à en juger par le nombre des réimpressions². Le P. Buffier com-

1. *Ibid*, p. 26.

2. *La vie du comte Louis de Sales*, Paris, Le Clerc, 1708, in-12. La Bibliothèque Nationale possède des exemplaires des

mence par un bref exposé des raisons qui l'ont déterminé à écrire la vie de ce personnage: «Il n'est point de moyens plus utiles pour répandre et pour justifier la piété chrétienne parmi les personnes du monde, que de leur montrer comment elles peuvent se sanctifier sans rien perdre de leur rang, de leur mérite, ni de leur véritable bonheur. La sainteté, bien loin d'être incompatible avec leur condition, en relève les prérogatives et leur en fait goûter plus solidement les avantages¹.» Louis de Sales était le troisième enfant de François de Sales et de Françoise de Sionas. De bonne heure, son frère François lui inspira de profonds sentiments de piété, et Louis, grâce à cet exemple et à son éducation religieuse, résolut d'entrer dans les ordres. Il voyagea en Italie et y séjourna quelque temps. A la mort de son père, il fut chargé par sa mère des affaires de la famille, et, de ce fait, obligé de renoncer à la vocation religieuse. Il se maria. Sa vie de chef de famille fut un modèle de vertu et de charité. Sa femme mourut et il pensa encore une fois à la vocation religieuse, mais la responsabilité de sa position le fit renoncer à nouveau à réaliser ce désir. Il se remaria et pendant un certain temps vécut à la cour où ses vertus lui attirèrent le respect et l'amitié du roi. Puis il se retira des affaires pour se consacrer tout entier aux œuvres de charité. Il mourut pieusement, après avoir supporté en chrétien les suites d'une douloureuse opération. Le P.

éditions de 1737, 1829, 1839, 1846, et 13 réimpressions de l'édition précédente entre 1849 et 1874.

1. *Ibid*, édit. de 1708, p. 1.

Buffier relève toutes sortes d'exemples pour illustrer le caractère admirable de son héros et pour louer sa bonté, sa charité et sa piété.

En 1710, le P. Buffier publia, toujours dans un but d'apostolat, un petit livre de piété: *Vérités consolantes du christianisme pour tous les jours du mois*¹.» Ainsi, «...ceux qui ne sont pas dans la piété parce qu'ils ne voient que ce qu'elle a d'austère, pourraient y être excités et ... ceux qui y sont déjà s'y confirmeraient de plus en plus².» Pour chaque jour du mois, il donne trois réflexions inspirées de certaines vérités du christianisme et suivies de passages tirés de l'Écriture Sainte, traduite et commentée en français. Pour la plupart, ses réflexions n'ont pas grande chose d'original, mais dans sa méditation du trente et unième jour: *L'agrément que porte avec soi la qualité d'honnête homme n'est que pour un véritable chrétien*, on retrouve des idées exprimées souvent ailleurs par le P. Buffier: «Nous sommes dans un temps où l'on se pique plus que jamais d'être honnête homme: si on voulait se persuader que rien ne sert plus à former ce caractère que la vertu chrétienne, elle paraîtrait bientôt ce qu'elle est: c'est-à-dire, infiniment aimable. Or ce n'est point là une pensée outrée: il ne faut point s'imaginer que la vraie piété ne soit utile que dans les cloîtres; elle sert à former un courtisan, un magistrat, un homme du monde comme elle sert à faire un saint religieux: Jésus-Christ n'est pas venu détruire l'avantage et le bon ordre de la société hu-

1. *Vérités consolantes du christianisme pour tous les jours du mois*, Paris, Mongé, 1718, in-12.

2. *Ibid*, Avertissement.

maine, établie par la loi naturelle; au contraire, il est venu lui donner toute sa perfection et son accomplissement. Quels sont les effets et les suites de la vertu chrétienne ? d'être équitable, d'être fidèle à ses devoirs, de mépriser tout et la mort même pour servir sa patrie, d'avoir de la bonne foi, de supporter les défauts du prochain, de n'être point sujet aux vains excès d'une joie immodérée, ou d'une tristesse inutile; de savoir user des créatures autant que la conscience et l'honneur le permettent; d'être attaché inviolablement à sa religion: voilà ce qu'on appelle honnête homme et voilà aussi ce qui fait un bon chrétien. Quelle différence y-a-t-il ? l'honnête homme, selon le monde, agit par des motifs humains qui lui font presque toujours perdre le fruit de ses bonnes actions: l'honnête homme chrétien agit par des motifs surnaturels, qui ne lui font rien perdre de ce qu'il peut espérer des hommes et qui l'assurent outre cela d'une récompense éternelle¹.» Ce type d'honnête homme n'est pas une conception particulière au P. Buffier. On le retrouve, non pas seulement, chez les religieux du XVIII^e siècle mais aussi chez les moralistes laïques. Le but de notre existence, pour Lemaître de Claville comme pour le P. Buffier, doit être de vivre conformément à l'idéal de la religion chrétienne. Lui aussi veut faire connaître et aimer la vertu, et ses conseils ressemblent fort à ceux du P. Buffier. Le désir de Lemaître de Claville est également de former des honnêtes hommes. Quels sont les moyens d'arriver à cette condition si en faveur au XVIII^e

1. *Ibid.* pp. 124-127.

siècle ? On croirait entendre le P. Buffier : « Reconnaissez un Dieu, retenez votre langue, réprimez votre colère; faites acquisition de sciences; choisissez la meilleure religion; abstenez-vous de faire le mal; fréquentez les bons, couvrez les défauts de votre prochain; soulagez les pauvres et attendez l'éternité pour récompense¹. » Pour ces deux moralistes, la nécessité de la religion est très évidente. Elle est indispensable à la formation d'un honnête homme. Mais, bien entendu, la religion est mise en relief plus souvent chez le P. Buffier.

En 1718, celui-ci publia deux autres livres de piété. Son opusculé contenant les *Exercices de la piété pour retourner à Dieu et lui demeurer fidèlement attaché*², est une brochure à l'usage des missions. Il contient des prières, des instructions et des formules pour se préparer à la confession et à la communion. Les *Sentiments chrétiens sur les principales vérités de la religion*³, sont destinés à l'instruction religieuse des jeunes gens. Pour ces deux ouvrages, il emploie la méthode de ses livres d'histoire et de géographie: il donne un court exposé de quelques faits, suivi de stances mnémotechniques formant résumé de ce qui précède. Il espère, par cette méthode, familiariser les jeunes gens avec les vérités les plus importantes du christianisme en leur en faisant apprendre une stance

1. Lemaître de Claville, *Traité du vrai mérite de l'homme*, Paris, Saugrain, 1761, 2 vol. in-12, vol. 1, pp. 85, 86.

2. *Exercices de la piété chrétienne pour retourner à Dieu et lui demeurer fidèlement attaché*, Rouen, Cabut, 1724, in-12, 139 pages.

3. *Sentiments chrétiens sur les principales vérités de la religion*, Paris, Mongé, 1718, in-18.

ou deux chaque jour. Pour arriver plus facilement à ce but, il se promet d'illustrer chaque article par des estampes dans les éditions suivantes. Son principal argument en faveur de l'Eglise est le fait que, depuis le commencement du monde, nul système de pensée n'a réuni tant de grands esprits dans tant de pays et de nations que l'Eglise catholique. Se soumettre à une telle autorité est la raison elle-même ou plutôt, «le sens commun¹.»

Comme il l'admet lui-même, son *Histoire du Nouveau Testament*² est plutôt un résumé des principaux faits de l'Ecriture. Les livres saints devant être écrits dans un style simple et clair, il essaie d'en donner les traits essentiels en observant la plus grande sobriété. L'ouvrage est divisé en quatre parties: le livre I contient l'histoire de ce qui s'est passé depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'établissement de son Eglise en Judée; le livre II continue jusqu'à la passion de Jésus-Christ; le livre III donne la passion et la résurrection; le livre IV finit par l'établissement de l'Eglise par les apôtres. Le P. Buffier, dans l'intention de rendre l'ouvrage plus profitable, met à la fin de chaque chapitre deux ou trois réflexions morales choisies, commentant ce qui a précédé. Ces réflexions sont assez banales. Comme dans les autres livres de piété, les conclusions en sont toujours très orthodoxes et pas du tout inattendues. En somme, le livre est dénué d'intérêt. De plus, comme la plupart de ses ouvrages, son *Histoire du Nouveau*

1. *Ibid*, p. 6.

2. *Histoire du Nouveau Testament*, avec de courtes réflexions, Rouen, Oursel, 1719, in-12.

Testament est écrite dans un but d'enseignement, à l'usage des jeunes gens. Pour lui, de l'Écriture Sainte ressort la suprématie de la religion catholique et la nécessité de se soumettre à cette religion : « Rome la païenne emploie plusieurs siècles à établir son empire avec des peines infinies, et ce puissant empire quelques années après est livré au ravage des barbares et tombe en décadence. Rome la chrétienne s'établit par la prédication de Saint-Pierre, soumet à la foi tous les royaumes du monde, se fait adorer par tous les peuples de la terre: son empire est éternel et inébranlable. Elle a vu tomber à ses pieds une infinité d'ennemis déchaînés contre elle, elle en a toujours triomphé et en triomphera toujours: le passé nous répond de l'avenir. Attachons-nous à la foi de Saint-Pierre, et notre foi ne manquera jamais ¹. »

En 1732, le P. Buffier publia son ouvrage de piété le plus important: *Exposition des preuves les plus sensibles de la véritable religion* ². Ce traité figure dans le *Cours de Sciences*, publié la même année. Il fut réimprimé plusieurs fois et traduit deux fois en allemand. Le P. Buffier y prouve la nécessité de la religion chrétienne pour fixer les principes de la morale. Il propose de donner dans un certain ordre, «...les preuves de la seule véritable religion les plus judicieuses et les plus sensibles ³ ». Pour lui, en matière de religion les ar-

1. *Ibid*, pp. 235, 236.

2. *Exposition des preuves les plus sensibles de la véritable religion*, Paris Cavelier, 1732, in-12.

3. *Cours de sciences sur des principes nouveaux et simples, pour former le langage, l'esprit et le cœur, dans l'usage ordinaire de la vie*, Paris, Cavelier et Giffart, 1732, in-folio,

guments subtils servent plus à exercer l'esprit qu'à le persuader, la subtilité s'accordant rarement avec des vérités solides et pratiques. Puisque la religion est destinée à tous, mieux vaut en donner des preuves accessibles. De plus, tout le monde sent la force d'un appel au sentiment tandis qu'on n'est pas toujours persuadé par un appel à la raison, celle-ci ne se trouvant pas au même degré dans chaque individu. Quant aux incrédules, il n'est pas même nécessaire de leur répondre, car ils ne veulent pas reconnaître les preuves raisonnables et logiques des vérités de la religion.

Le P. Buffier base ses arguments sur trois propositions principales : 1. Rien n'est plus raisonnable que de croire les choses quand c'est Dieu qui les a dites ; 2. Rien n'est plus raisonnable que de croire que c'est Dieu qui les a dites, quand elles nous sont enseignées de sa part, par un maître aussi autorisé de Dieu que l'a été Jésus-Christ ; 3. Rien n'est plus raisonnable que de croire que Jésus-Christ nous les a enseignées quand elles nous viennent par le ministère de Jésus-Christ même. Chacune de ces propositions s'appuie sur la proposition principale, l'explique et la complète. Si, après avoir lu et compris ces preuves, on n'est pas convaincu de leur authenticité, on peut se demander si les théories opposées seraient plus acceptables. Cela est clairement impossible. Donc, les propositions sont vraies.

En plus de ses livres de piété et de ses traductions, le P. Buffier donnait de temps en temps,

cf. l'avertissement de l'*Exposition des preuves les plus sensibles de la véritable religion*, col^{es} 1257, 1258.

dans les *Mémoires de Trévoux*, des compte-rendus ou des critiques des publications récentes. Quelques-uns de ces articles ont été réunis à son *Cours de Sciences*. Dans les *Mémoires de Trévoux* de 1703¹, il fait le résumé du dictionnaire de musique de Sébastien Brossard publié la même année. Le dessein de M. Brossard, dit-il, est fort louable, mais l'exécution est pleine de lacunes. Il conseille le plan dont il use toujours lui-même : commencer par les choses les plus simples pour préparer les choses les plus difficiles. L'ouvrage se ressent du manque de clarté et de logique dans le plan, et, pour cette raison, beaucoup de points restent obscurs, même aux gens dont le sujet est familier. Ce fait incite le P. Buffier à discuter quelques idées sur la musique, mais il tient à les discuter de façon à être compris même par des gens les plus ignorants en la matière. Ses idées tournent autour de cette question : savoir si les règles et les beautés de la musique sont arbitraires ou réelles. Ces considérations sont réunies au *Cours de Sciences*. Si la musique, dit-il, était écrite seulement pour la voix humaine, il n'y aurait pas besoin de tons transposés. Mais en ce qui concerne les instruments, ces tons contribuent à la beauté des morceaux. Rien de plus naturel pour un musicien, mais les profanes perçoivent difficilement les raisons subtiles de la différence entre les tons transposés et les tons naturels. Le P. Buffier ne cherche pas à approfondir la question et passe à une considération du change en Europe.

Il se demande ce que signifie le change et de quoi dépend la valeur des espèces d'argent. Il

1. *Mémoires de Trévoux*, 1703, p. 1761 suiv.

montre que la valeur intrinsèque d'une espèce dépend de la valeur du métal pur en l'espèce, mais que le prix arbitraire de cette espèce dépend d'autres choses et ne change pas du tout la valeur intrinsèque. Si par exemple, la France achète à la Hollande pour dix millions de francs de marchandises et que la Hollande en achète à la France pour cent millions, à la fin de l'année, la France doit payer quatre-vingt-dix millions à la Hollande. Si la Hollande n'a pas besoin de marchandises, la France doit payer en argent. Pour payer, on s'adresse aux banquiers. Ceux-ci envoient l'argent en Hollande. Comme rétribution, ils prennent un tant pour cent sur l'argent envoyé. Donc, le prix arbitraire des espèces est augmenté, mais la valeur intrinsèque n'est pas changée. Puis il explique une lettre de change et finit cette dissertation en regrettant de ne pas pouvoir présenter les questions financières dans des termes techniques. Il insiste sur sa façon d'exposer, claire et intelligible à ceux qui, comme lui, ignorent les complexités du sujet discuté.

Le *Cours de Sciences* contient, à la fin, d'autres dissertations dont la variété nous montre la curiosité active de son esprit. Bien avant l'âge de la spécialisation, il touche à tous les sujets. Il critique diverses interprétations d'un vers de Lucain, discute la nature du droit et de l'équité et analyse une question de jurisprudence. En présentant ces divers problèmes, il cherche à en supprimer les obscurités et à les montrer sous leurs nombreux aspects avec la clarté dont ses années d'enseignement lui avaient donné l'habitude. C'est cette manière qui lui valut le succès de ses ouvrages et fit sa réputation d'éducateur.

CHAPITRE III

LE PERE BUFFIER

ET LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES

CHAPITRE III

LE PÈRE BUFFIER

ET LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES

La troisième et dernière partie de la querelle des anciens et des modernes vient de commencer avec Houdard de la Motte, combattant pour les modernes contre Madame Dacier qui représente les anciens, quand le P. Buffier publie, en 1695, son *Homère en arbitrage*. La période de Perrault et de Boileau et depuis longtemps terminée. Le silence s'est fait autour de cette question. Pourtant, en 1699 Madame Dacier publie sa traduction de l'*Iliade*. Longtemps elle avait senti, dans la littérature française, le besoin d'une interprétation fidèle et exacte de ce chef-d'œuvre de l'antiquité. Le résultat de plusieurs années de travail est son *Iliade*. Son livre ne provoque aucune discussion. On dirait la bataille enfin gagnée par les partisans des anciens. Mais en 1711, paraît un petit livre qui rouvre la querelle : Houdard de la Motte a lu la traduction de Madame Dacier, l'a abrégée et mise en vers avec une préface. Cette préface suscite une vive discussion. Dans un poème, l'*Ombre d'Homère*, écrit par La Motte comme introduction à son *Iliade en vers français*, il

imagine Homère revenu pour l'inviter à donner en français une version de l'*Illiade*. Homère parle :

« Mon siècle eut des Dieux trop bizarres,
Des Héros d'orgueil infectés ;
Des rois indignement avarés :
Défauts autrefois respectés.
Adoucis tout avec prudence ;
Que de l'exacte bienséance
Ton ouvrage soit revêtu,
Respecte le goût de ton âge
Qui sans la suivre davantage,
Connait pourtant mieux la vertu ¹ »

et La Motte s'exclame :

« Homère m'a laissé sa Muse,
Et si mon orgueil ne m'abuse
Je vais faire ce qu'il eût fait ². »

Madame Dacier est horrifiée par cette profanation de son idole, et dans un gros volume, *Des causes de la corruption du goût*, publié en 1714, elle critique la traduction de La Motte. Sa publication touche la vanité de ce dernier. Il ne tarde pas à répliquer par ses *Réflexions sur la critique* (1715). Aux attaques vivement personnelles de Madame Dacier, il oppose une raillerie et une désinvolture mettant en relief d'une façon tout à fait amusante le pédantisme un peu lourd de cette dernière. Fénelon essaie, mais sans succès, un rapprochement, (*Lettre sur les occupations de l'A-*

1. *L'Illiade de M. de La Motte*, poème avec un discours sur Homère, Paris, chez Grégoire Dupuis, 1714, in-12, p. CLXXVIII.

2. *Ibid*, p. CLXXX.

cadémie Française), et Jean Boivin, avec son *Apologie d'Homère*, ne réussit pas davantage. Alors le Père Buffier entre dans le champ de bataille avec deux lettres sur le sujet. La marquise de Lambert lui avait suggéré de tenter une réconciliation entre les deux adversaires. Dans ce but, le P. Buffier se propose de faire une analyse du point de vue de chacun.

Il essaie d'abord d'exposer les idées communes à l'une et l'autre partie. Cette tâche lui convient à merveille. Il est né pour jouer un rôle de conciliateur. Par raison et par un penchant naturel, il sait rester dans la mesure. D'un tempérament doux, égal et modéré, il ne s'échauffe jamais, et tout en louant un des adversaires, il sait reconnaître la justesse des arguments de l'autre. A la question : Faut-il être pour ou contre Homère ? il répond : En général il est difficile de décider d'une façon absolue sur un sujet qui peut être considéré sous plusieurs aspects. La question serait plus précise ainsi posée : Les beautés de l'œuvre d'Homère l'emportent-elles sur ses défauts ? Assurément, cette œuvre ne manque pas d'imperfections. Mme Dacier elle-même l'admet, le bon Homère s'endort quelquefois. Donc, quand il reconnaît les beautés d'Homère, le P. Buffier prend parti pour les anciens, mais en considérant les défauts de son œuvre, il est du côté des modernes. Il s'agit de savoir si les beautés de ce poème sont plus nombreuses et plus importantes que ses défauts. Avant de pouvoir répondre, on peut se demander en quoi consistent ces beautés et leur degré de perfection, et ces défauts et leur degré d'imperfection. Formuler un tel jugement serait impossible.

Il faudrait entrer dans trop de détails et la règle qui en résulterait proviendrait nécessairement d'un goût arbitraire.

On peut se demander s'il y a des poèmes épiques plus généralement estimés que l'Iliade d'Homère? Pour établir une opinion, il faut comparer cette œuvre avec l'*Enéide* de Virgile, la *Jérusalem* de Tasse, et, « si l'on veut ¹ » ajoute-t-il discrètement, avec l'*Illiade* de M. de La Motte. On est convenu que Tasse est au-dessous de Virgile et que Virgile n'est pas au-dessus d'Homère. Quant à La Motte, la postérité en jugera. Il est difficile de n'être pas pour Homère en envisageant ces considérations, puisqu'aucun autre poète ne l'approche, sauf Virgile. Peut-être n'est-il pas impossible d'écrire un poème épique plus beau et plus parfait que l'Iliade, mais depuis trois mille ans, nul n'y est encore parvenu.

Puis, le P. Buffier demande en quoi consiste la nature d'un poème épique. Car avant de décider s'il est possible de concevoir une œuvre plus près de la perfection que celle d'Homère, il faudrait savoir qu'elles en seraient les qualités essentielles. Si on est réduit à imiter Homère, aucune imitation de son poème ne peut être plus admirable que l'Iliade elle-même. Mais si la nature d'un poème consiste en une autre conception, quelle est-elle? Faut-il y introduire les dieux du paganisme, ou doit-on y substituer les anges du christianisme? Un sujet de piété est-il préférable à un sujet profane? Le héros doit-il être vertueux comme Enée, ou vicieux comme Achille? On est convenu qu'il

1. Le P. Buffier, *Homère en arbitrage*, Paris, P. Prault, 1715, in-12, 44 pages, p. 7.

faut du merveilleux dans un poème épique mais on n'a décidé ni la sorte ni le degré de merveilleux, ni le point de vraisemblance. Homère a séduit par son expression, mais d'autres expressions n'auraient-elles pas été aussi capables de plaire? Peut-être devrait-on suivre à la lettre les règles du poème épique telles que les a énoncées le P. Le Bossu dans son *Traité du Poème Epique*. Cette opinion est conforme à celle de Mme Dacier. M. de La Motte pense autrement. Et le P. Buffier remarque doucement : « Je connais des gens de beaucoup d'esprit de l'un et de l'autre sentiment¹ ». Pourtant, on ne peut arriver à décréter en quoi consiste la perfection d'un poème épique, si jusqu'à présent, aucune compétence n'a été d'accord sur ce point.

Le P. Buffier cherche ensuite à savoir ce qu'on entend par perfection à ce sujet. Selon l'opinion de Mme Dacier, on ne peut trouver la perfection en dehors des anciens. Bien entendu, La Motte et les modernes ne peuvent souscrire à cette opinion. Et même, le désaccord règne dans les différents partis : on ne parvient pas à s'entendre sur les caractères essentiels d'un poème épique parfait. Le P. Buffier veut donc attendre de savoir, pour se prononcer, en quoi consiste le meilleur goût. D'autre part, les tendances d'un siècle ne ressemblent jamais exactement à celles d'un autre. On ne peut prévoir, en effet, ni les idées, ni les expressions caractéristiques d'une époque future. Chacune, selon le pays et la langue, sait trouver dans ses tours et ses légendes l'interprétation de

1. *Ibid*, p. 10.

ses pensées et de ses sentiments. Chaque littérature a donc sa valeur propre. Un bel argument en faveur de l'œuvre d'Homère est que son siècle n'a rien trouvé à reprocher à la façon dont il s'est exprimé.

Les modernes critiquent la manière dont Homère peint ses dieux et ses héros. Cette peinture est-elle vraiment critiquable ? Le P. Buffier tient à démontrer comment un jugement, en la matière, dépend toujours d'un goût personnel ou d'une connaissance imparfaite du sujet. A cette accusation : Les dieux d'Homère avilissent l'idée de la divinité, il demande dans quel sens. Pour les contemporains, un des mérites de la religion chrétienne est d'avoir mis en relief les erreurs et la fausseté du paganisme. Peut-on faire un grief à Homère d'avoir dépeint les dieux tels que les a considérés son époque ? Il est resté dans le domaine mythologique. Les poètes du XVII^e siècle n'auraient pas fait autrement.

Mais le P. Buffier n'oublie pas qu'il est prêtre. Son premier devoir est de glorifier les vérités et les beautés de la religion chrétienne et catholique : « Admirons ici en passant avec respect et reconnaissance, l'obligation que nous avons au christianisme ; ne fut-ce que par le rapport aux lumières naturelles, sorties par son moyen des monstrueuses ténèbres du paganisme qui enveloppaient le genre humain : nos poètes s'imaginent-ils qu'ils eussent été capables de les dissiper, tandis que tant de grands esprits, qui certainement, homme pour homme, et goût pour goût, les valaient bien en fait de littérature, s'y laissaient tranquillement

ensevelir ou s'y débattaient vainement, sans pouvoir y faire jour¹ ».

Même s'ils eussent pu dissiper ces ténèbres, leur conception en eut-elle été modifiée? Ils ne se souciaient point d'établir un plan philosophique inconnu au reste du genre humain mais de répondre aux aspirations et au goût de leur temps. Si, comme dit M. de La Motte, le but de la poésie est de plaire, on peut dire qu'Homère y a pleinement réussi. Peut-on lui reprocher d'avoir abusé du plan mythologique en le poussant à l'excès? Cela semble difficile, étant donné notre ignorance des règles de la mythologie payenne admises à cette époque. Pourtant, et le P. Buffier revient toujours au même argument, parce que ses contemporains se sont complus à la lecture de ce poème, nous pouvons être sûrs qu'il n'a pas exagéré le côté mythologique. Cicéron et Longin ont modifié le caractère des dieux d'Homère, mais ils ont vécu mille ans plus tard. Pendant ces mille ans, les idées ont eu le temps d'évoluer et de se perfectionner. Donc, on ne peut critiquer la manière dont Homère a présenté les dieux de son temps. Cette manière serait un défaut pour les poètes d'aujourd'hui, « ...ou plutôt non, ce ne serait point un défaut, ce serait une extravagance qui ne pourrait venir à l'esprit tant elle révolterait : elle est venue à l'esprit d'Homère et elle n'a pas révolté comme elle ferait aujourd'hui : n'est-ce pas assez pour soupçonner, je dis soupçonner, car je ne juge pas, et ne veux pas juger que ce n'est pas un défaut tel que nous l'imaginons, fau-

1. *Ibid*, p. 29.

te de nous montrer au point des idées de son temps ¹ ».

Si on ne peut appeler défaut la conception des dieux d'Homère, comment ses héros pourraient-ils être un défaut? L'erreur du XVII^e siècle serait de les prendre pour modèles. Un héros d'Homère, peintre fidèle de son époque, ne saurait ressembler à un héros d'aujourd'hui. Et le P. Buffier continue à illustrer ce qu'il avance: « Je suppose un excellent peintre dans le temps que l'architecture était encore informe: s'il a peint excellemment un palais, bien que rustique et mal entendu, par rapport à nos idées d'aujourd'hui, le tableau ne serait-il pas excellent? Oui, dira-t-on, peut-être; mais un tableau également bien peint et qui représenterait un palais d'un ordre régulier d'architecture, vaudra encore beaucoup mieux: c'est ce *mieux* que je tiens arbitraire et relatif: car la peinture, ou l'image étant supposée également parfaite des deux côtés, le premier tableau vaudra mieux pour ceux qui veulent avoir l'image d'un palais, fait dans un temps et dans un goût passé, et ce tableau vaudra moins pour ceux qui veulent avoir l'image d'un palais fait dans le temps, et dans le goût d'à présent ² ». Comment prononcer un jugement impartial dans ce cas? On pourrait se demander si le plus grand mérite d'un poète est de peindre avec agrément ce qu'il a devant les yeux, ou ce que nous prétendons qu'il aurait dû peindre. Enfin, quel est le caractère idéal d'un héros de poème? « Est-ce celui qui hasarde plus pour agir avec plus d'éclat, ou celui

1. *Ibid*, p. 33.

2. *Ibid*, pp. 34, 35.

qui hasarde moins pour agir plus plus de sûreté ? » demande le P. Buffier ¹. Il n'est pas facile de décider quel ensemble de qualités forment un personnage dont la conception est relative à l'époque, au pays, aux circonstances, etc.. Les opinions n'étant jamais tombées d'accord sur la question, on peut en conclure qu'elle dépend d'une décision arbitraire. Le XVII^e siècle a critiqué Homère. Probablement, Homère, s'il pouvait, s'amuserait fort du ridicule et des bizarreries du temps présent. Cependant, il ne pourrait les condamner sans tenir compte du goût et des coutumes des temps modernes. Le XVII^e siècle lui doit donc la même considération.

La question de savoir qui a raison, de M^{me} Dacier ou de M. La Motte, ne saurait être résolue d'une façon définitive. Elle entraînerait toujours une foule d'autres questions dont la solution dépend, ou d'un goût personnel, ou d'une incompétence de jugement. Tous deux sont d'accord sur ce point : Homère est un des plus grands génies du monde ; le premier il est l'auteur d'un poème épique dont les beautés n'ont jamais été surpassées. Quant aux imperfections de cette œuvre, Mme Dacier peut les considérer comme une fidèle interprétation de son époque, et La Motte, persévérer à les envisager comme contraire au goût actuel. Avec un peu d'esprit de tolérance, il n'est pas impossible à l'un d'admettre le point de vue de l'autre, et le vrai motif de la querelle disparaît.

Le P. Buffier, pour finir, plaide en faveur de la reprise des relations amicales entre Mme Dacier et M. de La Motte : « D'ailleurs M. de La Motte et

1. *Ibid*, p. 36.

Madame Dacier ont l'un et l'autre beaucoup de bon esprit et de bel esprit, beaucoup de réputation très-bien fondée, beaucoup d'amis estimables par leur mérite ou respectables par leur rang. Ils ont soutenu leur dispute avec plus de recherches curieuses, plus d'agrément, de style et plus de vrai succès qu'aucun de ceux qui avaient traité le même sujet. Ils l'ont épuisé chacun de leur côté, ils s'y sont portés avec un zèle qui n'est point épargné, mettant en œuvre d'une part toute la vivacité et de l'autre toute la fine raillerie que le public pouvait souhaiter. Reste donc à eux de ranimer les anciens sentiments d'estime qu'ils ont conçus l'un pour l'autre et qu'ils se doivent mutuellement. C'est le meilleur dénouement de la scène amusante, instructive et spirituelle qu'ils ont bien voulu donner et dont les gens d'esprit et les gens de lettres doivent leur avoir beaucoup d'obligation¹ ».

Le P. Buffier, pourtant, n'obtient pas la récompense de ses efforts. La dispute continue. La Motte publie la troisième partie de ses *Refluxions* et l'abbé Terrasson sa *Dissertation sur l'Illiade*. Mais avant la tentative de Fourmont, professeur au Collège Royal, pour le rapprochement des deux adversaires, l'harmonie est rétablie, grâce à l'intervention de M. Valincourt, ami de La Motte et de Mme Dacier.

Pourquoi le P. Buffier ne réussit-il pas dans son rôle de médiateur ? Son livre contient des arguments très sensés. Il analyse d'une manière claire, vive, en même temps qu'intéressante, le principal point de vue de chaque parti. Loin de se montrer partial, il conserve toujours une stricte neutrali-

1. *Ibid*, pp. 43, 44.

té. Il pose des questions mais ne donne jamais de réponses laissant deviner un avis personnel. Il ne juge ni ne veut juger. Il se contente d'examiner les différentes opinions et d'en justifier les divergences, tout en ménageant les adversaires.

Mais il n'était assez intime ni avec Mme Dacier, ni avec La Motte pour les rapprocher d'une façon définitive. Ce fut une des raisons de son échec. M. de Valincourt fut plus heureux. Lié avec l'un et avec l'autre, il put les réconcilier sans recourir à des lettres pour apaiser leur dispute. Puis, la querelle des anciens et des modernes était presque épuisée. Elle dégénéra en puérilités et en injures personnelles. Le public s'en désintéressa, à part quelques érudits et quelques critiques. La plupart des gens du monde, même s'ils n'avaient pas lu les publications de Mme Dacier et de La Motte, prirent parti pour ce dernier qui était un des leurs. Son tour d'esprit, léger et railleur, plaisait infiniment, faisant ressortir les lourdes et ennuyeuses réponses de Mme Dacier. Tant qu'au résultat de la querelle, on s'en souciait fort peu. Le public s'amusait trop de leurs escarmouches pour désirer les voir d'accord. Les lettres du P. Buffier n'eurent pas grand effet. On ne les discuta même pas. Sans doute aurait-il mieux réussi s'il avait été plus dogmatique et moins doux dans son exposé, s'il avait substitué les critiques aux louanges¹. Mme Dacier méprisait la littérature moderne. La Motte ne connaissait la littérature grecque

1. Telle est l'opinion de Rigault, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, Paris, Hachette, 1856, in-8, pp. 437, 438 ; « On aime quelquefois mieux se voir condamné avec son adversaire, que de le voir absous avec soi. »

que par les traductions. Ce manque d'érudition aurait dû l'empêcher de se permettre une critique aussi sévère des poèmes d'Homère. Ni l'un ni l'autre n'était capable d'apprécier le point de vue adverse, chacun s'entêtant dans le sien. Comment rapprocher des gens aussi dénués d'esprit de conciliation? Le P. Buffier fut donc habile en n'essayant pas d'approfondir son sujet et en restant dans la note amusante et légère.

Quelles raisons décidèrent la marquise de Lambert, amie de La Motte, de choisir ce prêtre comme médiateur dans la querelle? La Motte était un élève des Jésuites et le P. Buffier, en tant que Jésuite et par toutes ses tendances personnelles, appartenait aux modernes. Les anciens, même après sa mort, continuèrent de suivre étroitement les principes établis par Boileau. Dans la discussion sur les mérites de l'œuvre d'Homère, les règles du poème épique selon Aristote et telles que le P. Le Bossu les a formulées font autorité pour les anciens. Le P. Buffier est loin de partager ce respect pour le traité du P. Le Bossu. Au contraire, il doute franchement de cette compétence : « ...il me semble que le Père Le Bossu dit des choses raisonnables, mais elles m'ont ennuyé et je n'en ai pu finir la lecture; c'est-à-dire que je n'ai point le goût de ces choses-là et que je dois m'en rapporter à d'autres. Dès qu'on sera convenu quels sont les juges légitimes sur ce point, je souscrirai à leurs règles, pour la part que je prends au poème épique en général¹. » Non seulement il conteste la valeur du jugement du P. Le Bossu en ce qui concerne les règles du poème épique,

1. Le P. Buffier, *op. cit.*, pp. 10, 11.

mais encore il se refuse à reconnaître à quiconque les qualités nécessaires pour décider sur cette question. En outre, il avoue sans hésitation son ennui à la lecture du traité du Père Le Bossu. si bien qu'il n'a pu arriver jusqu'à la conclusion. Enfin il admet n'être pas de ceux qui apprécient la valeur d'une œuvre littéraire, relativement à la rigueur des règles observées. Pour ses jugements, il use d'autres criteriums: son goût individuel, le plaisir tiré de la lecture, le sentiment de la beauté.

Il critique à la manière du XVIII^e siècle, méprisant le dogmatisme des anciens. Selon lui, on a tort d'appliquer aux œuvres d'imagination une critique des règles au lieu d'une critique de sentiment. «...Cicéron, dis-je, jugeait en philosophe et non en poète, il pensait comme un particulier qui entrevoyait le ridicule des opinions vulgaires et non comme un auteur dépositaire du système reçu, qui devait le supposer et s'y assujettir pour plaire, cherchant dans ce système ce qui était le plus propre à réjouir l'imagination des hommes qui l'admettaient alors et pour qui il écrivait¹. »

Dans *Homère en arbitrage*, le P. Buffier laisse percer des tendances qui s'affirmeront par la suite. Il refuse de se soumettre à l'autorité des anciens à l'occasion de la querelle sur Homère. Dans la *Grammaire française*, la *Pratique de la mémoire artificielle*, la *Géographie universelle*, il s'intéresse, non pas à l'antiquité, mais au présent, à la langue française, l'histoire de France, la géographie de son pays, à tous les faits dont la connaissance lui semble nécessaire aux gens de son siècle. D'après lui, mieux vaut étudier un peu moins

1. *Ibid.*, pp. 30, 31.

de grec et de latin et un peu plus de géographie et d'histoire contemporaine. C'est du même point de vue qu'il va écrire son *Traité des premières vérités* en 1724. Au lieu de s'attarder à discuter les subtilités des scolastiques, il se propose d'écrire un livre de philosophie à la portée de tous. Il ne respecte ni ne craint les noms de Platon ou de Descartes pas plus qu'il ne révère ceux d'Aristote ni du P. Le Bossu dans la question des règles littéraires. Sa méthode de vulgarisation est celle du XVIII^e siècle. Il ne s'attarde pas aux détails, présentant les faits généraux et les points essentiels. Il s'adresse, non pas au cercle assez restreint des savants, mais au public en général, d'où son souci de conserver un style facile et léger.

Son rôle dans la querelle des anciens et des modernes est d'une importance secondaire. Son principal mérite est de s'être dégagé des règles étroites de l'époque classique et d'avoir été un des précurseurs du XVIII^e siècle.

Il reste à examiner de plus près le développement de son esprit dans ses autres ouvrages.

CHAPITRE IV

LE COURS DE SCIENCES

LE COURS DE SCIENCES

En 1732, le P. Buffier publia son *Cours de Sciences*. Ce grand folio contient ses ouvrages les plus importants, dans un ordre strictement déterminé. D'après le titre¹, le but du recueil est de donner le moyen d'arriver à un état de culture morale et mentale propre à l'honnête homme. L'idée n'est pas originale. Le plan suit la voie déjà tracée par l'abbé Fleury et par Rollin et suivie par Lemaître de Claville². Mais s'il partage certaines tendances avec ces moralistes, il est très différent en de nombreux points. Beaucoup plus important, en ce qui concerne le format, son *Cours de Sciences* contient, en effet, moins de conseils. Le Père Buffier, après avoir donné une définition du but de son recueil, indique ensuite la façon de se l'assimiler en une compilation de ses traités et de ses livres d'enseignement.

Le P. Buffier avait soixante et onze ans, — qua-

1. *Cours de Sciences sur des principes nouveaux et simples pour former le langage, l'esprit et le cœur dans l'usage ordinaire de la vie*, Paris, G. Cavelier et P. F. Giffart, 1732, in-fol., XXIV-1560 col. Le *Cours de Sciences* contient les traités suivants : 1° Grammaire française, 2° Traité philosophique et pratique d'éloquence, 3° Traité philosophique et pratique de poésie, 4° Traité des premières vérités, 5° Traité des vérités de conséquence ou les principes de raisonnement, 6° Eléments de métaphysique, 7° Examen des préjugés vulgaires, 8° Traité de la société civile, 9° Exposition des preuves les plus sensibles de la véritable religion, 10° Eclaircissements des difficultés proposées sur divers traités, 11° Discours sur l'étude et la méthode des sciences, 12° 7 dissertations : a) Sur la nature du goût ; b) Si nous sommes en état de juger les défauts d'Homère (c'est son *Homère en arbitrage*, pu-

rante ans de professorat, — quand il publia le *Cours de Sciences*. Après une telle expérience, il était convaincu de deux choses essentielles : d'abord, de l'inutilité de beaucoup d'études, celles-ci ne contribuant en rien au développement de l'individu, puis de la façon défectueuse dont on enseigne, cette manière rendant les sciences ennuyeuses et pleines d'obscurités. Les diverses méthodes d'enseignement n'arrivent jamais, comme c'est leur but, à guider l'intelligence dans l'acquisition des connaissances utiles. Pour le P. Buffier, il n'est pas question de former des savants, deux personnes ne parvenant jamais au même résultat en suivant les mêmes études. Mais il prétend, par son livre, rendre l'étude des sciences plus facile et plus intéressante, et les débarrasser des choses non essentielles.

L'esprit humain n'étant pas capable de tout embrasser, il y a lieu d'abord de faire une sélection des études convenant à chaque individu. Ce choix est déterminé par les aptitudes et la condition. Ainsi, l'ensemble des connaissances d'un ec-

blié en 1715); c) Nouvel examen d'un vers de Lucain ; d) Si les règles et les beautés de la musique sont arbitraires ; e) Sur une question de jurisprudence ; f) Sur la nature de ce qui s'appelle « Change » en Europe ; g) De l'origine de droit et de l'équité.

2. *Traité du choix et de la méthode des études*, l'abbé Fleury, Paris, chez P. Aubouin, P. Emery et C. Clousier, 1686, in-12.

De la manière d'enseigner et d'étudier les belles lettres, par rapport à l'esprit et au cœur, Rollin, Paris, 1726-1731, 4 vol. in-12.

Traité du vrai mérite de l'homme considéré dans tous les âges et dans toutes les conditions avec des principes d'éducation propres à former les jeunes gens à la vertu, Lemaître de Claville, Paris, Saugrain. 1734, in-12.

clésiastique ne saurait être le même que celui d'un homme de loi. On peut, en effet, facilement s'imaginer ce que serait un magistrat très versé dans la théologie, et n'entendant rien aux choses de la magistrature et, inversement, un ecclésiastique plus juriste que théologien. Et le P. Buffier pose ceci comme principe : « La véritable science consiste non à savoir beaucoup mais à savoir ce que l'on doit et à le bien savoir¹ ». Pour lui comme pour l'abbé Fleury, ce qui détermine la valeur d'une science est son utilité. Tous deux déplorent le temps perdu à des études sans but pratique, celles-ci n'étant pas pour eux de vraies sciences. Ainsi, le P. Buffier a placé dans son recueil les seules connaissances nécessaires à la formation intellectuelle et morale de l'homme. « Que nous manquerait-il en effet, demande-t-il, 1. si nous savions expliquer très bien nos pensées et nos sentiments dans le commerce de la société qui nous lie les uns avec les autres; 2. si nous avions le secret et l'usage de ne former que des pensées exactes et des raisonnements justes sur les choses à quoi notre esprit doit s'occuper; 3. si nous prenions soin de nous rendre maîtres de notre cœur par la modération de nos passions et par leur assujétissement à la raison². » La science est une suite de connaissances assemblées avec ordre pour conduire les hommes à leur devoir, à leur bonheur.

A la formation du langage, première considération du *Cours de Sciences*, le P. Buffier consacre

1. *Cours de Sciences*, Discours sur l'étude et sur la méthode des sciences, col. 1473, n° 7.

2. *Ibid*, col. 1475, n° 11.

les trois premiers traités de son recueil : la *Grammaire Française*, le *Traité d'Eloquence*, le *Traité de Poésie*. La grammaire enseigne à bien parler et à bien écrire, choses fort désirables selon ces quatre moralistes. Mais tandis que Rollin préconise l'étude du grec et du latin, Fleury et le Père Buffier conseillent vivement celle du français. Ce dernier ne néglige pas tout à fait les langues classiques. Il suggère d'enseigner simultanément la grammaire des deux langues en faisant ressortir les analogies et les différences de chacune. De plus, on pourrait traduire le latin en français au lieu de l'inverse pratiqué couramment. Ainsi, l'étudiant apprendrait à connaître les phrases et les expressions latines et pourrait ensuite les traduire facilement en français. En passant, il critique l'habitude de faire composer aux élèves des vers latins alors qu'ils n'ont pas une connaissance assez profonde de la langue. Le temps ainsi perdu, dit-il, serait mieux employé à apprendre le français. Pour faciliter cet enseignement, il compose une grammaire. Cependant, la connaissance approfondie d'une langue et de ses principes ne suffisant pas pour pouvoir la bien parler, il fait suivre la *Grammaire française* du *Traité d'Eloquence*.

D'après le P. Buffier, l'éloquence est le talent d'imprimer certains sentiments dans l'âme des autres, au moyen du langage. Selon cette définition, il ne s'ensuit pas que seuls, les discours conformes aux règles de la rhétorique soient éloquents. En cela, l'opinion du P. Buffier ne diverge pas de celle des autres. Bien parler est chose nécessaire à l'honnête homme, mais la base de la

véritable éloquence est la simplicité. Les discours exagérés sont de la fausse rhétorique. Le bon sens doit guider l'orateur. On peut, cependant, apprendre à s'exprimer d'une façon éloquente en étudiant les beaux discours, et surtout en s'exerçant à la parole. Formant comme une partie du *Traité d'Eloquence*, lui fait suite, le *Traité de Poésie*. Le P. Buffier trouve la poésie très utile à la formation de l'esprit et il en conseille l'étude. Cependant, tous les traités du monde ne sauraient faire un poète. « ...le génie étant le seul moyen d'y réussir ¹ ». Il exprime l'idée de Fleury en disant : « La chose du monde dont un honnête homme puisse ou doive se passer le plus volontiers est le talent d'être un médiocre poète ². »

Après avoir expliqué le but des trois premiers traités du *Cours de Sciences*, il passe aux connaissances propres à développer l'esprit. Pouvoir s'exprimer d'une façon éloquente n'a de valeur que si nos pensées, elles-mêmes, sont claires et justes. D'où, pour lui comme pour la plupart des pédagogues, l'étude de la logique doit suivre celle de la grammaire et de l'éloquence. Selon l'habitude, la meilleure manière d'apprendre la logique et la métaphysique est de choisir un professeur compétent, au lieu de brouiller les idées du commençant en lui présentant deux méthodes et en essayant de lui faire discerner la meilleure. D'abord, on devrait expliquer que la plupart des sujets de discussion portent sur des questions de nom, de décisions arbitraires, de choses au-delà de notre compréhension. En somme, l'essentiel

1. *Ibid.*, col. 1487, n° 41.

2. *Ibid.*

est d'exposer, avec le plus de clarté possible, les choses ayant un fonds de vérité. On peut, en commençant par des sujets faciles et familiers, arriver à faire comprendre des idées abstraites. Pour ceux qui n'ont pas l'occasion d'apprendre la métaphysique avec un maître, le P. Buffier a écrit ses *Eléments de métaphysique*. Ce petit traité est comme une introduction aux ouvrages plus difficiles. En passant, il fait des réflexions au sujet des livres de métaphysique d'Arnauld, de Malebranche, Descartes et Locke, ceux-ci manquant de clarté en divers endroits. De plus, ces auteurs sont en désaccord sur plusieurs points. Comment se prononcer sur ces divergences, sans une conception claire des points de vue de chacun ? D'après le P. Buffier, le sens commun doit décider¹. Plus réservé que la plupart des systèmes de philosophie, le sens commun prononce avec plus de justesse. Le but de la logique et de la métaphysique étant d'apprendre à raisonner juste, on peut se fier au sens commun sans hésitation.

Mais pour raisonner juste et penser clairement, il faut savoir lier une idée à une autre, et une conséquence à son principe. « Après le traité des principes vient celui des conséquences, puis deux autres, plus courts et écrits, non pour les savants, mais pour les gens n'ayant pas la pratique de la métaphysique. Le Père Buffier s'ingénie à présenter les *Eléments de métaphysique* d'une fa-

1. Le P. Buffier donne comme définition du sens commun : « La disposition que la nature a mise dans tous les hommes, ou presque dans eux tous, pour leur faire porter quand ils ont atteint l'usage de la raison, un jugement uniforme sur les sujets qu'ils ne peuvent connaître par des jugements antérieurs. » Préface générale du *Cours de Sciences*, col. XI-XII.

çon intéressante, et pour ce, les rédige en dialogue. L'*Examen des Préjugés Vulgaires* est une série d'exercices de logique et de métaphysique sur les sujets piquant la curiosité et amusant le lecteur.

Mais s'il est important d'enseigner à bien exprimer ses idées et à penser juste, l'essentiel est de donner une morale vertueuse et chrétienne. Voilà le véritable but du *Cours de Sciences*. La vraie morale doit satisfaire le cœur de l'individu, et les principes de cette morale, pour être efficaces, doivent être liés à son intérêt. Le P. Buffier les conseille simples et peu nombreux. L'aspiration au bonheur étant dans le cœur de chacun, il évoque ce bonheur et le promet en commençant son *Traité de la Société Civile*. « Je veux être heureux mais je vis avec des personnes qui veulent l'être aussi, chacun de leur côté. Cherchons le moyen de procurer mon bonheur sans nuire à celui des autres, ou en le leur procurant avec le mien. Voilà toute la vertu morale et la sagesse humaine¹. » Le P. Buffier présente la vertu comme le moyen d'arriver au bonheur au lieu d'en faire, selon l'usage, un portrait austère. Pour mieux exposer la façon dont le bonheur de chacun dépend des devoirs de la société civile, il illustre ses assertions d'exemples tirés de l'histoire. Au fond, dans l'ordre de son *Cours de Sciences*, le *Traité de la Société Civile* n'est qu'une introduction à l'*Exposition des preuves les plus sensibles de la Véritable religion*. Cet exposé est plutôt une série de propositions, montrant la nécessité d'embrasser la foi chrétienne et catholique. Si la droiture du cœur

Ibid, col. XIII-XIV.

est la condition essentielle pour aborder l'étude de la religion, il n'est pas inutile d'en donner des preuves de vérité. Ainsi, on en fortifie la base et on aide à en répandre les préceptes.

Puis le P. Buffier conseille fortement l'étude des mathématiques. Cette science est si utile au développement de l'esprit, donnant l'habitude des idées précises et abstraites, qu'il en place l'étude tout de suite après les exercices de grammaire, d'éloquence et de poésie. S'il a omis d'introduire dans son recueil, un traité de mathématiques, c'est parce qu'il est aisé d'en trouver ailleurs. En outre, bien comprise, la métaphysique peut remplacer les traités de géométrie en ce qu'ils ont de plus utile et mettre en garde contre un des défauts de la géométrie, celui de faire prendre des démonstrations de cette science pour des démonstrations de faits, et des abstractions pour des réalités.

Considérées dans leur ensemble, les études contenues dans le *Cours de Sciences* ne constituent pas un exposé de la science universelle. Le P. Buffier ne prétend pas non plus remplacer, par ce cours, les sciences omises dans son recueil. Mais il considère celui-ci comme une initiation aux autres sciences, si cela est utile. On peut aussi connaître le contenu de ce volume et ignorer, par exemple, la jurisprudence. Mais alors, il est facile d'en saisir le sens et d'en exposer les idées avec justesse. Pourtant, l'assimilation de ce recueil suppose une connaissance de ce que le P. Buffier nomme les sciences de mémoire. Celles-ci sont au nombre de trois : la jurisprudence, la physique et l'histoire. La jurisprudence étant la science des lois, on en doit retenir beaucoup d'arrêts et de

décisions, «...faculté de mémoire qui ne laisse pas de faire un mérite estimable dans la société civile¹», remarque le P. Buffier. Quant à la physique, elle se borne à relater les phénomènes observés dans la nature. On l'a étudiée en Europe depuis plus d'un siècle, et des recueils ont paru, dignes d'être lus pour l'usage utile ou agréable qu'on peut en tirer. De ce point de vue, la physique mérite toujours d'être étudiée comme une science de la mémoire. Les philosophes revendiquent toute une partie de cette science: la faculté de rechercher les causes et les premiers principes et de les expliquer par le raisonnement pour faire connaître ce qui compose les propriétés et l'étendue des corps. «S'ils y réussissaient, dit le P. Buffier, il est certain que la physique serait un des plus beaux et des meilleurs exercices des sciences; mais c'est ce qui n'est point¹.» Pour le P. Buffier, ce qui peut passer pour science, dans la physique, ne va pas loin. Elle ne découvre, pour ainsi dire, rien des phénomènes de la nature quand ceux-ci passent la portée de nos sens. Voilà pourquoi il n'a pas jugé utile de l'introduire dans son recueil.

Quant à l'histoire, celle-ci se rattachant plus étroitement à la morale, science nécessaire par excellence, le P. Buffier l'a traitée ailleurs. Sur ce sujet, son opinion ne diverge pas de celle de la plupart des historiens avant Voltaire. Il regarde l'histoire comme proprement une partie de la morale, servant à illustrer celle-ci d'exemples. C'est pour cette raison et pour rendre facile aux commençants l'étude de l'histoire, qu'il en a écrit, en

1. *Ibid*, col. 1477, n° 17.

2. *Ibid*, col. 1478, n° 19.

vingt ans, plusieurs volumes. De toutes façons, il s'est efforcé de faire entrer cette étude dans le programme d'éducation « ...des jeunes gens de condition ¹ », autrement dit des pensionnaires du collège Louis-le-Grand. Trop souvent, les élèves quittaient le collège à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, sachant le latin, un peu de grec, de poésie, d'éloquence, de philosophie, mais ignorant complètement même les faits les plus élémentaires de l'histoire. Le P. Buffier trouve déplorable, pour ces jeunes gens, de ne savoir « ...ni comment le monde est fait, ni ce qui était avant eux, ni les événements principaux qui avaient amené les choses à la situation où elles se trouvent dans le siècle, dans le royaume ou dans l'état dont ils sont sur le point de faire une partie souvent considérable ² ».

Etant donnée l'importance qu'il a accordée à l'histoire, on peut se demander pourquoi le Père Buffier l'a négligée dans son *Cours de Sciences*. Il en donne les raisons. D'abord, l'histoire consistant en de simples récits n'a pas de place dans un recueil de sciences considérées comme le fruit des opérations de l'esprit. Puis elle est trop vaste, même en s'en tenant aux faits essentiels, pour être exposée dans un volume in-folio. Enfin, les faits à la portée de chacun ont été donnés, par le P. Buffier, dans la *Pratique de la Mémoire Artificielle*. Il ne convenait pas de les replacer dans le *Cours de Sciences*, ouvrage destiné à des gens plus avancés dans leurs études. En fait, la méthode de la *Pratique de la Mémoire Artificielle* convient

1. *Ibid*, col. 1492, n° 54.

2. *Ibid*.

plutôt aux jeunes. Les vers de ce livre contiennent l'essentiel de l'enseignement du P. Buffier. Chaque vers est développé en prose. Mais la méthode par laquelle on apprend l'histoire n'a pas grande importance. Il suffit de connaître cette science fort utile, surtout si on se l'est assimilée par le raisonnement, c'est-à-dire suivant les principes du *Cours de Sciences*. En effet, ce cours fournit les directives nécessaires pour bien parler, penser juste et se conduire honnêtement. D'autre part, l'histoire nous donne le moyen d'observer, par ses exemples, la justesse de ces principes. Le P. Buffier est convaincu qu'en employant ensemble ces deux types de sciences, celles concernant la réflexion et celles se rapportant à la mémoire, on réunirait ainsi toutes les connaissances utiles aux gens du monde. Donc, il les a rassemblées en un seul volume, négligeant l'histoire et la géographie, sujets qui devraient être familiers à tout le monde.

Comparé avec le *Traité des Etudes* de l'abbé Fleury et celui de Rollin, le *Cours de Sciences* offre plusieurs contrastes. Dans son ouvrage, Fleury envisage surtout le cas où l'on s'adresse à un seul élève. Celui de Rollin, sauf ses tentatives en faveur d'une étude plus poussée de la langue française, est un compte-rendu de l'enseignement de l'Université. Le P. Buffier n'a ni l'intention d'écrire pour un particulier, ni celle d'exposer les méthodes du collège Louis-le-Grand, travail dont le P. Jouvency s'était déjà acquitté. Son but est de donner à chacun le moyen de développer ses facultés intellectuelles. Il s'applique à éveiller l'intérêt, tout en évitant les obscurités pour rendre

les études moins épineuses. Il généralise, vulgarise et approfondit le moins possible, de peur d'ennuyer le lecteur. Pour lui comme pour Fleury, la base de la véritable science est l'utilité individuelle et sociale. Tous deux envisagent la nécessité de l'étude de la religion et de la morale. Mais Fleury devance le P. Buffier sur un point au moins : il montre comme un devoir essentiel le soin du corps, sujet dont il n'est jamais question dans le *Cours de Sciences*. On retrouve chez Rollin la même négligence de la santé corporelle. A Louis-le-Grand, le développement intellectuel fut également de première importance. Le traité de Lemaître de Claville s'intéresse surtout à la formation d'un seul élève. Comme celui de Fleury, il préconise l'éducation physique en même temps que morale et intellectuelle. Dans les collèges, cependant, tous les efforts convergent vers ces deux dernières cultures.

Plus exclusif que le P. Buffier, Fleury, dans son plan d'études, donne comme programme convenant aux jeunes gens de famille, la grammaire, l'arithmétique, l'économie et la jurisprudence. La politique est réservée à ceux qui, par leur naissance, sont destinés à de grands emplois. Et il nomme, selon lui, les études non nécessaires mais seulement utiles : les langues (latin inclus), l'histoire générale, l'histoire naturelle, la géométrie, la rhétorique et la poésie. Le P. Buffier considère la grammaire, l'éloquence et la poésie comme essentielles dans toute éducation. Il place l'histoire presque sur le même pied que la morale. Les mathématiques, surtout la géométrie, ont une place si importante dans le développement de

l'esprit qu'il les conseille après l'éloquence et la poésie.

Rollin envisage la question tout différemment. Moins large que celui du P. Buffier, son traité fait consister les programmes universitaires dans l'étude du latin, du grec, d'un peu de français, de la poésie, la rhétorique, l'éloquence, l'histoire ancienne et l'histoire sainte, et en dernier lieu, la philosophie. Comme Rollin, le P. Buffier voit, dans le but de l'éducation, la formation de l'esprit et des mœurs d'après les préceptes de la religion chrétienne. Mais dans son zèle pour l'étude du français et de l'histoire de France, il est bien en avance sur Rollin.

Le P. Buffier et Fleury ont beaucoup plus en commun. Tous deux voudraient prendre sur le temps consacré au latin et au grec, pour l'étude de la langue française. Ils sont d'accord pour répandre des notions d'histoire et de géographie. Ils partagent la même horreur des faux savants, « ...nation plus méprisable, incomparablement, que toute la nation des ignorants modestes. Ceux-ci ne sont disposés ni à se tromper eux-mêmes par des fausses lueurs, ni à tromper les autres par des propositions peu certaines, des discours vagues et des décisions téméraires...¹ ». Fleury, comme le P. Buffier, accorde une très large place au bon sens et préfère à trop d'esprit, cette qualité moins brillante mais infiniment plus solide.

Le *Cours de Sciences* du P. Buffier ressemble aussi, en de nombreux points, à celui de Lemaître de Claville. Comme on l'a déjà vu, tous deux ont la même conception de l'honnête homme. Mais

1. *Ibid.*, col. 954, n° 39.

tandis que ce dernier se contente de suggestions et de conseils généraux, quant à la manière de former la jeunesse, le P. Buffier précise et développe les sciences destinées à cette fin. Lemaître de Claville s'occupe plus particulièrement de la formation des jeunes gens appartenant à la société mondaine. Il conseille des leçons de danse, d'équitation, choses fort loin d'intéresser le Père Buffier. Ce traité, bien entendu, eut beaucoup de succès, non seulement à cause de sa forme agréable et ses principes moins stricts, mais aussi à cause de son style moins ennuyeux et plus vigoureux, sans parler de la commodité de ce petit volume auprès du format incommode du traité du P. Buffier.

Il faut noter, comme importante, dans le *Cours de Sciences*, la place accordée à l'étude de l'histoire et de la langue française. Le P. Buffier, professeur dans un collège où les méthodes anciennes étaient en faveur, eut le mérite de ne pas se laisser dominer par l'autorité de la tradition. Toujours guidé par un but utile, il sut rejeter toute la science accessoire dont on encombrait la mémoire des étudiants. S'il fut trop timide pour être écouté de ses contemporains, il faut lui rendre cette justice, que même à son époque, il exerça une certaine influence et peut être regardé comme un réformateur de l'enseignement.

CHAPITRE V

LES LIVRES D'ENSEIGNEMENT

CHAPITRE V

LES LIVRES D'ENSEIGNEMENT

a) L'Histoire

Nous avons vu l'importance attachée par le P. Buffier à l'étude de l'histoire. Il reste à examiner de plus près les livres dans lesquels il a traité cette science, en nous rappelant l'état des études historiques en France vers 1700.

Aux historiens révolutionnaires et audacieux du XVI^e siècle, succédèrent, au XVII^e, des intellectuels d'un ordre différent, tout à fait étrangers à l'esprit d'indépendance des premiers. En revanche, les historiens du XVII^e siècle purent travailler dans des conditions de calme politique et religieux très favorables aux recherches et publier leurs ouvrages sans crainte de l'intervention gouvernementale. Ces conditions contribuèrent à encourager l'étude plus consciencieuse et plus méthodique du passé, et produisirent, tout particulièrement chez les Jésuites, une sorte de renaissance des sciences historiques. Au XVII^e siècle les PP. Sirmond, Petau, Labbe et Briet tracèrent donc la voie suivie au XVIII^e par de dignes successeurs.

Mais quand on parle d'histoire, il s'agit non pas de l'histoire de France, comme on pourrait le

croire, mais de l'histoire ancienne. Ce fait s'explique de plusieurs façons. D'abord, loin de donner lieu à une étude particulière comprenant des professeurs et des cours distincts, l'histoire fut comprise dans les humanités. Comme le professeur de philosophie avait la charge des cours de sciences, le professeur de grammaire et de littérature fut chargé d'un enseignement superficiel de l'histoire et de la géographie. On citait comme complément au sujet, quelques faits historiques et géographiques en étudiant un auteur. La première considération étant d'expliquer et de commenter le texte littéraire, on devine l'importance secondaire accordée à l'histoire et à la géographie. Puis, la littérature étudiée dans les collèges étant la littérature grecque et latine, on comprend facilement l'impossibilité de répandre, dans les classes, une connaissance de l'histoire de France. De plus, le XVII^e siècle ne fut pas favorable au développement de l'étude de l'histoire de France. Si les historiens jouissaient du calme nécessaire, c'était à la condition, bien entendu, de ne pas pousser trop loin leurs investigations quant aux événements actuels et d'éviter des critiques trop vives du gouvernement. Cette atmosphère de contrainte pesa lourdement, surtout vers la fin du règne de Louis XIV. Jusqu'au XVIII^e siècle, le respect et l'obéissance à l'autorité royale s'exercèrent au détriment des connaissances historiques.

Pourtant, en 1705, le P. Buffier fit une première tentative pour répandre l'étude de l'histoire de France. Sa *Pratique de la Mémoire Artificielle* ¹

1. *Pratique de la Mémoire Artificielle pour apprendre et pour retenir aisément la chronologie et l'histoire universelle,*

écrite tout spécialement pour les écoliers, fut une sorte d'introduction à l'étude de l'histoire. Au lieu de donner un gros livre pesant et touffu, il sacrifie tout à l'idée de vulgarisation. Il tient à mettre entre les mains de ses étudiants un résumé court et pratique des faits principaux, non de l'histoire ancienne, mais de l'histoire universelle. Après l'histoire sainte, la plus large place est accordée à l'histoire de France, à cause de la nécessité évidente de connaître son pays et les événements qui ont contribué à sa formation.

L'importance attribuée par le P. Buffier à l'histoire de France ne fut pas encore généralement acceptée. Fleury admettait l'utilité d'une connaissance de cette science, mais encore cette utilité était-elle subordonnée à la condition des individus. Un léger aspect lui semblait suffisant pour les gens ordinaires, une connaissance plus approfondie était réservée aux hommes destinés à s'occuper des affaires publiques; quant aux princes, ils n'en pouvaient jamais connaître trop. Ainsi, quand l'histoire était négligée dans les collèges, Bossuet, Fleury, Fénelon, l'enseignaient aux princes.

Rollin, dans son *Traité des Etudes*, est trop timide auprès du P. Buffier en ce qui concerne sa façon d'envisager l'étude de l'histoire. Il insiste sur la nécessité de l'histoire sainte, de l'histoire ancienne et de l'histoire romaine. Pour lui, tout

Paris, D. Jollet et N. Le Clerc, 1705-106, 4 parties en 2 vol. in-12. A la Bibliothèque Nationale on trouve des exemplaires des éditions suivantes : 1708, 1712, 1715, 1719, 1727, 1748, 1767. La *Suite de la mémoire artificielle* fut publiée en 1711.

ce qui dépasse ces domaines, n'a pas de valeur quant à l'enseignement. D'ailleurs, il trouve les programmes du collège trop chargés pour y introduire l'étude de l'histoire de France.

Une brève comparaison entre le P. Buffier et Rollin présente très clairement les caractéristiques des deux méthodes d'enseignement et la différence entre les deux individus. Nés la même année (1661), morts presque en même temps, le P. Buffier en 1737, Rollin en 1741, occupés tous les deux à former la jeunesse d'après les mêmes principes moraux et religieux, ils sont cependant très loin l'un de l'autre dans leurs méthodes. Rollin est un ancien, le P. Buffier un moderne. Rollin représente les méthodes démodées, l'étude du latin et du grec, de l'histoire sainte et de l'histoire ancienne. Le P. Buffier, au contraire, marque l'avance des temps modernes, de l'étude de la langue française, de l'histoire nationale et de la géographie. Rollin préconise, avant celle des temps modernes, l'étude des époques plus reculées, tellement lointaines qu'on n'arrive jamais à l'histoire contemporaine. Le P. Buffier fait commencer par l'étude de la période contemporaine, donc, de l'histoire de France. Dans son *Traité des Etudes* (1726), Rollin ne trouve pas suffisante la connaissance de la langue française par l'usage. Il tient à ce qu'on s'en assimile les principes. Cependant, dès 1709, le Père Buffier avait publié sa *Grammaire française* à l'usage du collège Louis-le-Grand. La *Pratique de la mémoire artificielle*, destinée à répandre l'étude de l'histoire moderne, parut en 1705, tandis qu'en 1726 Rollin ne parvenait pas encore à trouver le temps d'enseigner l'histoire

de France. Entre 1701 et 1721, le P. Buffier publia dix ouvrages destinés à faciliter l'étude de la géographie et de l'histoire contemporaine. En 1730 seulement Rollin publia son *Histoire Ancienne*, suivie, en 1738, de son *Histoire Romaine*.

Plus pratique que Rollin au point de vue de l'enseignement, non seulement le P. Buffier composa des ouvrages, mais il les expérimenta dans ses classes. Ainsi se rendit-il compte des endroits à rectifier, et ses livres furent-ils écrits selon les besoins de la jeunesse. Bien entendu, la *Pratique de la Mémoire Artificielle* considérée de notre point de vue, contient des faits superficiels, des idées trop générales, parfois fausses. Mais en nous rapportant au temps où ils furent écrits, on ne saurait manquer de reconnaître la valeur de ces trois volumes.

L'ouvrage, dont la première édition est de 1705, est le résultat des expériences du P. Buffier après quelques années d'enseignement à Louis-le-Grand. Il répondait à un besoin. Vainement en effet, le P. Buffier avait cherché un traité d'histoire et de chronologie propre aux commençants. Il se décida donc d'en écrire un lui-même, et prit grand soin de s'en tenir aux faits essentiels de l'histoire et de les présenter d'une façon compréhensible et facile à retenir. Pour cela, il adopta la rime et donna, de chaque vers, une explication en prose présentée sous forme de questions et réponses. Cette façon d'enseigner l'histoire nous fait comprendre pourquoi le P. Buffier l'a considérée comme une science de la mémoire. Il conseille de retenir par cœur les vers du livre, tout en consultant les explications correspondantes, et de ne

pas oublier les dates et les successions des princes de chaque état. Ces faits bien fixés dans l'esprit, l'étudiant connaîtra l'essentiel de l'histoire. Ainsi, le P. Buffier s'imagine en donner, en peu de temps, une connaissance suffisante, sans embarrasser la mémoire de détails inutiles.

Sans doute ne prétend-il pas, pour ses vers, à la poésie, et en l'admettant, il semble prévoir la critique de Voltaire. On n'écrit pas un poème en se servant de termes géographiques et historiques. Il ne s'attache donc guère à la forme¹.

Le but du livre étant de faciliter la connaissance de l'histoire aux commençants, il n'est pas étonnant de trouver d'autres moyens de favoriser la mémoire. Après avoir essayé l'usage des vers et l'avoir trouvé commode, il ajoute à son livre des tableaux généalogiques, et c'est en considérant leur utilité qu'il donne, en 1717, trois volumes de chronologie. Enfin, il fabrique des mots composés de la première lettre de certains noms pour rappeler une suite généalogique, ou quelque événement historique².

Le plus important à retenir dans son livre concerne ses idées au point de vue de l'enseignement de l'histoire. Il se prononce pour la diffusion de

1. Cf. p. 90 n° 2.

2. Cf. la suite et 3^e tome de la *Pratique de la Mémoire Artificielle*, Paris, Le Conte et Montalant. 1711, in-12. Dans ce volume, P. 111, le P. Buffier explique cette méthode. Pour faire retenir les noms des ancêtres de Louis XIV, par exemple, il compose un mot des premières lettres des 7 ancêtres d'Henri IV ; ce mot, JILIFCA, représente donc Jacques, Jean, Louis, Jean II, François, Charles, Antoine, roi de Navarre, père du roi Henri IV. Comme il dit : « Quand on en est parvenu à Antoine, on n'a pas besoin d'artifice pour retenir Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. »

cette science, à l'encontre de ceux qui disent qu'étudier l'histoire et la géographie prend trop du temps consacré au latin. « Les jeunes gens, dit-il, ont une mesure bornée d'application pour chaque objet. Quand ils ont rempli celle qui est pour le latin ils se délassent, plutôt qu'ils ne se fatiguent, sur une autre sorte d'objet. On n'en a pas vu qui en sussent moins de latin pour avoir pris des teintures d'histoire et de géographie par la méthode dont nous parlons, où l'on peut profiter beaucoup plus en beaucoup moins de temps qu'en d'autres exercices ¹. » Et puis, on pourrait très bien enseigner ensemble, l'histoire, la géographie et le latin. Le professeur de latin imposerait à ses élèves la traduction de sujets historiques ou géographiques au lieu des sujets de thème habituels, «...Cela sert incomparablement plus à ouvrir et à former l'esprit que des sujets de thème qui, souvent, ne signifient rien ² ». Aussi, loin d'en retarder l'étude, ce moyen aiderait énormément à comprendre les auteurs latins étudiés dans les collèges.

Cette nouvelle manière d'apprendre l'histoire et la géographie donnerait l'habitude de retenir une suite de faits très utiles à connaître dans le monde et permettrait aux gens peu doués pour l'étude des langues, mais ayant des aptitudes pour l'histoire et la géographie, de mettre en valeur leurs capacités. Et le P. Buffier finit son exposé par une critique assez sévère des éducateurs trop traditionalistes. « Lequel vaut mieux, ou de savoir un peu plus de latin, ou de savoir comment le

1. *Pratique de la Mémoire Artificielle*, Préface, p. VII, éd. de 1735.

2. *Ibid*, p. VIII.

monde est fait, ce qui s'y est passé de plus considérable et ce qui nous y doit davantage intéresser ? La plainte qu'on a faite tant de fois, que des jeunes gens entraient dans le monde à dix-huit ou vingt ans sans en rien connaître, pourrait abrégér la délibération. Il est donc à craindre que les personnes chargées de l'éducation de la jeunesse qui allègueraient le prétexte du latin pour refuser de donner à leurs élèves des teintures générales d'histoire et de géographie dont leur âge est le plus suceptible, n'aient au fond quelque raison particulière: ce pourrait bien être de ne pas vouloir enseigner ce qu'eux-mêmes ils ont ignoré dans le jeune âge et ce qu'ils ignorent peut-être encore. Mais, se mettant en devoir de l'enseigner, ils l'apprendraient eux-mêmes imperceptiblement, ce qui contribuerait à leur réputation et à leur utilité autant qu'à celle de leurs disciples ¹. »

Le P. Buffier donne donc, dans l'enseignement, une très grande place à l'étude de l'histoire générale, et naturellement, à l'histoire de France. L'histoire universelle doit contenir des faits intéressant tout le monde, et bien entendu, doit réserver une grande place à celle de notre pays. « Mais il ne suffit pas d'apprendre l'histoire de son pays comme le reste de l'histoire universelle; l'une demande une attention particulière au milieu de l'application générale qu'on doit à l'autre ² ». Il donne cette histoire de France siècle par siècle, comme une chronologie, chaque siècle précédé de vers renfermant les évènements principaux. Ces

1. *Ibid*, pp. IX, X.

2. *Ibid*, Avertissement de l'Histoire de France, édition de 1705, vol. I, 1^{re} partie.

vers étant appris par cœur, les explications toujours sous forme de demandes et de réponses sont faciles à retenir. Ainsi il commence par Pharamond, premier roi de France et continue jusqu'à Louis XIV¹.

Dès 1701, le P. Buffier avait publié l'*Histoire de l'origine du royaume de Sicile et de Naples*² avec une dédicace au duc d'Harcourt, ambassadeur de France en Espagne. Pour justifier son ouvrage, il allègue l'importance de faire connaître l'histoire de ces deux états dont on s'entretenait si fort en Europe à cette époque. La période traitée part de 1018 environ, jusqu'à 1100. Les sources sont, pour la plupart, puisées aux historiens du temps. On peut donc, d'après le P. Buffier, regarder leurs témoignages comme dignes de foi. Il faut citer les principaux : Guillaume de la Pouille, dont l'œuvre fut écrite en vers latins, Geoffroy Malaterra, dont l'histoire, restée en manuscrit, fut longtemps tout à fait inconnue, Anne Comnène, fille de l'empereur grec Alexis Comnène contre lequel Robert Guiscard, un des principaux personnages de l'histoire, fit la guerre. Celle-là « ...manque quelquefois, selon la coutume de sa nation à dire exactement la vérité, mais elle doit au moins être crue en ce qu'elle dit de bien de Robert Guiscard qu'elle haïssait fort », remarque le P. Buffier gravement³.

En tout cas, la plupart des auteurs sont d'accord sur les événements principaux, tout en dif-

1. Pharamond, personnage imaginaire, donné parfois comme premier roi de France.

2. *Histoire de l'origine du royaume de Sicile et de Naples, contenant les aventures des princes normands qui l'ont établi*, Paris, Anisson, 1701, in-12.

3. *Ibid*, Avertissement.

férant pour des choses secondaires comme, par exemple, des détails de chronologie. Mais, dit le P. Buffier, ces points sont relativement peu importants et ne mettent pas en doute les points essentiels, « ...ou bien il faudrait révoquer en doute les choses qui se passent de nos jours et presque sous nos yeux parce qu'elles sont rapportées avec des circonstances qui ne s'accordent pas¹. » Il continue, tout en justifiant en quelque sorte la manière dont il accepte les faits qui nous semblent exagérés : « Ce serait une égale injustice de ne vouloir point croire des choses appuyées néanmoins sur de bons témoignages dès qu'elles semblent extraordinaires et surprenantes. Les manières de faire la guerre usitées au temps dont j'ai à parler sont de ce genre-là. Il n'y avait alors presque nulle règle, ni pour attaquer, ni pour défendre. Une armée entière se trouvait défaite quelquefois, sans qu'on voie trop comment ni pourquoi. La plus grande habileté consistait, ou dans une force de corps plus grande incomparablement que celle de nos jours parce qu'on pratiquait davantage les exercices qui servent à l'acquérir ou dans une bravoure poussée à l'excès, laquelle inspirait, d'ailleurs, tant de confiance aux combattants, qu'elle avait souvent des succès merveilleux, ou enfin dans certaines entreprises bizarres et artificieuses, dont la conduite ne se justifie guère que par l'évènement. C'est ce qui produisait toutes ces aventures que nous regardons comme romanesques, mais qui, la plupart, n'ont été dans les romans qu'après avoir été auparavant en effet². »

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

Le P. Buffier donne des arguments raisonnables pour expliquer pourquoi il accepte, dans ses livres, des faits qu'on pourrait critiquer comme trop éloignés de la vérité. Les différents témoignages, dit-il, au sujet d'un événement, peuvent jeter la confusion en ce qui concerne la vérité; mais si, sauf pour des questions de détails, les témoins sont d'accord sur les principaux faits, on peut accepter ceux-ci comme étant une vérité relative. Il a raison en regardant comme ayant une certaine importance, les louanges accordées à un personnage par ses ennemis, tel le cas de Robert Guiscard et d'Anne Comnène. Mais il faut regretter de le voir accepter parfois des détails douteux quant à leur source. Le P. Buffier donne, dans son *Traité des Premières Vérités*, un chapitre sur l'autorité humaine considérée comme un témoignage digne de foi. Il justifie son attitude par des raisonnements métaphysiques, mais le fait est qu'il accepte, sans contrôle suffisant, comme la plupart des historiens jusqu'à Voltaire, des attestations parfois fort douteuses. Autre chose à retenir, le P. Buffier suggère que les romans de chevalerie étaient, pour la plupart, primitivement des faits historiques. En cela encore, il a raison, mais il faut avouer qu'il aurait pu un peu limiter ses constatations, sans nuire à l'idée. En tout cas, la préface de ce livre, mieux que toute autre, nous révèle son point de vue sur l'histoire. Cet ouvrage est le seul de son œuvre approchant de la manière des historiens de l'époque, les autres étant écrits sous forme d'abrégés de chronologies, etc.. Il narre d'une façon assez alerte, sans s'encombrer de trop de détails, conservant seulement ce qui lui semble propre à entretenir l'intérêt. Le livre est

court, et sans trop s'attarder à remonter aux sources, donne une peinture des événements les plus importants. Le fond traite des aventures de quelques chevaliers normands, les Guiscard et leurs amis, venus en Italie et ayant obtenu le pouvoir des états de Sicile et de Naples. Comme forme, cette histoire n'a rien de très neuf, sauf sa brièveté. On y trouve des dialogues et des haranges pour animer la narration. La conquête de la Sicile et de Naples et les guerres de Robert Guiscard contre l'empereur Alexis Comnène y sont rapportées. La dernière partie raconte le règne heureux de Roger, comte de Sicile, et proprement dit le fondateur de l'état de Sicile et de Calabre. Les faits laissent à désirer quant à leur véracité, la partie la plus importante, à notre point de vue, étant les idées du P. Buffier sur l'histoire et sur ses sources.

En 1704, paraît l'*Abrégé de l'histoire d'Espagne*¹ présenté, cette fois encore, sous forme de demandes et de réponses. Dans la pensée du P. Buffier, cet ouvrage était primitivement destiné à faire partie de la *Pratique de la Mémoire Artificielle*.

L'épître au duc de Bourgogne est, comme toutes les préfaces adressées par le P. Buffier à la noblesse, un bel exemple de la façon dont les Jésuites de l'époque flattèrent sans réserve la royauté et l'aristocratie. Ainsi, on n'est pas étonné que le duc de Bourgogne, sachant, « ...pénétrer d'un coup d'œil le vrai caractère des choses... » le doive à « ...l'heureux effet... des qualités éminentes²... », telles que la piété, la sagesse, le courage, la magnanimité, etc..

1. *Abrégé de l'histoire d'Espagne, par demandes et par réponses*, Paris, Mariette, 1704, in-12.

2. *Ibid*, Épître au duc de Bourgogne.

Le P. Buffier est incité à faire connaître l'histoire d'Espagne, à cause de la liaison étroite entre ce pays et la France, à l'époque où Philippe V, roi d'Espagne, était le frère du duc de Bourgogne. Il convient donc aux français, aussi bien qu'aux espagnols, d'être familiers avec l'histoire de ces deux pays. Où trouver, pour la faire retenir, une meilleure méthode que celle des demandes et des réponses? De plus, l'histoire d'Espagne est très compliquée, et le P. Buffier a grand peine, même au moyen de cette méthode, à la présenter clairement. Donc, avant de le critiquer, on devrait se rendre compte des difficultés aplanies par ses soins. Son histoire, inspirée de celle de Mariana, malgré l'omission de nombreux détails est cependant une esquisse assez intéressante de l'époque entre les Visigoths et le règne de Philippe V.

On est frappé, dans ce livre comme dans les autres histoires, de la façon dont les historiens d'alors rendaient compte des faits. Aucune critique, aucune tentative pour faire de l'histoire un tableau de la vie et des mœurs, mais une espèce de chronologie, une suite de règnes, de guerres, de victoires, etc.. Mais on ne saurait en vouloir au P. Buffier d'appartenir à son temps et de n'être ni Voltaire, ni Montesquieu. Il a, en tous cas, le mérite d'avoir présenté le plus brièvement possible les faits essentiels de l'histoire, sans plus se soucier du style de réthorique si cher aux historiens de son temps.

Dans l'avertissement de son *Histoire chronologique du dernier siècle*¹, publiée en 1715, on trouve

1. *Histoire chronologique du dernier siècle, où l'on trouvera les dates de ce qui s'est fait de plus considérable dans les*

les raisons pour lesquelles le P. Buffier attache aux dates une grande importance. Il les considère comme fournissant la plupart des sujets de conversation dans le monde. Il convient donc de les connaître pour pouvoir se prononcer avec autorité sur les questions envisagées dans les divers entretiens. Voilà pourquoi il se promet de mettre à jour, chaque année, cette chronologie, ce à quoi il ne peut arriver malgré ses excellentes intentions. Quant au choix des évènements à retenir, ne pouvant prétendre contenter tout le monde, il imagine un volume à demi relié et vendu avec des pages blanches sur lesquelles chacun pourra inscrire les dates et les évènements qu'il lui plaît de retenir. Il explique les fautes d'impression par l'absence du collaborateur qu'il s'était adjoint et auquel était dévolu le soin de vérifier les dates, au moment de la publication de l'ouvrage. De plus, il faut admettre l'impossibilité d'arriver à une parfaite exactitude, dans un livre de ce type. A la difficulté d'aller puiser aux sources, s'ajoute le fait que, souvent, les gens qui pourraient prononcer avec le plus de certitude ne sont pas d'accord sur un évènement. La vérité historique étant toujours chose relative, on ne peut reprocher au P. Buffier certaines erreurs inévitables.

Le livre renferme les dates des « ...révolutions arrivées dans les états, le gain ou la perte des batailles, la naissance ou la mort des princes¹ », à partir de 1600. En plus, il indique l'année de la mort des savants fameux, tels Philippe Clavier et Nicolas Samson, géographes, Ticho-Brahé, astro-
quatre parties du monde, depuis l'an 1600 jusqu'à présent,
Paris, Giffart, 1715, in-12.

1. *Ibid*, avertissement.

nome, et en 1619, brièvement rapportée, la fin pitoyable de Lucilio Vanini « ...qui enseignait l'athéisme en France. En ayant été convaincu à Toulouse, fut condamné à la mort. On lui coupa la langue et ensuite on le brûla ¹. » Pas de mots perdus sur cet hérétique ! De temps en temps, on s'étonne de voir paraître des nouvelles scientifiques, telle la découverte des lunettes d'approche en 1608, à Middelbourg en Zélande, et en 1667, la construction de l'Observatoire à Paris. Aussi en 1608, ce petit détail intéressant sur la température : « Le froid fut si grand en France, en Allemagne, aux pays septentrionaux, que les plus grandes rivières furent entièrement glacées. Les carosses et les chariots passaient par-dessus. On y dressait des cabarets pour la commodité de ceux qui allaient se promener sur ces rivières ² ». Ainsi, malgré le désir de s'en tenir aux dates des événements politiques, le P. Buffier ne se limite pas à ces bornes. Il donne parfois, d'autres indications beaucoup plus intéressantes à notre point de vue, et on aimerait le penser, à celui des lecteurs de son temps.

Dans son *Tableau chronologique de l'histoire universelle gravé en forme de jeu* ³, on trouve sur la vie de certains hommes célèbres, des renseignements tout à fait inattendus de la part de l'auteur. Cet opuscule l'emporte sur les autres au point de vue de la brièveté et de l'humour, bien inconscient sans doute. On s'étonne d'entendre — cette fois nous respectons l'orthographe — que Diogène

1. *Ibid*, pp. XXXVI, XXXVII.

2. *Ibid*, pp. XIII, XIV.

3. *Tableau chronologique de l'histoire universelle gravé en forme de jeu, avec l'exposition des règles de ce jeu et des faits historiques dont il est composé*, Paris, Monge, 1717, in-12.

fut un « Philosophe Cinique et mordant (qui) passoit sa vie sans un toneau ¹ ». Et un peu plus loin, ce morceau à propos d'Erasme vaut la peine d'être rapporté : « Erasme fut un homme d'un goût singulier de littérature qui lui fit un grand nom, mais dont la religion a été un problème ² ». Et le P. Buffier, après avoir parlé des hérétiques tels Luther, Calvin et Socin, finit d'exprimer sa réprobation universelle de la manière suivante : « Les autres hérétiques de ces derniers temps sont assez connus pour n'en point parler ici ³ ». Mais le grave Jésuite n'avait aucun souci de donner, en soixante-cinq pages, tels qu'on les trouve dans ses autres livres d'histoire, une suite raisonnable de faits. D'ailleurs, ne l'oublions pas, il s'agit cette fois d'une sorte de jeu destiné à faire apprendre aux enfants certains noms fameux. Et si le choix des faits rapportés nous semble bizarre ne perdons pas de vue que l'auteur en est un prêtre, toujours soucieux de guider ses lecteurs vers le bien et la religion, et cette fois, s'adressant à des jeunes. Il essaie donc de les pénétrer des principes de la foi catholique, tout en leur faisant ressortir les erreurs des hérétiques.

La même année, comme s'il avait traité ce livre par une sorte de contrainte, le P. Buffier reprend son style habituel. Les trois volumes de *l'Introduction à l'histoire des maisons souveraines d'Europe* ⁴, dédiés à Louis-Henri, duc de Condé,

1. *Ibid.*, p. 50.

2. *Ibid.*, p. 61.

3. *Ibid.*, p. 63.

4. *Introduction à l'histoire des maisons souveraines de l'Europe*, Paris, A. Coutelier et P. F. Giffart, 1717, 3 vol. in-12.

répondaient à un plus large besoin. En dehors du point de vue moral, c'est-à-dire l'occasion de citer les vertus des gens qu'on peut prendre comme modèles et de souligner leurs erreurs, il y a la nécessité de faire connaître la généalogie des princes. Ce livre s'adresse non seulement aux grands, à ceux qui ont des relations avec la cour, mais à tous, car il est très utile d'avoir une connaissance suffisante pour refuter les erreurs et pouvoir défendre son opinion le cas échéant. Afin d'en faciliter l'usage, le P. Buffier ajoute des tableaux généalogiques, un pour chaque maison souveraine d'Europe, avec notes explicatives. L'ouvrage permet de connaître à fond les familles importantes. La méthode est excellente: il donne d'abord un tableau généalogique suivi d'une explication historique, et ainsi de suite, en respectant l'ordre établi dans le tableau précédent. Il prend bien soin d'éviter d'embrouiller le lecteur en ne mêlant pas trop les familles. Les faits sont bien choisis, brièvement exposés et faciles à suivre. Le livre étant une généalogie, on n'est pas étonné de n'y trouver que l'essentiel de la vie de chaque personnage, et de ne pas entendre parler de politique. Pour éviter l'ennui causé par la lecture d'une longue liste de noms, il les fait imprimer en des caractères différents. Ce changement aidera à ne pas s'égarer en lisant, comme il arrive de temps en temps dans l'étude des généalogies. Malgré la satisfaction qu'il éprouva en publiant cet ouvrage pratique et complet, le P. Buffier n'a nulle envie d'en écrire un semblable. « Aussi, puis-je assurer, dit-il, qu'il n'est point d'ouvrage si épineux de métaphysique dont je n'aimasse mieux faire six

volumes qu'un seul de la nature de celui-ci¹. » L'effort nécessaire pour la production de ces trois volumes dut épuiser la patience du P. Buffier, quant aux volumineux traités d'histoire, car en 1718, il donna son dernier en un seul livre.

Après plusieurs années d'enseignement, pendant lesquelles il essaya toujours d'entretenir la curiosité de ses élèves en ce qui concerne la connaissance historique de leur pays, il eut l'idée de donner un résumé très succinct de son principal ouvrage: la *Pratique de la mémoire artificielle*. L'histoire et la géographie, grâce à l'initiative du P. Buffier, furent bien enseignées pendant longtemps à Louis-le-Grand. Malheureusement cet exemple ne fut pas suivi consciencieusement dans les autres collèges de France. L'auteur ne pouvait améliorer cette situation, mais il ne cessa de le regretter. « Quelle a donc été l'inattention d'un siècle aussi judicieux et aussi cultivé que le nôtre de n'avoir pas fait encore de la science de l'histoire et de la géographie une partie essentielle de l'éducation de la jeunesse? Le public et la postérité sauront peut-être gré au collège de Louis-le-Grand d'avoir montré sur ce point un exemple qui doit faire honneur à notre temps². » C'est bien en effet à Louis-le-Grand qu'on trouve les premières traces de l'étude de l'histoire et de la géographie comme nous les connaissons aujourd'hui.

Les *Nouveaux éléments d'histoire et de géographie* employés au collège, furent enseignés par ordre de classe: l'histoire sainte en VI^e, l'histoire de France en V^e, la géographie en IV^e et l'histoire an-

1. *Ibid*, tome I, p. XI.

2. Préface de l'édition de 1731 des *Nouveaux Eléments d'histoire et de géographie*.

cienne en III^e. Les leçons furent arrangées de façon à ce que les élèves, tout en continuant leurs études, puissent reviser les faits déjà appris. Par ce moyen, les connaissances furent gravées, pour ainsi dire, dans la mémoire, sans qu'on n'en ait conscience. Pour parvenir à ce but, le P. Buffier s'efforça d'écrire avec précision et clarté et y réussit admirablement. Les faits sont liés, les explications brèves. De tous ses livres historiques, ce traité est le plus intéressant.

Le P. Buffier ne se contenta pas d'écrire des livres et de les mettre en pratique dans son enseignement. Il voulut démontrer l'excellence de sa méthode. Rien ne fut négligé pour inciter les étudiants à se l'assimiler. Ceux-ci, selon un principe cher aux Jésuites pour encourager une sorte de lutte pour la suprématie intellectuelle, furent divisés en deux camps. On donnait des prix aux vainqueurs, ou bien, on flattait l'ambition des premiers élèves en les faisant briller dans des exercices publics inaugurés par les Jésuites. Les preuves du succès du P. Buffier ne nous manquent pas, et dès 1708, on annonce que « Pierre-Jean de Berulle exposera à tous ceux qui lui feront l'honneur de l'interroger, l'origine des états depuis Jésus-Christ jusqu'à présent, leur durée, leurs révolutions, les événements les plus remarquables qui y sont arrivés, la suite des princes qui les ont gouvernés, la généalogie des souverains qui les gouvernent encore aujourd'hui, les diverses branches de leurs maisons, etc.¹. »

Voltaire, brillant élève des Jésuites de Louis-le-

1. Sommervogel, *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*, vol. VI, col. 245, n° 259. Cf. col. 247, n° 286, et col. 251, n° 323.

Grand, aurait exagéré en disant qu'en quittant le collège il ne savait, ni si François I^{er} avait été fait prisonnier à Pavie, ni où est Pavie, et en plus, qu'il ignorait jusqu'à l'histoire de son propre pays..En tous cas, il eut l'occasion d'acquérir ces connaissances, car bien avant sa publication, le P. Buffier enseignait selon la *Pratique de la mémoire artificielle*. Celle-ci fut publiée en 1705, Voltaire étant alors étudiant. Donc, selon la règle, il apprit l'histoire sainte en VI^e, l'histoire de France en V^e, et la géographie en IV^e. A la page 73 du volume I de la *Pratique de la Mémoire Artificielle*, édition de 1705, 2^e partie, on trouve les vers suivant :

« Vainqueur à Marignan, prisonier à Pavie,
En quinze cent, François aux lettres rend la vie. »

Dans la *Suite de la Pratique de la Mémoire Artificielle* publiée en 1711, page 83, on lit ces vers :

« Au duché de Milan sont Milan et Pavie,
Novare et Côme aussi, Crémone, Alexandrie. »

et dans l'explication en prose qui suit les vers: « Pavie... François I^{er} ayant pris Milan, l'assiégea, et, ayant été enveloppé par l'ennemi, y fut fait prisonnier après avoir donné des preuves d'une valeur héroïque ». Voltaire, ne quittant le collège qu'en 1711, après avoir fini sa Rhétorique, eut donc le temps d'apprendre autre chose que « le latin et des sottises ¹. » En tout cas, dans son *Siècle de Louis XIV* ², il rend justice au P. Buffier en louant la *Pratique de la Mémoire Artificielle* et ses ouvrages philosophiques.

1. Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, « Education ».

2. Voltaire, *Siècle de Louis XIV* ; les écrivains français :
« Buffier, Claude, Jésuite. Sa *Mémoire artificielle* est d'un grand secours pour ceux qui veulent avoir les principaux faits

b) La Géographie

Nous avons vu l'état lamentable de l'enseignement de l'histoire moderne dans les collèges de France au commencement du XVII^e siècle. La géographie ne fut malheureusement pas mieux traitée. Avec l'histoire, elle commença à relever la tête. Le P. Labbe présenta en 1646, à Louis XIV alors enfant, sa *Géographie Royale* dont le fonds est emprunté à Cluvier. Elle fut suivie, en 1648, des *Parallela Geographiæ veteris et novae* du P. Briet. Pourtant, la géographie ne faisait pas partie de l'enseignement, sauf dans les commentaires des études classiques. Les professeurs des collèges se bornaient à conseiller à leurs élèves de l'apprendre, en y consacrant une partie de leurs jours de congé. On conçoit, dans ce cas, la lenteur des progrès faits par cette science. Pourtant, de temps en temps, en rhétorique, le professeur dictait un résumé de géographie. Il existait également, en philosophie, une sorte de cours sur cette matière. Le professeur de mathématiques en était chargé et la géographie physique était à l'honneur, au détriment de la géographie politique et économique. Celles-ci en étaient réduites aux préfets de chambre ou aux précepteurs des externes. L'inauguration d'un cours de géographie à Louis-le-Grand est due au P. Buffier.

Après avoir réformé l'étude de l'histoire au collège et l'avoir placée au premier plan, il fut amené de l'histoire toujours présents à l'esprit. Il a fait servir les vers (je ne dis pas la poésie) à leur premier usage, qui était d'imprimer dans la mémoire des hommes les événements dont on voulait garder le souvenir. Il y a dans ses traités de métaphysique des morceaux que Locke n'aurait pas désavoués ; et c'est le seul Jésuite qui ait mis une philosophie raisonnable dans ses ouvrages. »

né à en faire autant pour la géographie. La chronologie et la géographie étant, d'après lui, les deux yeux de l'histoire, elles devaient partager le même rang. Donc, en 1711, paraît comme *Suite de la pratique de la mémoire artificielle*¹, un troisième volume contenant la géographie également en vers, mais illustré de cartes, celles-ci aidant à faire connaître la situation de chaque pays. Après avoir hésité à employer les vers pour cet enseignement, dans la crainte d'en exagérer l'usage, il s'y décida enfin. Ceux-ci sont faciles à retenir, pour les élèves. Les autres peuvent les apprendre ou les négliger à leur choix. C'est un credo du P. Buffier que les sciences de la mémoire peuvent mener aux sciences de la réflexion, ces vers ayant accompli, même après avoir été oubliés, un certain travail. « Après qu'un édifice est fait, dit-il, on ôte les échafaudages qui servaient à le soutenir quand on le construisait: on peut, de même, quitter la mémoire de routine quand elle a servi la mémoire de la réflexion; mais il est vrai que l'une et l'autre se prêtent un secours mutuel qui les rend plus actives et plus présentes². »

La meilleure façon d'enseigner la géographie est de se servir de cartes. Il faut surtout prendre bien soin de donner aux commençants des résumés brefs, conformément à la définition de l'ordre du P. Buffier si bien observée dans ses ouvrages. « Toute méthode consiste à former et à arranger les idées simples avant les composées et les générales avant les particulières³. »

1. Suite et 3^e tome de la *Pratique de la Mémoire Artificielle*, Paris, Le Conte et Montalant, 1711, in-12.

2. *Ibid*, avertissement.

3. *Ibid*.

En pensant à son livre et après avoir décidé de le présenter en vers suivis d'explications en prose, il avait à résoudre d'autres problèmes. Devait-il y introduire des faits historiques? Il dit oui, mais avec modération, car si ces faits, par leur intérêt, aident à fixer le sujet, il ne faut pas se laisser aller à trop de longueur dans un livre destiné aux étudiants. Puis, on est souvent tenté d'y introduire toutes sortes de faits curieux mais sans grand rapport avec le sujet. Le résultat est une sorte de production hybride fort regrettable. C'est le défaut de beaucoup de géographies. Le P. Buffier veut l'éviter à tout prix. Puis « il se trouve un autre avantage à ne pas entrer dans de trop grands détails sur la géographie; c'est qu'on est moins exposé à dire des choses fausses. On serait surpris de voir combien j'ai trouvé de contradictions parmi les auteurs les plus célèbres touchant les particularités des pays éloignés. C'est qu'ils n'ont parlé que d'après les relations de voyageurs et l'on sait, par le proverbe, le droit qu'ont ceux qui viennent de loin de dire tout ce qu'il leur plaît ¹ ». Les témoignages des voyageurs sont donc fort douteux. On peut toutefois les contrôler en les confrontant avec les travaux et recherches de l'Académie des Sciences. D'après ces travaux, le Père Buffier fait dessiner les cartes de sa *Géographie* pour permettre de l'apprendre par l'œil en même temps que par l'esprit. Il termine son traité par trois appendices: une table des noms de l'ancienne géographie avec leurs équivalents dans la géographie moderne, puis un traité de la géographie mentale destiné à bien pénétrer le lecteur de la

1. Ibid.

position des divers pays du monde, enfin, comme il l'appelle, une « pratique » permettant de trouver instantanément sur une carte, le pays cherché. Cette « pratique » consiste en une table des contrées, villes principales, rivières, etc., avec leurs degrés de latitude et de longitude.

La dernière partie du livre est une suite de la chronologie du P. Labbe et part de 1665 jusqu'à 1711. Cette chronologie est d'ailleurs agrandie et publiée en 1715 comme l'*Histoire chronologique du dernier siècle*. Les détails sur la France y sont beaucoup plus succints que dans la géographie suivante. Puis il passe aux autres pays et nous fournit un mélange bizarre de faits fondés et de réflexions au moins naïves. A propos de la Grande Bretagne, il commence très gravement :

« L'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande ont la loi
Qui dans ces trois états leur donne un même roi...

Ce royaume est fort riche par son commerce qui y fleurit; 1° parce que en Angleterre les cadets de la noblesse y entrent communément, ce qui entretient l'opulence dans les grandes maisons; 2° à cause des ports qui sont bons et en grand nombre; 3° à cause des manufactures. On y fabrique surtout les plus beaux draps du monde, la laine du pays étant excellente parce que les moutons, dit-on, y paissent la nuit aussi bien que le jour, n'y ayant point de loups en Angleterre. On en transporte aussi de l'étain et du plomb, du charbon de terre et des cuirs. Le gouvernement d'Angleterre est en même temps monarchique et républicain; le roi fait ce qu'il lui plaît, pourvu qu'il n'en coûte rien au peuple: mais on ne lève nul subside que par l'avis de Par-

lement, qui est une assemblée comprise de la Chambre des Seigneurs et de la Chambre des Députés des provinces et des villes¹ ».

Le mont Taurus est décrit en beaucoup moins de mots. Il est « ...la plus grande montagne du monde et sépare l'Asie comme par le milieu, d'Orient en Occident. Elle prend divers noms en diverses contrées; vers la Géorgie et la Perse on lui donne en particulier le célèbre nom de Caucase² ».

Mais c'est en parlant des « pays nouvellement découverts et peu connus » que le P. Buffier, malgré ses scrupules, s'écarte le plus de la vérité. Voyons la géographie de la Nouvelle Hollande : « On ne sait encore si c'est une île. Les habitants paraissent misérables et hébétés. Ils n'ont ni maisons, ni habits, ni bateaux, ni fer. Ils n'ouvrent les yeux qu'à demi. Les mouches y font un tourment continuel. Il leur manque à tous, dit-on, deux dents à la machoire supérieure. Ils n'ont point de barbe. Ils ne portent qu'une écorce d'arbre et quelques feuillages autour d'eux. N'ayant pas de maison, ils demeurent en troupes mêlés ensemble et ne vivent que de petits poissons, de limaçons et de moules. Ils ont pour armes des épées et des lances de bois³ ».

Avant de porter un jugement sur le P. Buffier, il faut examiner sa *Géographie Universelle*⁴. La *Suite de la pratique de la mémoire artificielle* contient en germe cet ouvrage, mais celui-ci nous

1. *Ibid*, pp. 108-110.

2. *Ibid*, p. 161.

3. *Ibid*, p. 186.

4. *Géographie universelle en vers artificielle*, Paris, Giffart, 1715, in-12. Entre 1715 et 1781 il y avait 11 éditions, celle de 1781 étant donnée par Pingré.

est présenté, augmenté et corrigé, tendant à se rapprocher d'un livre d'enseignement.

La plupart des traités de géographie, malgré leur prétention, n'ont rien d'une méthode en facilitant l'étude, si on accepte comme une définition de la méthode, celle du P. Buffier: « ...la manière ou l'ordre de mettre dans l'esprit une suite de connaissances le plus facilement qu'il est possible ¹ ». Pour obtenir ce résultat, il ne faut pas négliger de tenir compte de l'âge, de l'intelligence et de la condition des gens pour lesquels on écrit. Etant donnée l'importance accordée au travail de la mémoire à cette époque, l'ouvrage du P. Buffier fut excellent. Il prit bien soin de ne pas surcharger l'esprit de ses élèves, en supprimant ce qui ne touchait pas directement à la géographie et aux conseils pour se l'assimiler. Il établit une distinction très nette entre la mémoire des faits et la mémoire des idées. « L'expérience nous montre que certaines mémoires agissent sur certains objets et d'autres mémoires sur d'autres objets ; que les unes retiennent des époques et non des généalogies, et d'autres, au contraire, des généalogies et non des époques, et que tout cela fait autant d'espèces de mémoires différentes; il est aussi une mémoire particulière pour la convenance des idées qu'on a eues dans l'esprit et qu'il s'agit de se rappeler pour bien juger ² ». C'est cette dernière mémoire que le P. Buffier veut éduquer, à force de citer les faits par lesquels on apprend à former un jugement net. Donc, si la mémoire prend une place très importante dans ses métho-

1. *Géographie universelle*, éd. de 1715, préface, p. VII.

2. *Cours de Sciences*, col. 807, 808, n° 189.

des pédagogiques, ce n'est pas à l'exclusion de la réflexion.

Quant à l'âge où il est bon de commencer à étudier la géographie, le P. Buffier le place entre dix et douze ans, période où la curiosité des enfants s'éveille et où la mémoire n'a pas encore perdu de sa fraîcheur. Les cartes sont une aide précieuse et diminuent sensiblement l'effort en situant les pays dont il est question dans les vers et leur explication en prose.

La place accordée à la France est considérable dans la *Géographie Universelle* du P. Buffier. A cette demande : « Pourquoi commence-t-on par la France ? » il répond : « Parce que c'est le pays que nous habitons et que nous avons le plus d'intérêt à connaître ¹ ». Et il continue en donnant des détails sur le gouvernement, les chambres de compte, les parlements, les évêchés, les universités, l'aspect physique du pays et ses divisions, ports de mer et frontières. Bien entendu, on peut y trouver des détails critiquables, mais dans l'ensemble, ce livre a une valeur considérable pour l'époque et marque une date dans l'enseignement de la géographie.

Sa dernière publication de ce genre fut les *Nouveaux Eléments d'Histoire et de Géographie*, contenant un abrégé du livre précédent. Cette fois, négligeant d'écrire sous forme de demandes et de réponses, il se préoccupe seulement d'abrégé ses ouvrages plus étendus. Il n'a rien à ajouter au sujet, mais se contente de corriger ici et là, suivant les travaux récents de l'Académie des Sciences. Le

1. *Géographie universelle*, édition de 1729, p. 10.

livre fut longtemps entre les mains des écoliers de Louis-le-Grand, où grâce au P. Buffier, la géographie eut une place bien méritée parmi les matières enseignées au collège¹.

1. Le *Nouveau traité de la sphère exposé en différentes méthodes*, Paris, Bordelet, 1738, in-12, 87 pages, est publié avec la *Géographie Universelle*, éd. de 1738. Il n'est qu'une esquisse des faits essentiels de la géographie physique. Quant aux *Questions et réponses choisies sur la géographie*, ouvrage cité par Sommervogel, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, vol. II, col. 353, n° 27, elles sont remplacées par la *Géographie Universelle*. L'édition de 1757 des *Nouveaux Eléments d'histoire et de géographie* les contient.

c) La Grammaire

En 1709, le Père Buffier publia sa *Grammaire française*¹. Cette grammaire, écrite par un membre de la Compagnie de Jésus chez laquelle le latin gardait encore tout son prestige, fut une tentative remarquée pour réunir les principes de la langue nationale.

Bien entendu, la grammaire ne parut pas seule, ni tout d'un coup, au milieu des écrits latins, et le P. Buffier ne fut pas le premier à lutter en faveur du français contre la tyrannie de cette langue. Une cinquantaine d'années auparavant, les lecteurs français avaient commencé à manifester contre les publications en latin, désireux de voir paraître des traductions dans leur langue. L'abbé Fleury, en 1686, n'hésite pas à flétrir ceux qui, au lieu d'apprendre le français, passent leur vie à étudier le latin comme leur langue maternelle. Ce dédain va s'accroissant. Puis l'influence des écrivains français du XVII^e siècle, Corneille, Racine, Molière, n'est pas sans effet sur leurs contemporains. Enfin, la plupart des journaux fondés au XVII^e siècle étaient rédigés en français, tels le *Journal des Savants* (1665), les *Nouvelles de la République des Lettres* (1684), et en 1701, les *Mémoires de Trévoux* eux-mêmes. Tout contribuant à développer en France le prestige de la langue, on ne s'étonne pas de voir le P. Buffier prendre la tête du mouvement. D'ailleurs les Jésuites, présentant les événements, avaient introduit en 1659, la grammaire du P. Chifflet, mais seulement pour

1. *Grammaire française sur un plan nouveau*, Paris, Le Clerc, 1709, in-12.

les petites classes. Ils en étaient là lorsque parut la grammaire du P. Buffier.

En 1647, Vaugelas avait publié ses *Remarques sur la langue française*, ouvrage dont on retrouve l'influence dans le livre du P. Buffier. Vaugelas, au lieu de se soumettre aux traditions du XVI^e siècle dans la manière de présenter une grammaire, consacre « l'usage » comme loi. Pour lui, l'usage est « la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps. » Le P. Buffier accepte cette définition comme point de départ de son ouvrage, mais il substitue à « saine » le mot « nombreuse », tout en expliquant ce changement : la partie la plus nombreuse est, lui semble-t-il, quelque chose de stable ; la partie la plus saine peut devenir arbitraire. Mais il n'admet pas indifféramment toutes les opinions de Vaugelas. La *Grammaire Générale et raisonnée* de Port-Royal est plus conforme à son esprit ordonné et méthodique, et c'est surtout de cet ouvrage qu'il s'inspire. Mais malgré la clarté de cet exposé, il en trouve l'application défectueuse, et tout en respectant la méthode, il en tire un traité pratique. Ce traité, comme la grammaire de Port-Royal, est, suivant l'idée du P. Buffier, une méthode facilitant non seulement l'étude du français, mais encore de toute autre langue. Comme Lancelot et Arnauld, le P. Buffier essaie d'y dégager les principes communs à toutes les langues pour rétablir une sorte de grammaire comparative. Il la base, suivant l'exemple de Port-Royal, sur l'analyse et le raisonnement. La première partie est donc un exposé des raisons qui l'ont incité à écrire la grammaire.

Le but de la grammaire devrait être de faciliter l'étude d'une langue. Une telle science a droit à une place de la première importance parmi les connaissances propres à développer l'esprit humain. Mais les grammairiens, loin de vouloir simplifier la grammaire, prennent bien soin de l'enfermer dans des définitions rigoureuses. Cette préoccupation serait fort louable, si les définitions avaient pour but d'en faciliter l'étude. Mais, en essayant de l'éclaircir, les grammairiens s'enfoncent, le plus souvent, dans des explications compliquées et deviennent presque incompréhensibles. Le P. Buffier veut donner une grammaire française sur un plan nouveau, en se servant des méthodes appliquées à la géométrie. Ces méthodes conviennent admirablement au but qu'il se propose, car elles sont simples et bien enchaînées. De plus, il n'use d'aucun terme, ne l'ayant au préalable nettement expliqué. Tout en admettant ce qu'il doit à Port-Royal, il essaie de se dégager d'une influence trop directe, désireux de produire un ouvrage court et compréhensible, et d'éviter de le surcharger des idées d'autrui.

Sans avoir pour but de former la langue, la grammaire en consacre les usages et les érige en principes. Chaque langue doit donc avoir sa grammaire. Si tant de ces traités sont défectueux, la faute en est aux grammairiens. Ceux-ci se complaisent, le plus souvent, à écrire une grammaire sur un plan qui convienne à des langues différentes. Par exemple, on ne saurait écrire une grammaire française comme une grammaire latine sous prétexte que le français est tiré du latin, car si les mots dérivent du latin, les expressions sont tout à fait différentes.

Néanmoins, il se trouve des points sur lesquels toutes les grammaires pourraient se rencontrer, ce fait étant le résultat d'un même ordre dans diverses langues. De ce point de vue, on pourrait tirer des conclusions communes à plusieurs langues. Ainsi les premiers principes de chaque langue sont basés, d'abord sur le sujet dont on parle, puis sur ce qu'on en dit, et enfin sur les circonstances particulières au sujet et au verbe. Mais il y a, dans chaque langue, des manières différentes d'exprimer ces choses et on ne peut établir des règles arbitraires. L'usage seul consacre la règle, indépendamment de la raison. Donc, la fonction de la raison dans la grammaire se réduit à en assimiler les principes, et à trouver une méthode pour les faire apprendre.

Pour être digne de ce nom, une grammaire doit donc accepter une langue déjà formée par l'usage, l'étudier, et sans l'altérer, donner un compte-rendu des principes observés et les ériger en lois. Elle ne peut s'opposer à l'usage ni être considérée comme immuable, toute langue vivante étant sujette à de perpétuels changements.

Etant donnée son importance, on peut se demander s'il ne vaudrait pas mieux, laissant de côté une étude raisonnée de la grammaire, s'en tenir à l'usage. Ce serait une erreur, car on parlerait au hasard et tant bien que mal, sans être jamais sûr de ce qui est correct. Puis, il y a deux sortes d'usages, le bon et le mauvais. Le bon comprend les manières de parler mieux établies et autorisées, le mauvais use de termes non suffisamment établis. Pourtant, le mauvais usage, d'une époque devient parfois le bon d'une autre et vice-versa,

mais jusqu'à ce que cela arrive, on doit éviter le mauvais usage.

Pour déterminer le bon usage, le P. Buffier prend comme criterium, celui de Vaugelas, et pour décider sur les meilleurs auteurs d'une langue morte, il prend les contemporains des hommes les plus fameux, comme par exemple la période d'Auguste pour la langue latine. On pourra se perfectionner dans le bon usage en lisant les meilleurs ouvrages, et en particulier ceux qui ont trait à la langue française, tels les grammaires, les dictionnaires. On ne peut pas non plus se passer des dictionnaires de l'Académie Française, de Richelet, de Furetière et de Trévoux.

Dans un court exposé sur les qualités requises pour contribuer à la perfection d'une langue, le P. Buffier en cite trois : d'abord un vocabulaire assez riche pour exprimer la gamme des sentiments et les idées, puis la netteté et la brièveté. On pourrait ajouter la simplicité mais elle n'est pas essentielle. En dehors de ces trois qualités principales, on s'en tient à des considérations purement arbitraires de beauté, de douceur, de politesse, sujet traité dans la septième proposition de l'*Examen des Préjugés Vulgaires*. En passant, le P. Buffier se demande si la langue française s'est perfectionnée depuis cent ans. En tout cas, elle n'était pas moins claire du temps d'Amyot, de Montaigne ou de Brantôme mais elle a perdu quelques expressions contribuant à sa force et à sa vigueur, par exemple « icelui ».

Puis le P. Buffier prescrit les limites d'une grammaire française : elle doit traiter toutes les parties du langage, mais d'une manière générale,

pour pouvoir le plus facilement réduire à certains principes les parties de même nature et de même usage. De cette façon, on peut rapporter à quelques-uns de ces principes les expressions qu'on voit employées dans une langue, et ainsi, par un petit nombre de règles, on parvient à connaître l'usage de tous les mots, ou du moins, du plus grand nombre. Vue de ce côté, une grammaire pratique ne peut donner toutes les nuances d'un langage, mais la grammaire étant destinée aux commençants, il faut omettre les détails qui pourraient brouiller leurs idées et surcharger leur mémoire.

Le P. Buffier, en terminant la première partie de sa grammaire, donne une courte méthode pour apprendre le français ou une autre langue. Bien entendu, la meilleure manière d'arriver à ce résultat est d'habiter le pays, mais cela n'étant pas toujours possible, le mieux est de choisir dans la langue originale un livre traitant un sujet familier et agréable, puis d'en avoir une traduction. En lisant chaque jour une page ou une demi-page on pourra faire d'assez rapides progrès, surtout si l'on peut apprendre quelques règles grammaticales. En commençant, il ne faut pas s'arrêter à chaque mot; on perd ainsi trop de temps. Le mieux est de noter les difficultés au fur et à mesure et de les éclaircir, après lecture, puis de rédiger un thème chaque jour pour mieux s'assimiler la langue écrite. Après avoir lu cinquante pages environ, il est bon de les relire, toujours avec l'aide de la traduction. On ne saurait trop conseiller d'apprendre, s'il est possible, quelques pages par cœur. La lecture terminée, on peut com-

mencer celle d'un autre auteur, pour s'habituer aux différents styles. Le mieux est de commencer par des fables, puis des dialogues, par exemple des comédies, puis des lettres comme celles de Voiture. Enfin on peut lire des ouvrages de littérature, de morale ou d'histoire, selon son goût, et l'on peut finir avec les poètes.

Après avoir discuté les fondements de la grammaire, le P. Buffier passe à la pratique. Il donne la définition des différentes parties : noms, verbes, adjectifs, etc.. Par pratique, il veut dire la manière de bien employer chacune d'elles. Par syntaxe, celle de construire des phrases avec ces parties. Le P. Buffier a, dans la deuxième partie, le mérite de réunir beaucoup d'exemples expliquant le pourquoi des règles formulées d'après l'usage. Très souvent, il donne après ses explications et ses exemples, des réflexions tendant à montrer dans la grammaire, une aide essentielle de la philosophie. Il a le souci constant de motiver les différentes règles d'après la formation du langage. En ce qui concerne la prononciation et l'orthographe, il se retranche, pour prononcer, derrière la grammaire précédente, et arrive par là, à la fin de son livre.

La *Suite de la grammaire française*¹, composée d'un traité d'éloquence et d'un traité de poésie fut publiée en 1728 et réunie au *Cours de Sciences* en 1732. Dans le premier, le P. Buffier met en garde ses lecteurs, lesquels ne seront probablement pas d'accord avec lui sur de nombreux points, car

1. *Suite de la grammaire française sur un plan nouveau ou traité philosophique et pratique d'éloquence... traité philosophique et pratique de poésie*, Paris, Le Clerc, 1728, in-12.

il se pique de donner des idées sinon nouvelles, du moins exprimées d'une façon tout à fait neuve. Il justifie ses conceptions en disant : « Si l'on n'avait rien à produire de nouveau, serait-ce la peine de faire un livre ? ¹ » Mais son but n'est pas de produire un ouvrage pour le seul amusement des gens et sans y mettre d'idées raisonnables. Il tient à éveiller l'intérêt par une manière originale d'exprimer des faits très solides en eux-mêmes. Cette manière est, il est vrai, fort éloignée des conceptions d'éloquence données dans les écoles, et bon nombre de ses lecteurs auront grand peine à l'admettre. Mais d'après le mot d'Horace, il faut souvent oublier, dans un âge avancé, ce qu'on avait appris avec tant de peine dans sa jeunesse. Ceci pris en considération, on trouvera dans le traité du P. Buffier, des idées propres à servir de bases solides. « Dans la suite, dit-il, une lueur de vérité se fait jour insensiblement, et j'ai la satisfaction de voir mes livres plus goûtés, à mesure qu'on en a fait plus d'usage ². » Voilà pour la partie spéculative du livre.

La deuxième partie est composée d'exemples des différentes sortes d'éloquence, suivis de réflexions sur chacun. D'après le P. Buffier, on ne peut pas exagérer l'importance des exemples, comme c'est le cas dans la plupart des traités de ce genre. D'ailleurs, trop souvent, ceux-ci ne sont que des morceaux trop courts s'appliquant aux principes qu'on tient à démontrer. Au contraire, il cite des pièces entières, pour mieux donner une

1. *Cours de Sciences*, avertissement du *Traité d'éloquence*, col. 293-294.

2. *Ibid.*

idée d'ensemble et montrer la liaison entre les différentes parties. Puis, à l'encontre des autres traités d'éloquence, il analyse des morceaux tout spécialement choisis pour faire ressortir l'enchaînement des idées, la justesse des pensées et la précision des expressions. Les exemples ne sont pas tirés des auteurs contemporains. En ceci, il croit avoir bien fait « ...car, dit-il, s'ils n'ont point de défauts je n'aurais pu y en remarquer pour les faire éviter; et si j'avais cru y en découvrir, on m'aurait accusé de présomption¹. » Les exemples choisis par le P. Buffier peuvent donc être critiqués sans que cette critique en enlève ou en gâte les beautés. « Il est toujours équitable et utile d'observer, dans un ouvrage estimable, d'ailleurs, ce qui y paraît de moins bon, pourvu qu'on observe, avec un soin égal ou plus grand, ce qui s'y trouve de meilleur. Rien n'est si propre à former l'esprit et le goût aux arts et aux sciences, et, de plus, à les faire aimer²... »

Le P. Buffier exprime, quant à l'éloquence, des idées peu conformes à celles de son temps. D'après lui, il peut y avoir autant d'éloquence dans les paroles de gens très simples, n'ayant ni connaissance, ni pratique des règles d'éloquence, que dans les discours de maîtres tels que Bourdaloue, le P. Cheminai, Daguesseau et Lamoignon. On peut aussi, avec une parfaite connaissance des règles de rhétorique, ne jamais atteindre à l'éloquence. Le P. Buffier en donne comme définition: « ...le talent de faire dans l'âme des autres, par l'usage de la parole, l'impression de sentiment ou

1. *Ibid*, col. 295-296.

2. *Ibid*.

de mouvement que nous prétendons ¹. » Ce talent est naturel. La nature peut aider à le développer, mais ne peut le faire acquérir de toutes pièces. De même, la poésie est une sorte d'éloquence. Mais un homme éloquent n'a pas toujours le talent de faire des vers. Cependant, il aura « ...le feu, le génie, la force, l'étendue, la facilité et la vivacité d'imagination qui le ferait réussir en certain genre de poésie, si le goût ou le hasard lui avait donné l'occasion de s'y exercer ². »

Le sentiment éveillé par la véritable éloquence distingue celle-ci d'une impression résultant de ce que le P. Buffier nomme « une persuasion spéculative. » L'éloquence peut agir sur les sentiments, et la logique et la métaphysique persuader sans avoir aucune action sur le sentiment. L'éloquence peut s'aider des sciences spéculatives pour arriver à son but par la persuasion, mais elle est proprement destinée à parler à l'âme, non à l'esprit. Donc, elle est indépendante de la persuasion et de la rhétorique, si on définit celle-ci comme l'art de dire ce qu'il faut pour persuader. La rhétorique peut s'acquérir par l'étude mais l'éloquence ne peut pas être considérée comme le résultat d'un travail de l'esprit. La rhétorique établit des règles, l'éloquence les précède et les dépasse. Elle s'exprime ordinairement par la parole mais peut aussi se manifester quelquefois par des actions.

L'éloquence est très souvent méconnue, à force d'être confondue avec l'habileté de parole. Dans les discours on se préoccupe plutôt d'arranger les mots et les pensées pour obtenir le résultat cher-

¹. *Ibid*, col. 297, n° 7.

². *Ibid*, col. 298, n° 10, "

ché que de parler simplement et sans avoir recours à des figures exagérées. L'éloquence évite ces tendances, gâtant sa belle simplicité et trop emphatique. Le P. Buffier donne un exemple de ce qu'il veut dire : « Ainsi certains ornements de rubans et de ciselure qu'on mettait autrefois à la garde des épées en ont-ils été ôtés par une mode plus raisonnable, parce que l'agrément qu'ils donnaient ne convenait pas avec le principal usage pour lequel les épées ont été faites. Ainsi doit-on retrancher dans les mots et dans les pensées tout agrément qui ne serait pas un pur agrément et qui ne servirait pas à leur véritable usage qui est de faire sentir et de faire valoir les choses à quoi elles sont destinées ¹. » On a donc tort de considérer la véritable éloquence comme un sujet enfermé dans des règles étroites, nécessairement embelli par les ornements propres à la rhétorique. C'est un défaut dont il faut se garder. Le P. Buffier juge assez brièvement et parle avec une grande sévérité des traités d'éloquence précédents. La plupart, dit-il, ont discuté trop de détails et n'arrivent pas à donner beaucoup de conseils malgré leur étendue, ou plutôt à cause de leur étendue. Il faut abréger et supprimer tout ce qui n'est pas essentiel, pour donner un traité commode. Les ouvrages de Cicéron, d'Aristote et de Quintilien, par exemple, contiennent beaucoup de bons conseils et de pensées justes. Mais, dit-il « les règles qui y sont données ont-elles produit, dans ceux qui les ont lues, qui les ont apprises, retenues ou même enseignées, le mérite d'éloquence ? ² » Et

1. *Ibid*, col. 309, n° 36.

2. *Ibid*, col. 314, n° 49.

il conclut négativement. Les règles n'ont pas donné d'éloquence à ceux qui n'en possédaient pas naturellement.

Le P. Buffier continue en discutant les règles de la rhétorique telle qu'elle est enseignée. Puis il considère celles de la contention et de la périphrase, de figures comme la métonymie, l'hyperbole, la synecdoche. Mais il ne le fait pas parce qu'il leur accorde l'importance habituelle, au contraire, il trouve inutile d'enseigner la nature ou la pratique de ces figures familières à tout le monde. Sans leur accorder une place étendue, il se contente d'indiquer leur nom et de donner quelques exemples. « La seule réflexion qu'on puisse faire, ce semble, à leur sujet, c'est que leur variété sert à en mettre dans le discours, car il ne doit pas être si uniforme qu'il paraisse toujours sur le même ton. Cette variété se présente d'elle-même, à tout homme qui n'a pas l'imagination lente et froide, et s'il l'avait de cette trempe, ce ne serait pas la notion, ou le nom de ces figures, qui seraient capables de l'animer, ce serait l'usage qu'il verrait qu'en font les orateurs, ou celui qu'il en ferait lui-même en s'y exerçant¹. » En tout cas, la seule connaissance des règles d'éloquence, sans talent naturel, ne peut jamais former qu'un orateur médiocre. Quant à la période, elle est plus propre au latin qu'au français, et trop souvent, ne produit qu'un effet ennuyeux et obscur, adapté à l'éloquence française.

Puis le P. Buffier se demande si l'éloquence peut produire le même effet en utilisant indifféremment le vrai ou le faux. Ceci arrive, l'éloquence

1. *Ibid*, col. 335, n° 94.

touchant par le vrai ou par le vraisemblable. Elle emprunte l'un ou l'autre de principes reçus de la métaphysique, de la morale ou d'autres sciences. Si, comme il arrive de temps en temps, ces sciences ont fait erreur et ont tiré des conclusions non conformes à la vérité, l'éloquence peut servir l'erreur en employant ces principes mal fondés. Mais la faute en est aux sciences; il n'appartient pas à l'éloquence de déterminer leur source, son rôle se borne à les utiliser.

Le Père Buffier termine sa discussion philosophique de l'éloquence par une comparaison entre celle-ci et la rhétorique. L'éloquence est à la rhétorique ce qu'est la nature à l'art. Comme l'art peut se trouver en dehors de la nature, de même la nature peut se trouver sans art. Et en appliquant la comparaison à son sujet, l'éloquence et la rhétorique peuvent subsister indépendamment l'une de l'autre. Nous l'avons déjà vu, il dégage l'éloquence des règles appliquées à la rhétorique, c'est-à-dire, les règles seules de la rhétorique ne peuvent pas produire l'éloquence. Cependant, dans la forme extérieure, on peut considérer avec profit les préceptes de la rhétorique. Or, il y a cinq genres de discours d'éloquence: les sermons, les plaidoyers, les panégyriques, les harangues et les compliments. Mais les deux premiers seulement sont importants, quant à la matière, les autres n'étant qu'amusement de l'esprit. Parmi les conseils à suivre en ce qui concerne les plaidoyers, le sens commun devrait indiquer la brièveté comme qualité de la conclusion. Les pensées menant à cette fin doivent être utiles et solidement appuyées. La meilleure façon d'apprendre à faire de bons sermons est de lire ceux

des prédicateurs fameux. Puis on doit être bien « rempli » du sujet qu'on se propose de discuter, en diviser logiquement et justement la matière pour enchaîner au mieux l'ensemble. Il est très difficile de faire des discours originaux sur les vérités de la religion, ces vérités étant connues de tout le monde. Donc, le principal mérite d'un beau sermon est de présenter, sous une forme personnelle d'expression, les vérités immuables. Le P. Buffier, on s'en souvient, a utilisé cette méthode dans ses ouvrages de piété.

Remarquons-le, son traité n'est pas écrit sous forme d'étude ou de discussion. Il n'a pas l'intention d'établir des règles à l'aide desquelles on peut devenir éloquent, car l'éloquence n'est pas moins l'effet du génie que la poésie. « Je ne vois pas de quel usage il pourrait être de donner des règles d'éloquence à qui n'est pas né éloquent. Ce serait donner des règles pour marcher à qui la nature a refusé des jambes ¹. »

Selon lui, « la poésie est un genre d'éloquence très animée où s'emploie la versification au lieu du langage ordinaire et la fiction au lieu du raisonnement ². » Pour réussir dans ce genre, dit-il, on n'a pas besoin du talent naturel au même degré que pour l'éloquence. « Si on prétend que le génie contribue davantage à la poésie qu'à l'éloquence parce qu'il se montre plus fréquemment dans nos poètes que dans nos orateurs, c'est prouver seulement, non pas qu'il en faille moins aux orateurs qu'aux poètes mais qu'il se trouve beaucoup moins d'orateurs

1. *Ibid*, col. 317, n° 56.

2. *Ibid*, col. 421, n° 1.

que de poètes, ce qui montrera ce que je prétends : savoir, qu'il faut encore plus de génie pour les nus que pour les autres ¹. » Affirmation très discutable d'ailleurs, mais que le P. Buffier croit prouver. Que faut-il pour être poète, en effet ? « De l'imagination, de la passion, de la fiction, du badinage, du sentiment, avec un peu d'histoire fabuleuse dont on amuse l'esprit des enfants : c'est à peu près toute l'étendue de la matière sur quoi a coutume de s'occuper le génie de la poésie ; de la sorte il peut agir dès la jeunesse par les saillies de son premier feu ². » La poésie serait donc, pour le P. Buffier, du genre de celle de La Motte et des autres versificateurs du XVIII^e siècle. « Elle emploie la versification qui est un langage particulier, asservi à certain nombre, certain arrangement, certaine cadence de syllabes dont l'harmonie et l'agrément flattent et attachent l'imagination ³. » La versification et la fiction ne sont pas ensemble, nécessaires à la poésie. Mais si l'une des deux est suffisante, la versification est la plus importante. Le but des poètes est de faire une impression agréable sur l'esprit. Mais le plus souvent, ils écrivent pour plaire au lecteur et entendre louer leurs ouvrages. Peu d'entre eux ont le désir d'être utiles. Donc, malgré l'avis d'Horace qui veut mêler l'utile et l'agréable, ce dernier l'emporte généralement sur l'utile.

Pour le P. Buffier, la fiction poétique est «...l'intervention d'un fait ou d'une suite de faits supposés qui n'ont aucune réalité, et qui souvent, n'en peu-

1. *Ibid*, col. 315, n° 52.

2. *Ibid*. cols. 315, 316, n° 53.

3. *Ibid*, cols. 421, 422, n° 3.

vent naturellement avoir¹. » Sa place, dans un poème, dépend du genre de celui-ci. Le poème épique, l'ode et la fable, ne pourraient exister sans elle. L'églogue, l'élégie et le madrigal en possèdent jusqu'à un certain point. Pour ce qui est d'en déterminer l'usage, on ne peut pas établir de règles fixes. La fiction doit s'enchaîner d'une façon plausible. Mais en discutant le degré de fantaisie admis dans un poème, il en arrive aux mêmes conclusions que dans ses *Lettres sur Homère* : le goût d'une période, d'un pays, etc., est quelque chose de changeant et d'arbitraire, et il est impossible de trancher la question. Les fictions d'Homère, de Virgile et des autres poètes du paganisme sont trop éloignées de l'esprit français pour être goûtées ou même comprises. Etant incapable de donner des explications solides sur le degré de fiction à user en poésie, le P. Buffier passe à une considération des attributs du style poétique. Il en fait deux divisions : d'abord un style poétique grammatical, puis un style personnel. Le style grammatical porte sur plusieurs points : l'arrangement des mots dans la grammaire, selon l'usage établi d'une langue, la versification ou observance des règles prescrites par l'usage dans les vers d'une langue en général, et pour chaque espèce de vers en particulier, un emploi et une combinaison de mots non usités dans la langue ordinaire. Bien entendu, on ne peut établir de règles trop rigides pour guider les poètes, car la fantaisie prend une place très importante dans l'arrangement des mots. L'usage augmente et diminue la contrainte de la versification, mais la poésie française évite

1. *Ibid*, col. 427, n° 16.

les exagérations dans le style grammatical poétique, par exemple les transpositions, pour s'attacher surtout à la régularité et à la clarté. Quant au style personnel, il dépend du genre de l'ouvrage et du génie de l'auteur. Le style personnel permet l'usage plus fréquent que dans la prose ordinaire des figures telles l'allégorie, la métaphore et la comparaison, et au gré du poète, celui des termes de l'histoire fabuleuse, comme par exemple « la blonde Cérès » pour « moisson » ou « Progné » pour « l'hirondelle ». Le style personnel, alors « ...ne se diversifie pas seulement selon diverses idées qui viennent à l'esprit de la personne qui compose, mais encore selon diverses liaisons et applications des mots qui sont au même temps et dans l'usage connu de la langue, et néanmoins, en quelque sorte, d'un usage inconnu; car il est imaginé par le poète pour exprimer et pour exciter des idées neuves. C'est le point en quoi consiste, ce me semble, le plus beau talent et le trait le plus marqué du génie poétique, et, en même temps, ce qui est un grand sujet ou prétexte de dissension parmi les gens de lettres, au sujet des ouvrages poétiques¹. » L'usage et les règles poétiques interviennent donc, dans une certaine mesure, mais l'originalité et la valeur du style dépendent d'un nouvel arrangement de mots. Et le P. Buffier donne un exemple. Ces quatre lignes traduites en prose, veulent dire: « Il fait chaud aujourd'hui ».

« Mais aujourd'hui qu'en nos plaines,
Le chien brûlant de Procris,
De Flore aux douces haleines,
Dessèche les dons chéris ».

1. *Ibid*, col. 436, n° 51.

Et, dit-il, «...ce qui fait la beauté particulière de l'expression et du style dans ces vers est une nouvelle liaison de mots qu'on n'a pas coutume de voir ensemble et que l'on voit heureusement assortis¹.» Si l'on avait besoin de prouver qu'il existe des critiques parlant de la poésie sans la comprendre, cette citation et le commentaire du P. Buffier suffiraient à le faire.

D'après lui, l'existence de la poésie se trouve justifiée par son utilité en tant qu'exercice de l'esprit. Pour bien apprendre une langue, il y a quatre voies de progrès : d'abord l'entendre, la parler, composer et enfin faire des vers. Cette dernière manière comprend les trois autres. La contrainte imposée par la versification sert à entretenir l'agilité de l'esprit et l'exercice de la poésie développe le goût pour les choses ingénieuses. Mais celle-ci n'a d'utilité que pour former l'esprit des jeunes. Seuls les génies extraordinaires peuvent s'y occuper plus longtemps. « Mais ceux-là mêmes, quand l'âge est tout à fait mûr, feraient d'ordinaire très sagement, de travailler en un genre de littérature plus convenable à leur maturité² ». Et dans la conclusion, il relègue la pauvre poésie à une place tout à fait secondaire : « La poésie est l'effet d'une imagination vive, d'une intelligence heureuse et d'un esprit facile et fécond ; c'est ce qui contribue à concevoir les choses sous des idées nettes et gracieuses, touchantes et sensibles ; ce qui les fait énoncer d'une manière conforme à celle dont on les a conçues. On ne peut disconvenir que ce talent ne soit avantageux³ ».

1. *Ibid*, col. 437, n° 53.

2. *Ibid*, col. 442, n° 72.

3. *Ibid*, col. 440, n° 65.

En considérant l'ensemble des ouvrages d'enseignement du P. Buffier, on est frappé par un mélange de médiocrité et de valeur réelle, de défauts et de qualités s'entrecroisant sans cesse. Ce mélange s'explique par le caractère particulier de ses livres dont le but est de former la jeunesse, en lui offrant, de sujets fort divers, des exposés clairs et brefs, propres à faciliter l'acquisition des sciences. De ce fait, il résulte nécessairement des lacunes et des jugements superficiels. On ne peut avoir, sur des matières aussi différentes que l'histoire, la géographie, la grammaire, des connaissances approfondies. Il s'ensuit que le P. Buffier dans le but de donner des idées générales, se trompe souvent et présente des idées fausses. Puis il accorde trop de place à la mémoire. Ainsi il enseigne l'histoire comme une série de dates, de batailles, de faits, en un mot, n'ayant qu'un vague rapport les uns avec les autres. De plus, le but moral, toujours mis très en évidence, influence nécessairement sa conception du sujet. Quant à l'opinion des autres, on pourrait lui reprocher d'en faire bon marché en ce qui concerne la matière dont il s'occupe, lui-même n'étant pas toujours un guide très sûr de la justesse et du bon goût.

Malgré ces erreurs, le P. Buffier a droit à une place importante dans l'histoire de l'enseignement français. De bonne heure, il comprit les défauts des méthodes pratiquées dans les collèges, et eut conscience du temps perdu par les études inutiles. Pour améliorer ces conditions, il prit l'avance, et au lieu des gros tomes d'histoire ancienne de Rollin ou des PP. Catrou et Rouillé écrits dans le meilleur style rhétoricien, il donna, en minces volumes, l'essentiel des sciences pratiques, com-

me l'histoire de France, la grammaire, la géographie. Bien entendu, le P. Buffier n'est pas spécialiste. Ses idées sont trop générales, non seulement à cause de la multiplicité des sujets traités, mais par les détails où il se perd. Cependant, il ne s'écarte jamais volontairement du point de vue utilitaire. Tout en commençant l'histoire de France par l'existence d'un roi imaginaire, Pharamond, il a du moins le mérite de vouloir nous donner les éléments de cette science. Sa géographie est peut-être parfois un peu fantaisiste, cependant, un des premiers il vit la nécessité d'introduire cette matière dans les écoles et de la faire étudier à l'aide de cartes. Fait important, il envisagea la place qu'on devait accorder aux recherches de l'Académie des Sciences à laquelle il eut souvent recours dans ses travaux.

Un grand désir de clarté préside à la conception de la grammaire. Il en écrivit un bref exposé pour les élèves du collège Louis-le-Grand. Si l'Académie Française, en quête d'un traité destiné à être présenté comme type de la grammaire française n'accepta pas celle du P. Buffier, elle fut adoptée dans tous les collèges des Jésuites, et pendant longtemps, garda l'estime des pédagogues. Par sa simplicité, ses exemples nombreux et bien choisis, la grammaire du P. Buffier marquait une avance sur celle de ses prédécesseurs. D'ailleurs, le genre grammarien, peut-être plus qu'une autre sorte de travail, convenait à sa nature méthodique et ordonnée. Un esprit clair, une compréhension de l'évolution de la langue, une tolérance pour ses diversités joints à une véritable faculté d'analyse contribuèrent à donner à la grammaire une

importance qu'on ne peut accorder à aucun autre de ses livres d'enseignement.

Le traité d'éloquence est une nouvelle preuve de son amour de la clarté et de l'indépendance. Loin de se soumettre aux conceptions classiques de traités comme ceux d'Aristote ou de Cicéron, le P. Buffier en fait bon marché et essaie de détrôner la rhétorique qui avait régné si longtemps. Sa simplicité n'est pas satisfaite d'un discours fabriqué seulement à l'aide de règles fixes. L'éloquence est un talent naturel, la rhétorique, sans ce talent une suite de phrases exagérées, cachant mal le vide de la pensée et la pauvreté du sentiment. L'artifice est le propre des races civilisées: les peuples sauvages parlent avec une simplicité et une beauté qui sont le résultat de la vraie éloquence. Certes, on peut apprendre à écrire et à parler avec ordre, mais nulle règle ne nous donnera jamais le secret du talent.

De la poésie, le P. Buffier a une idée assez particulière. D'après lui, on peut accorder quelque valeur à cette fantaisie, car elle est une excellente gymnastique pour l'esprit. C'est surtout un exercice, à cause des règles étroites où elle est renfermée. Mais une fois l'esprit formé, on n'a que faire, sauf de rares exceptions, de ses tours et de ses fictions. Le P. Buffier peut parler des qualités d'un poète, il peut donner des exemples de la belle poésie, mais il ne sera jamais en son pouvoir de l'aimer ou de la comprendre, encore moins de l'expliquer.

Les ouvrages d'enseignement du P. Buffier furent bien accueillis. Non seulement les *Mémoires de Trévoux*, mais aussi le *Journal des Savants*,

le *Journal de Verdun*, parlèrent de leur publication. Cependant, sa réputation se limita à un certain milieu. Les livres n'eurent pas une influence énorme, sauf dans les collèges des Jésuites. L'Université, bien entendu, n'eut nulle envie d'adopter les méthodes et les ouvrages d'un prêtre de la Compagnie de Jésus.

Si l'on doit reconnaître au P. Buffier le mérite d'avoir montré la voie dans certaines branches de l'enseignement, il faut regretter son dédain pour les sciences de la nature. Même à cette époque, la physique fut digne d'une place plus considérable que celle qu'il lui accorda. Quant aux autres sciences naturelles, elles ne comptèrent pas. Ni les unes, ni les autres n'étaient assez développées et ne méritaient qu'on leur consacraît un temps précieux pour l'acquisition de connaissances plus pratiques.

Par dessus tout, on ne saurait oublier le point de vue religieux. Si le but du professeur est d'instruire ses élèves, le souci constant du prêtre est leur formation religieuse et morale. Les sciences doivent leur apprendre à vivre et les aider à défendre les vérités de la religion. Toute l'éducation ne sert à rien si elle ne réussit pas à faire agir selon ses principes. Pour le P. Buffier une chose surtout est importante, et il y consacre toute sa vie d'enseignement: faire des élèves de Louis-le-Grand de bons chrétiens.

CHAPITRE VI

LES LIVRES DE PHILOSOPHIE

CHAPITRE VI

LES LIVRES DE PHILOSOPHIE

Plus que dans aucun autre, sauf peut-être *Les principes de raisonnement*, le P. Buffier, dans son *Traité des premières vérités*¹, se livre à des discussions philosophiques. Mais il ne s'adresse pas exclusivement aux philosophes de profession. Loin de s'occuper de questions purement spéculatives, il tient à mettre la philosophie à la portée de tous en en donnant une sorte de traité pratique. Ce but de vulgarisation qu'il atteint jusqu'à un certain point dans ses autres livres sans trop s'embrouiller, va l'entraîner ici dans des spéculations parfois peu philosophiques, souvent contradictoires et incertaines. De plus, il est trop influencé par Locke pour donner un ouvrage dégagé des idées de celui-ci. La méthode de Descartes a également marqué de son empreinte non seulement ce livre mais tous ses ouvrages. Puis il a reçu une éducation religieuse, ou plutôt théologique, d'après les préceptes des scolastiques. Généralement, il s'est bien dégagé de la marque des

1. *Traité des premières vérités, et de la source de nos jugements, où l'on examine le sentiment des philosophes de ce temps sur les premières notions des choses*, Paris, Vve Mongé, 1724, in-12.

écoles. Pourtant, de temps en temps, leur influence se retrouve dans cet être profondément religieux et sert comme de frein à sa pensée. Pas toujours cependant. On ne peut pas négliger de considérer non plus, la période pendant laquelle fut écrit son ouvrage. Après le règne despotique de Louis XIV, l'ère de liberté qu'offrit la Régence ne pouvait rester sans répercussion sur un esprit aussi curieux et indépendant que le P. Buffier. Dès le commencement de sa carrière, il avait été animé du désir de vulgariser, de faciliter la connaissance des sciences propres à éveiller l'esprit humain. Déjà il avait publié la plupart de ses ouvrages d'enseignement. Vers 1723 et 1724 il eut donc plus de loisirs pour s'adonner à d'autres travaux littéraires. Il écrivit ses principaux ouvrages, destinés à populariser la philosophie à un moment où il ne pouvait manquer d'être influencé par l'excitation, l'incertitude et l'indépendance de la vie littéraire et politique du pays.

Le *Traité des premières vérités*, court et très ingénieux, a pour but d'initier à la recherche des premières vérités sans aucune étude préalable. Il s'applique à restreindre autant que possible le caractère abstrait de la philosophie et essaie de dégager certains principes propres à servir de base à toute science, et sources de tous les autres principes admis par l'esprit humain. Mais pour mettre ceux-ci à la portée de chacun, il est obligé de changer, ici et là, les explications philosophiques, les termes, et même, de temps en temps, les idées. De cela, on ne saurait trop lui en vouloir. C'est du moins l'avis de M. Bouiller, à cause, dit-il, de son originalité, et parce qu'il considère le

P. Buffier comme un disciple de Descartes¹. Ce en quoi il se trompe : le P. Buffier n'est pas un disciple de Descartes dans le sens agréé par M. Bouillier, il serait plutôt un disciple de Locke, et son but nous explique les changements et les incertitudes de ses définitions. Si le souci de présenter un certain nombre de premières vérités d'après les principes du sens commun lui fait donner comme criterium, tantôt un jugement, tantôt un goût, tantôt un sentiment, ce qui nous déconcerte un peu, il a du moins le mérite d'avoir, le premier, propagé certaines idées qui lui font pardonner beaucoup de suggestions médiocres.

Le P. Buffier s'inspire donc de l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke, et c'est dans cet essai que nous trouvons beaucoup des idées non seulement du P. Buffier, mais aussi des philosophes du XVIII^e siècle. Publié en anglais en 1689, cet ouvrage fut traduit en français en 1700. Le P. Buffier en connaissait la traduction dont les résumés et des critiques parurent dans les journaux littéraires français, et naturellement, dans les *Mémoires de Trévoux* de 1701. L'*Essai* fut bien accueilli en France. Le P. Buffier, dans une phrase reprise par Voltaire (*Lettre sur Locke*²), trouve que la philosophie de Locke est «par rapport à celle de Descartes et de Malebranche, ce qu'est l'histoire par rapport à un roman³ ». C'est donc de cet

1. Bouillier, Francisque, *Œuvres philosophiques du P. Buffier*, Paris, Charpentier, 1843, préface.

2. Voltaire, *Lettres Philosophiques*, Lettre XIII.

3. Le P. Buffier, *Remarques sur divers traités de métaphysique, Sur la Métaphysique de M. Locke*, à la fin du *Traité des premières vérités*.

essai qu'il tire la plupart des idées du *Traité des Premières Vérités*¹.

Dans la première partie du livre, il discute des genres de premières vérités, de leurs sources et de ce qu'elles ont de commun. Il s'écarte de Locke en admettant l'existence de certaines premières vérités qu'il défend par cet argument: s'il n'y a pas de premières vérités dans le monde, il ne peut y en avoir de deuxième, ni de troisième, etc.. Donc, il n'y a pas de vérité du tout. Cela étant impossible, il existe des vérités premières. Ce sont « ...des propositions si claires qu'elles ne peuvent être prouvées ni combattues par des propositions qui le soient davantage² ». De plus, ces premières vérités sont reçues universellement parmi les hommes et sont tellement imprimées en nous que nous y conformons notre conduite.

Pour le P. Buffier, la première source de toute vérité est le sentiment de notre propre existence. Il n'est pas besoin de prouver que nous existons; tout ce que nous dirions pour expliquer cette proposition de tendrait qu'à l'obscurcir. Mais le Père Buffier ne pose pas comme seule règle de cette certitude évidente le sentiment intime de notre existence, car en développant le raisonnement on peut prouver qu'il n'est aucune certitude de

1. Dans la Bibliothèque Nationale, Dépt. des Manuscrits, F. Fr. 14700, se trouve le *Précis de l'Essai de Locke*, fait par le P. Buffier. On voit la place qu'il donne à Locke comparativement à Descartes et Malebranche, d'après le contenu du recueil : pp. 1 à 4 donnent un court extrait du *Discours sur la méthode* ; pp. 4 à 18, des remarques sur la *Recherche de la Vérité* de Malebranche ; une lacune entre les pp. 18 et 25 ; puis, de p. 25 à p. 119, des notes sur l'*Essai de Locke*.

2. *Cours de Sciences, Traité des premières vérités*, cols. 557-558, n° 8.

l'existence des corps, et en plus il n'existe pas d'évidence en dehors d'une perception intime toujours actuelle. Donc, aucun de nous ne peut savoir s'il n'a pas éternellement existé. Ici il s'écarte de la théorie de Descartes et lui reproche de n'avoir admis pour évidence que notre sentiment intime. Aussi faut-il rapporter cette certitude à une autre règle de vérité qu'il nomme « le sens commun » par lequel il entend « ...la disposition que la nature a mis dans tous les hommes, ou manifestement dans la plupart d'entre eux, pour leur faire porter, quand ils ont atteint l'usage de la raison, un jugement commun et uniforme sur les objets différents du sentiment intime de leur propre perception, jugement qui n'est point la conséquence d'aucun principe antérieur¹ ». Il donne des exemples de vérité résultant de la règle de sens commun :

« 1° Il y a d'autres êtres et d'autres hommes que moi au monde.

2° Il y a dans eux quelque chose qui s'appelle vérité, sagesse, prudence; et c'est quelque chose qui n'est pas purement arbitraire.

3° Il se trouve dans moi quelque chose que j'appelle *intelligence* et quelque chose qui n'est point cette *intelligence* et qu'on appelle *corps*; en sorte que l'un a des propriétés différentes de l'autre.

4° Tous les hommes ne sont pas d'accord à me tromper et à m'en faire accroire.

5° Ce qui n'est point intelligence ne saurait produire tous les effets de l'intelligence; ni des parcelles de matière remuées au hasard former un

1. *Ibid*, col. 564, n° 33.

ouvrage d'un ordre et d'un mouvement régulier, tel qu'une horloge¹. »

Comme on peut s'en rendre compte, le P. Buffier n'y voit pas très clair, quant aux qualités essentielles des premières vérités qu'il défend si vaillamment. Il en distingue deux sortes : celles dont l'existence n'a besoin d'être prouvée ni par le raisonnement, ni par l'expérience, et celles qui dérivent du raisonnement et de l'expérience. Mais il ne peut déterminer avec exactitude ni le nombre, ni la nature des unes et des autres. Pourtant, il ne prend pas ces cinq vérités comme absolument essentielles et ne les présente pas comme seules reconnues par tous. Il les montre comme des exemples dont quelques-uns sont acceptés selon l'usage du sens commun.

Au moyen des qualités essentielles des premières vérités du sens commun, il vérifie la proposition sur l'existence des corps. Le doute sur l'existence des corps résulte du système de Descartes qui ne reconnaît pas d'autre évidence que celle du *sens intime*, exclusion que le P. Buffier n'admet pas. Il présente l'existence des corps comme une vérité première du sens commun, car, selon la première qualité essentielle, on ne peut prouver non plus l'existence de Dieu puisque nous connaissons l'existence de Dieu seulement par l'existence des choses visibles². Puis cette proposition a été reçue universellement parmi les hommes. Il est vrai, quelques philosophes ont essayé de prouver à force d'arguments subtils, la

1. *Ibid*, col. 565, n° 34.

2. Le P. Buffier accepte les mêmes preuves de l'existence de Dieu que Locke. Cf. *l'Essai sur l'entendement humain*, Livre IV, Chapitre 10, § 7.

non existence d'autres corps, mais leur témoignage, jugé faux par le P. Buffier, ne compte pas à ses yeux. Enfin, le fait qu'il existe des corps, nous détermine nécessairement dans notre conduite de la vie. Le P. Buffier finit par dire non sans humour: « ...Quand, malgré ces trois caractères des premières vérités, un contemplatif prétendra qu'à force de réflexions il a découvert que nous n'avons aucune certitude évidente des corps, il prouvera seulement qu'à force de réflexion il a perdu le sens commun¹ »

Le P. Buffier retrouve aussi ces trois caractéristiques dans le fait de notre liberté. Si certains philosophes ont nié cette faculté de l'homme, ils en ont usé dans la conduite de la vie d'où, peut-on conclure, de telles subtilités ne prouvent rien puisque le genre humain n'a pas changé d'avis sur l'existence de la liberté. Si on attribue à l'opinion d'un philosophe dont la vie s'est écoulée à étudier ces questions plus de valeur qu'au jugement de de la multitude, le P. Buffier répond que pour prononcer sur les premiers principes du sens commun, chaque individu est aussi philosophe et aussi digne de foi que Platon et Descartes. Il ne s'agit pas, en effet, de raisonner d'après les règles enseignées dans les écoles mais seulement de rendre témoignage d'un simple fait. De plus, l'opinion d'un homme simple peut avoir plus de valeur en la matière, que celle d'un philosophe, celle-ci dépendant souvent de faux systèmes et provenant de raisonnements subtils et alambiqués. Bien que nous ne possédions pas tous au même degré le sens commun, le sentiment universel des

1. *Cours de Sciences*, col. 572, n° 57.

hommes doit être admis comme règle infaillible de vérité. On le voit, cette proposition poussée à une conclusion logique serait très loin de la vérité du P. Buffier.

Ensuite, il se demande si les axiomes ordinaires sont des premières vérités. Il se décide pour la négative. Ceux-ci, selon Locke, étant seulement des vérités internes, ils ne nous donnent aucune certitude sur l'existence des choses¹. A ce propos, le P. Buffier attaque l'idée de la négation de toute vérité en dehors de la géométrie, et dans une note, à la fin de son traité, il discute sur ce sujet et démontre que dans toute science on peut donner des preuves géométriques. « En effet, dit-il, les démonstrations de géométrie n'étant que des vérités internes, c'est-à-dire, des liaisons d'idées, il est manifestement faux qu'il n'y ait de ces liaisons d'idées que dans les objets ou sujets de la géométrie. Il s'en trouve qui sont également évidentes sur tous les sujets dont on a des idées nettes² ».

Nous l'avons dit, le P. Buffier considère le sens commun comme un goût. Dans le chapitre XIII de la première partie, il développe cette théorie pour chercher à découvrir en quoi consiste la beauté. Il la définit comme ce qu'il y a en même temps de plus commun et de plus rare dans les choses de même espèce. Ainsi, dans la figure humaine, les particularités que nous nommons défauts ne se ressemblent pas, tandis que celles qu'on est convenu d'appeler beautés ont quelque chose de commun. Par exemple, les peintres n'ont pas de difficulté à peindre des gens très laids ou âgés

1. Locke, *Essai sur l'entendement humain*, IV : 15 : § 4.

2. *Cours de Sciences*, col. 585, n° 87.

parce que leur laideur ou les rides formées par l'âge contribuent à donner du caractère à la physionomie. La fraîcheur du visage ou sa régularité, dans des personnes très jeunes ou belles, contribuent à rendre la tâche très difficile. Et il prouve sa théorie en disant: « Rien n'est plus horrible qu'un monstre. D'ailleurs il n'est monstre que parce qu'il n'a rien de commun avec la figure humaine; donc aussi, par la raison des contraires, ce qui est de plus commun dans la forme et la figure humaine est ce qui fait la beauté, disposition la plus opposée qui puisse être à la disposition qui fait les monstres ¹. » De cela il s'ensuit que les caractéristiques d'une beauté réelle seraient surtout de satisfaire le goût de toutes les nations.

Des chapitres XIV à XVIII, il discute du témoignage des sens, et jusqu'au quel point ils peuvent tenir lieu de premières vérités. Nos sens peuvent nous rapporter fidèlement ce qui les frappe. Donc si nos yeux, placés sur un vaisseau qui avance très vite semblent voir venir le rivage du côté opposé, ils ne nous trompent pas en nous faisant percevoir ce qui leur paraît, mais c'est notre erreur d'accepter leur rapport exact. « Leur fidélité ne consiste pas à avertir l'âme de ce qui est, mais de ce qui leur paraît: c'est à elle de démêler ce qui en est ² ». Puis, ce qui paraît à nos sens est presque toujours conforme à la vérité dans ce que nous avons besoin de savoir pour l'usage ordinaire de la vie. Donc, ils nous disent que le vinaigre n'est pas le fromage mais ils ne nous disent pas que

1. *Ibid*, col. 590, n° 98.

2. *Ibid*, col. 597, n° 121.

dans le fromage fourmille une infinité de vermis-seaux, parce que ce n'est pas une fonction des sens de rapporter un tel témoignage. Nous ne pouvons donc pas les accuser de fausseté pour cette omission¹. Si ce que nous rapportent nos sens est contraire à la raison, leur témoignage ne peut être considéré comme première vérité. Donc, « si le témoignage des sens n'est pas contredit dans nous, 1° ni par notre propre raison, 2° ni par un témoignage précédent des mêmes sens, 3° ni par le témoignage actuel d'un autre de nos sens, 4° ni par le témoignage des sens des autres hommes, il est indubitable qu'alors le témoignage des sens est un genre de première vérité². »

Dans le chapitre XIX, le P. Buffier recherche les conditions susceptibles de faire accepter l'autorité humaine comme une première vérité et il en trouve quatre : 1° La vérité en question doit être à la portée des témoins, 2° ceux-ci doivent être si nombreux qu'on n'en puisse demander davantage pour obtenir un témoignage certain, 3° on ne doit avoir aucune raison de soupçonner la fausseté du témoignage, 4° ce témoignage ne doit pas être contredit³. Mais il diffère de Locke en ce qui concerne l'autorité humaine. D'après Locke le plus haut degré de probabilité est le consentement de tous les hommes dans tous les siècles, autant qu'il peut être connu, concourant avec l'expérience constante à confirmer la vérité d'un fait particulier attesté par des témoins sincères. Le P.

1. Locke, *Essai sur l'entendement humain*, II : 23 : § 12.

2. *Cours de Sciences*, col. 601, n° 136.

3. Locke. *op. cit.*, IV : 15 : § 4, donne une liste semblable des conditions de la probabilité.

Buffier insiste sur le fait qu'il n'est pas question de probabilité mais de certitude.

Dans le chapitre XX, il se demande si la mémoire peut être considérée comme une règle de la vérité. Avec Locke il décide que non, la mémoire étant sujette à des obscurcissements¹.

Dans les quatre derniers chapitres de la première partie, il discute du vraisemblable. Ces chapitres contiennent une sorte d'apologie de la casuistique chez les Jésuites, et il n'hésite pas à la nommer « une sorte de verbiage ». Il montre que l'usage le plus général du vraisemblable est de suppléer au vrai et il conseille, bien que l'on puisse juger une opinion vraisemblable, d'éviter l'erreur de juger vraie la plus vraisemblable. Sur cette question, le P. Buffier diverge de Locke². Après avoir discuté les degrés de vraisemblance et énuméré les circonstances propres à rendre notre opinion plus conforme à la vérité, il tire la conclusion suivante: la vraisemblance de certaines choses devient plus grande à mesure que ces choses sont affirmées par un nombre plus considérable de personnes. Locke, à ce propos, cite une loi anglaise acceptant la copie d'un registre comme preuve légale mais refusant la même valeur à une copie de cette copie. Le P. Buffier, au contraire, n'accorde pas moins d'importance à une suite de témoins dont l'autorité est également digne de foi, mais en même temps, dit-il, il faut distinguer entre les différentes vérités transmises par une suite de témoins dignes d'être crus et celles qui sont reçues par la voie de la tradition. En termi-

1. Locke, *Ibid*, II : 10.

2. Locke, *op. cit.*, IV : chapitres 15 et 16,

nant la première partie, il montre comment ses réflexions au sujet du vraisemblable sont appliquées aux choses de la spéculation pure et non à la pratique, car dans le train ordinaire de la vie, il faut agir sans avoir toujours la certitude de suivre le vrai ou le vraisemblable. « Si l'on demeurerait indéterminé, on n'agirait jamais; ce qui serait le plus pernicieux comme le plus impertinent de tous les partis. Ainsi pour ne pas demeurer indéterminé, il faut comme fermer les yeux à ce qui pourrait paraître de vrai dans le parti contraire à celui qu'on doit embrasser et qu'on embrasse actuellement ¹. »

La seconde partie fait sentir plus clairement l'influence de Locke. Elle traite de la recherche des premières vérités par rapport aux êtres considérés en général. Les chapitres I à VI discutent l'être en général et l'essence des êtres. Le P. Buffier en trouve les arguments dans l'*Essai* ², et les développe tout en rejetant la définition de l'*essence* de Locke comme « ce par quoi une chose est ce qu'elle est ». L'*essence métaphysique* et l'*essence physique* sont des termes équivalant à l'*essence représentée* et à l'*essence réelle* de Locke. Le P. Buffier s'arrête pour discuter deux idées d'essence, une de Descartes et l'autre de Platon. Platon prétend que l'essence de chaque chose est en elle-même éternelle et immuable. Descartes, à cette définition, en oppose une autre par laquelle l'essence des choses n'est pas immuable, et par conséquent, Dieu peut la changer comme il veut

1. *Cours de Sciences*, col. 615, n° 192.

2. Locke, *op. cit.*, III : 6. Locke aussi (III : 5 : § 16) parle de la confusion générale des idées d'essence.

pour faire de chaque essence une tout autre essence. Le P. Buffier trouve tout cela « un pur verbiage ». Il démontre comment la plupart des querelles sur l'essence résultent de l'usage des mots auxquels les parties adverses n'attribuent pas le même sens. Il se range à l'avis de Locke en acceptant la distinction par le *genre* et la *différence*. Le chapitre VII est consacré à discuter la différence entre la définition du mot et la définition de la chose ¹.

Les chapitres X et XI traitent de l'identité et de la diversité des êtres. Là encore, la matière du sujet est empruntée à Locke ², mais l'auteur critique la définition par laquelle ce dernier fait consister l'identité de l'homme en une simple succession de parties unies vitalement au corps organisé ³. A ce propos, dit-il, les bornes de notre esprit ne nous permettent pas d'arriver à une conception claire de l'identité et de l'essence des choses car notre esprit se perd dans la conception de la divisibilité de la matière qui s'étend infiniment au-delà de notre compréhension. Mais l'infinité dont il parle est l'infinité de nombre; suivant l'exemple de Locke il confond l'infini avec l'indéfini ⁴.

Les sources des chapitres XIV et XV, *de ce qui est parfait ou imparfait* et *de ce qui est bon ou de ce qui est un bien*, sont également puisées dans Locke ⁵. Le chapitre XVI, *de l'ordre*, est du Père Buffier lui-même. En effet, c'est le seul de la se-

1. Dans Locke, *op. cit.*, III : chapitres 9 à 11, il trouve ses idées.

2. *Ibid.*, II : 27.

3. *Ibid.*, § 6.

4. Locke, *op. cit.*, II : 17.

5. *Ibid.*, II : 21.

conde partie dans lequel on ne retrouve pas d'idées ou d'exemples empruntées à l'*Essai*. Il prend l'ordre comme une preuve de l'existence d'une intelligence supérieure. C'est, l'après lui, « ...la disposition mise entre les parties différentes d'un tout, laquelle est propre pour atteindre à la fin qu'une intelligence s'est proposée¹ ». Ce chapitre n'a aucune place dans la seconde partie, n'ayant de liaison ni avec le XV^e, ni avec le XVII^e.

Encore une fois l'influence de Locke se fait sentir dans le chapitre XVII². Le P. Buffier cherche à définir le sens des mots *agir* et *action*, et montre avec raison que très souvent, les définitions de ces deux mots dégénèrent en des explications de *causes* ou d'*effets*. Et jusqu'à la fin de la seconde partie il continue de suivre Locke. Dans son chapitre *de la durée et du temps*, il déplore pourtant que, malgré ses efforts, Locke n'en ait pu donner aucune explication claire.³ Pour le Père Buffier, durer, c'est exister sans être détruit. Donc, si l'on dit « j'ai l'idée d'un être en tant qu'il ne cesse pas d'être; c'est ce qui s'appelle *durée*. J'ai l'idée de cette durée en tant qu'elle est mesurée par la révolution régulière d'un corps ou par les intervalles de cette révolution, c'est ce que j'appelle *temps*⁴ ». Dans le chapitre XXVIII, *des relations*, le dernier de la seconde partie, il s'inspire toujours de Locke, puis passe à la troisième partie où il recherche les premières vérités concernant les êtres spirituels⁵.

1. *Cours de Sciences*, cols. 653, 654, n° 287.

2. Locke, *op. cit.*, II : 22, et surtout § 11.

3. *Ibid*, II : 14.

4. *Cours de Sciences*, col. 679, n° 375.

5. Locke, *op. cit.*, II : 25.

Là, il traite de l'origine de l'âme, sa nature et ses propriétés. Il explique ce qu'il entend par ce dernier mot avant de critiquer les opinions de Locke, de Descartes et de Malebranche. D'après lui, « l'âme forme des *idées* ou des *pensées* ¹. A propos de la liberté, d'après Locke « une faculté de l'entendement ² », le P. Buffier se moque de cette définition : « ... Je n'ai jamais vu confondre, dit-il, si ce n'est par M. Locke, la faculté d'intelligence avec la faculté de liberté et je crois même qu'il est impossible de les confondre, pour peu qu'on y fasse d'attention. L'âme n'est-elle pas capable de penser ? En la considérant simplement par cet endroit, je l'appelle *entendement* ou *intelligence*. N'est-elle pas capable en certaines occasions de vouloir à son gré et à son choix une chose, ou de ne la vouloir pas ? Par cet endroit je l'appelle *liberté*. Que si l'on aimait mieux n'admettre dans l'âme que deux facultés principales à quoi les autres se rapportassent, savoir : l'*entendement* et la *volonté*, il est manifeste que la capacité de vouloir une chose, ou de ne la vouloir pas, se rapporte plus immédiatement et plus naturellement à la volonté qu'à l'entendement ³ ». L'existence de cette liberté, si l'on peut en douter, sera affirmée par les décisions du sens commun.

Toujours dans l'*Essai* de Locke, il trouve les arguments pour combattre l'opinion de Descartes : que l'âme humaine pense toujours ⁴. D'après lui, pour avancer un tel fait, il faudrait en avoir cons-

1. *Cours de Sciences*, col. 687, n° 412.

2. Locke, *op. cit.*, II : 21 : § 23.

3. *Cours de Sciences*, col. 688, n° 414.

4. Locke, *op. cit.*, II : chapitres 1 et 2.

ciencia à chaque moment de la journée. Mais si l'on ne peut se rappeler ce qui se passe en soi pendant le sommeil, comment affirmer que l'âme humaine pense toujours ? « Il ne sert donc à rien de rechercher en quoi consiste la mémoire et les habitudes de l'âme; tout ce qu'on a voulu dire à ce sujet n'étant qu'un jeu de l'imagination ¹ ».

Il continue par une discussion sur l'origine de nos idées. Après avoir considéré la théorie de Locke: nous recevons nos idées par la sensation et par la réflexion, il s'exclame: « Quand on a entendu cette explication, n'est-on pas fort instruit, et ne doit-on pas demeurer satisfait sur le sujet des idées ² ? » Contre Malebranche, il proteste: « Je suis encore plus embarrassé à comprendre comment je vois mes idées en Dieu, qu'à comprendre la nature même et l'origine de ces idées ³ ». Pour le P. Buffier, « les idées ne sont que de pures modifications de notre âme, en tant qu'elle pense. Elles sont *idées* par rapport à l'objet représenté par elles intérieurement à notre âme, et *perception* par rapport à l'âme qui en reçoit l'impression et qui distingue clairement une perception d'avec l'autre. Il est manifeste que nos idées, prises en ce sens-là, ne sont pas plus distinguées de notre entendement que le mouvement l'est du corps remué ⁴. »

Le P. Buffier termine ses considérations en prouvant l'immortalité de l'âme et en montrant Dieu comme son premier principe. Pour appuyer cette théorie, il prend l'ordre comme exemple de

1. *Cours de Sciences*, col. 698, n° 446.

2. *Ibid*, col. 699, n° 448.

3. *Ibid*, col. 700, n° 451.

4. *Ibid*, n° 452.

l'existence d'une intelligence. Il a déjà discuté le sujet, mais ici il précise: « Tout ce que je vois où il se trouve de l'ordre, et un ordre durable et constant, a pour cause une intelligence¹ ». Dieu, premier principe, a donc intelligence, sagesse, puissance et force, parce qu'il a donné tout cela à ses ouvrages. Ces qualités sont en lui à un degré qui dépasse notre entendement.

Les quatrième et cinquième parties du *Traité* dans lesquelles le P. Buffier cherche à donner des premières vérités par rapport aux êtres corporels et aux sciences en faisant toujours appel au sens commun, ne nous donnent rien d'intéressant ni de nouveau sauf pour quelques idées sur la théologie. Ici, par contre, il identifie la religion naturelle avec la raison. Ceci nous prépare à son *Traité de la Société civile* où il parle constamment de la raison et de la religion naturelle sans se soucier d'expliquer le sens qu'il leur attribue. La religion naturelle nous enseigne à soumettre à Dieu notre intelligence et notre volonté; la religion chrétienne et catholique continue à nous enseigner ce que Dieu nous propose de croire et de pratiquer. « La religion, dit-il, nous propose ses dogmes pour les croire, et non pour les justifier au tribunal de notre raison² ». Donc, pour le P. Buffier, rien ne peut affaiblir les vérités du christianisme. Ce fait explique comment, dans le *Traité de la Société civile*, il peut proposer le bonheur comme fin de l'homme. Pour lui, le vrai bonheur ne peut exister sans une ferme croyance en Dieu et en la religion chrétienne et catholique. Il ne conçoit pas

1. *Ibid*, col. 704, n° 465.

2. *Ibid*, col. 725, n° 524.

la possibilité de chercher à atteindre ce but sans accepter nécessairement la religion comme moyen d'y arriver.

L'importance du *Traité des premières vérités* ne consiste pas, comme on l'a cru, dans ce fait que les idées du P. Buffier ont inspiré les philosophes écossais de la fin du XVIII^e siècle, mais plutôt en ce que celui-ci, au lieu de tenir aux méthodes des scolastiques, a cherché des explications plus simples et plus à la portée de tous. Tout en acceptant la manière de raisonner de Descartes, il tient comme Locke, à une étude de l'entendement humain, de ses qualités et de ses capacités. Il suit Locke dont il a contribué à répandre l'influence en France. Mais il n'hésite pas à l'abandonner pour insister sur l'existence de certaines premières vérités. Son originalité consiste dans cette recherche et dans sa tentative pour dégager la philosophie de ses abstractions. Quant au *sens commun* du P. Buffier, il peut être comparé au *bon sens* de Descartes. Le sens commun est, pour lui, le critérium de la vérité. Son autorité fut élargie et développée par les philosophes écossais de la fin du XVIII^e siècle, Thomas Reid et ses disciples, qui, d'après Bouillier, s'inspirèrent du P. Buffier¹.

Bouillier, dans son introduction aux *Œuvres Phi-*

1. Thomas Reid (1710-1796), chef de l'école de philosophie écossaise, fut nommé professeur à l'université d'Aberdeen en 1750 et succéda à Adam Smith à l'université de Glasgow en 1763 où il continua ses leçons jusqu'en 1780. Ses ouvrages sont : *Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun*, 1763 ; *Analyse de la logique d'Aristote*, 1773 ; *Essai sur les facultés intellectuelles de l'homme*, 1785 ; *Essai sur les facultés actives de l'homme*, 1789.

losophiques du P. Buffier¹, laisse entendre que Reid adopta plusieurs principes philosophiques de celui-ci sans avouer tout ce qu'il lui devait. Le P. Buffier publia son *Traité des premières vérités* en 1724 et ses *Eléments de Métaphysique* en 1725. L'essai de Reid, *Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun* parut en 1763. Au premier coup d'œil, il semble, en effet, que Reid ait connu le traité du P. Buffier. Cependant, dans la dédicace de son essai, il ne parle pas de ce dernier. Il dit : « Je vous avoue, Milord (Deskfoord)², que je n'aurais jamais songé à révoquer en doute les principes généralement reçus touchant l'entendement humain si je n'eusse lu un *Traité de la nature humaine*³ publié en 1739. L'ingénieux auteur de cet ouvrage a élevé sur les principes de Locke, qui n'était certainement pas sceptique, un système complet de scepticisme qui nous laisse toujours dans l'incertitude, ne nous donnant pas plus de raisons de croire une chose que son contraire. Ses raisonnements m'ont paru justes. En conséquence j'ai cru qu'il était à propos de renoncer aux principes sur lesquels ils étaient fondés et de les soumettre à un nouvel examen; autrement, je me voyais dans la nécessité de recevoir les conclusions qu'il en tirait⁴. » D'au-

1. Bouillier, *Œuvres philosophiques du P. Buffier*, Paris, Charpentier, 1843, préface.

2. Hume, historien et philosophe anglais, fut l'auteur de ce traité.

3. Lord Deskfoord, chancelier de l'université d'Aberdeen.

4. *Œuvres complètes de Thomas Reid*, traduites par Th. Jouffroy, 1828-1836, 6 vol. in-8°, vol. 2, pp. 4, 5. *The Works of Thomas Reid, with an account of his life and writings* by Dugald Stewart, Charlestown, Samuel Etheridge Junior, 1813-15, 4 volumes in-8°. Bib. Nat. Inv. R 48

tre part, dans son *Analyse de la logique d'Aristote* publiée en 1773, Reid dit: «J'ai rencontré dernièrement un discours très sensé, écrit il y a cinquante ans par le P. Buffier, sur les premiers principes et la source des jugements humains et que cet auteur a judicieusement placé à la tête de son traité de logique¹. » Or, le *Traité des premières vérités* fut publié en 1724. Après avoir considéré les faits, il semble impossible que Reid ait pillé inconsciemment cet ouvrage. Plus probablement, occupé toute sa vie à combattre la philosophie de Berkeley et celle de Hume, il ne connaissait pas le traité quand il écrivit les *Recherches sur l'entendement humain*. En effet, il dit vers la fin de cet essai: « La logique attend encore une exposition claire et un énumération complète des principes du sens commun². » Le P. Buffier, dans son traité, donne une explication très claire

608-48 609. Vol. I, pp. 167, 168, Préface, *An inquiry into the human mind, on the principles of common sense*, « I acknowledge, my lord, that I never thought of calling in question the principles commonly received with regard to the human understanding, until the *Treatise of Human Nature* was published, in the year 1739. The ingenious author of that treatise, upon the principles of Locke, who was no skeptic, hath built a system of skepticism which leaves no ground to believe any one thing rather than its contrary. His reasoning appeared to me to be just : there was therefore a necessity to call in question the principles upon which it was founded, or to admit the conclusion. »

1. Œuvres de Reid, édit. Jouffroy, vol. I, p. 210. *Works of Thomas Reid*, édition de Dugald Stewart, vol. 1, p. 164, « I have lately met with a very sensible and judicious treatise, written by father Buffier about fifty years ago, concerning first principles, and the source of human judgments, which with great propriety, he prefixed to his treatise of logic. »

2. Œuvres de Reid, édit. Jouffroy, vol. II, p. 386. *Works of Thomas Reid*, édition de Dugald Stewart, vol. 1, p. 441, « A clear explication and enumeration of the principles of common sense, is one of the chief *desiderata* in logic. »

du sens commun dont Reid aurait pu profiter s'il avait connu ce livre.

En 1785 parurent les *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme*, et en 1789 les *Essais sur les facultés actives de l'homme*. Les *Recherches sur l'entendement humain* ne sont qu'une introduction aux deux séries d'essais. Dans la première série, Reid signale le P. Buffier et Berkeley comme les deux philosophes qui ont traité du sens commun en détail¹. Il parle du P. Buffier de manière à laisser voir qu'il connut le *Traité des premières vérités* et l'approuva². En même temps il réfute, sans le savoir, bien entendu, l'accusation portée contre lui dans la préface de la traduction anglaise du *Traité des premières vérités*³ : « Quelques écrivains récents, au nombre desquels il faut distinguer les docteurs Oswald, Beattie et Campbell⁴ ont adopté des sentiments qui se rap-

1. Œuvres de Reid, édit. Jouffroy, vol. V, p. 34. *Works of Thomas Reid*, édition de Dugald Stewart, vol. III, p. 103.

2. Œuvres de Reid, édit. Jouffroy, vol. V, pp. 178 à 181. *Works of Thomas Reid*, édition de Dugald Stewart, vol. III, pp. 229-232.

3. *First truths and the origin of our opinions explained with an inquiry into the sentiments of Moral Philosophy relative to our primary notions of things, to which is prefixed a detection of the Plagiarism, Concealment and Ingratitude of Doctors Reid, Beattie and Oswald*, London, Johnson, 1780, 8°.

4. Oswald, James. On a de lui *Appeal to common sense in behalf of religion*, Edinburgh, 1766-1772, 2 vol.

Beattie, James Ll. D. (1735-1803) ; il fut nommé professeur de philosophie morale à Aberdeen en 1760, fut remplacé par son fils de 1787 à 1790, et résigna définitivement en 1797. Il écrivit en 1770 *Essay on the nature and immutability of truth*, et de 1790 à 1793, *Elements of moral science*, London, 2 vol. 8°.

Campbell, George (1719-1791), fut principal du collège Mareschal en 1759 et professeur de théologie en 1771. On a de lui, *Dissertation on miracles, containing an examination of*

prochent de ceux du P. Buffier qu'ils n'ont point connu, que je sache, du moins les deux premiers. Au reste, quiconque réfléchit et connaît la philosophie de Hume, s'aperçoit aisément que les principes de Locke et de Descartes sont trop étroits pour expliquer la connaissance humaine. Le mérite de Buffier est de l'avoir compris avant que le cartésianisme eût mis au jour toutes ses conséquences¹. » Comme preuve additionnelle, considérons la dédicace des *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme* de Reid à ses amis Dugald Stewart et le Docteur James Gregory: « Vous savez que la substance de ces Essais a fait le sujet des leçons que j'ai données pendant vingt ans dans cette université (Glasgow) et pendant plusieurs dans une autre, en présence d'un auditoire nombreux, composé des étudiants les plus avancés. Ceux de mes élèves qui vivent encore, et le nombre doit en être grand, reconnaîtront dans ce livre la doctrine qu'ils ont entendue développer alors sous des formes plus diffuses et avec toutes

the principles advanced by David Hume, Edinburgh, 1762, 8°.

1. Reid, *Œuvres*, édit. Jouffroy, vol. 5, p. 181.

Works of Thomas Reid, édition de Dugald Stewart, vol. III, p. 232 : « Some late writers, particularly Dr. Oswald, Dr. Beattie, and Dr. Campbell, have been led into a way of thinking somewhat similar to that of Buffier, the two former, as I have reason to believe, without any intercourse with one another, or any knowledge of what Buffier had wrote on the subject. Indeed, a man, who thinks, and who is acquainted with the philosophy of Mr. Hume, will very naturally be led to apprehend, that, to support the fabric of human knowledge, some other principles are necessary than those of Des Cartes and Mr. Locke. Buffier must be acknowledged to have the merit of having discovered this, before the consequences of the Cartesian system were so fully displayed as they have been by Mr. Hume. »

les répétitions et les éclaircissements qui convenaient à leur âge¹. »

Le traducteur anglais du *Traité des Premières vérités* reste anonyme. Il accuse très librement dans sa préface Reid, Beattie et Oswald d'avoir pillé le traité du P. Buffier. Sir William Hamilton, dans son édition des œuvres de Reid² défend celui-ci de ces accusations, et parmi d'autres preuves, affirme qu'avant le P. Buffier, au moins quarante-huit autres philosophes avaient employé le terme *sens commun*. On aurait donc pu aussi bien accuser Reid d'avoir emprunté ses idées à n'importe quel autre. En tout cas, il n'a pas adopté pour base toute la philosophie du P. Buffier, bien qu'en ayant admiré le *Traité*. Dans ce sens, même si l'on ne peut attribuer à ce dernier l'honneur d'avoir inspiré, par son traité, les philoso-

1. Reid, *Œuvres*, édit. Jouffroy, vol. 3, p. 4.

Works of Thomas Reid, édition de Dugald Stewart, vol. II, p. VII : « You know that the substance of these Essays was delivered annually, for more than twenty years, in lectures to a large body of the more advanced students in this university, and for several years before, in another university. Those who heard me with attention, of whom I presume there are some hundreds alive, will recognise the doctrine which they heard, some of them thirty years ago, delivered to them more diffusely, and with the repetitions and illustrations proper for such audiences. »

2. Hamilton, Sir William, dans son édition des œuvres de Reid, *The works of Thomas Reid, D. D. now fully collected*, Edinburgh, Macmillan, Stewart, & Co., MDCCC XLVI, in-8°, *Bib. Nat. Inv.* R 48, 616 (pp. 786-789, n° 63), donne une annotation assez étendue pour montrer que le traducteur anglais lui-même avait complètement altéré le sens du *Traité des premières vérités* par sa traduction inexacte. En plus, au lieu d'avoir soigneusement examiné l'ouvrage de Reid, il se contenta de baser son accusation de plagiat sur une similitude de titres.

phes écossais de la fin du XVIII^e siècle, on peut le louer d'avoir pris l'initiative de rejeter la théorie que nous recevons toutes nos idées par la voie de la sensation et de la réflexion, et posé la théorie de certaines premières vérités du sens commun.

Le *Traité des premières vérités* fut réimprimé à Avignon en 1822 sous le nom de *La Doctrine du sens commun*¹ et les disciples de l'abbé de Lamennais prétendirent y trouver les principes enseignés par leur maître. Mais dans cette édition, on a supprimé une partie du passage où le P. Buffier présente le sens commun comme règle de certitude seulement dans les choses « ...dont la connaissance soit parfaitement à la portée des hommes qui en rendent témoignage² ». Cette conception ne s'accorde pas avec celle de l'abbé de Lamennais pour lequel le sens commun est l'unique fondement de la certitude. Donc, en prenant le *Traité des premières vérités* comme l'expression de la *Doctrine du sens commun*, on en a complètement altéré le caractère et l'autorité selon la conception de son auteur.

En 1714 le P. Buffier publia le *Traité des vérités de conséquence* sous ce titre : *Les Principes du Raisonnement*³. Cet ouvrage placé à la suite du *Traité des premières vérités* dans le *Cours de Sciences*, en est en réalité une sorte d'appendice.

1. *La Doctrine du sens commun*, Avignon, Séguin aîné, 1822, in-8.

2. *Cours de Sciences*, col. 603, n° 143 : I.

3. *Les principes du raisonnement exposés en deux logiques nouvelles, avec des remarques sur les logiques qui ont eu le plus de réputation de notre temps*, Paris, P. Witte, 1714, in-12.

Il est, pour cette raison, moins important et moins répandu. Contrairement à sa première idée et à l'usage observé par la plupart des écrivains, il semble plus raisonnable au P. Buffier d'avoir placé ce traité après celui des premières vérités. Le premier avait pour but de former l'esprit à penser juste. Le *Traité des vérités de conséquence* apprend donc à titrer de ces idées justes des conclusions également précises.

D'après le P. Buffier, la plupart des livres de logique parus jusque là sont trop embrouillés et trop obscurs, dans leurs idées et leurs expressions, pour être utiles lorsqu'on les consulte sans aucune connaissance préalable du sujet. Il tient à en donner un traité bref, clair et en même temps accessible aux savants et aux ignorants.

La vraie fin de la logique étant de nous apprendre à penser juste, il nous indique qu'il y a trois sortes de pensées: 1° l'idée ou la représentation; 2° le jugement ou l'énonciation; 3° le raisonnement. Il est très important de bien démêler l'idée du *jugement*. Dans le premier cas, on conçoit seulement l'idée sans porter un jugement, dans le deuxième, on forme une opinion, dans le troisième, on raisonne en prenant un jugement pour en établir un autre. On peut raisonner juste sans avoir connaissance de la logique. Tel est le cas des paysans: « Ils raisonnent mal de la politique, des sciences ou des arts: c'est qu'ils n'en ont pas les idées. Mais peut-on raisonner plus juste qu'ils le font quand ils parlent de leurs intérêts, du ménage, de la campagne et des autres sujets dont ils ont des idées exactes¹ ? »

1. *Cours de Sciences*, cols. 748, 749, n° 8.

On parle, en logique, d'idées simples et d'idées composées. Les premières sont des idées sans attribut, les secondes représentent un objet avec quelques-unes de ses qualités. Une idée, pourtant, peut être en même temps simple et composée, selon ses différents aspects. Par exemple, la phrase « un homme extraordinairement petit » est une idée composée; mais le mot « nain » est une idée simple. Les idées peuvent être également particulières et universelles. Une idée particulière doit strictement distinguer un objet et en exclure tout autre, par exemple, l'idée de soleil. Une idée universelle doit si parfaitement convenir à un objet qu'elle convienne aussi à d'autres objets ayant une analogie avec elle, comme par exemple l'idée de l'homme. Ces idées communes ou universelles doivent être rangées dans notre esprit, selon leur degré d'étendue ou d'universalité, pour faciliter les opérations de l'intelligence.

Le but de la logique est, ordinairement, de rectifier les idées de l'homme. C'est là, proprement dit, la fonction de la science des premières vérités. Mais on peut indiquer cinq sources principales d'erreur dans les idées: « ...1° le rapport de nos sens, 2° le témoignage de ceux qui ont de l'autorité sur notre esprit, 3° le sentiment de nos passions, 4° les préventions de la coutume, 5° l'ambiguïté qui règne dans la plupart des discours des hommes¹. » 1° On voit clairement l'impossibilité de se fier implicitement au témoignage de nos sens. Par exemple, trois personnes, témoins d'un même fait peuvent en donner trois versions différentes. On dira que deux se sont trompés. Même

1. *Ibid*, col. 751, n° 20.

si l'on écarte leur témoignage, un philosophe ne peut se fier à l'évidence du troisième, malgré toutes les apparences de vérité. En effet, celui-ci a-t-il vu, et s'il a vu, a-t-il tout vu ? C'est ce dont il faut s'assurer avant de prendre le récit pour une certitude absolue. De plus, le témoignage des sens change selon le temps, les lieux et les dispositions personnelles. 2° On ne peut pas, non plus, se fier à l'autorité d'un seul homme, fût-il le plus judicieux, car personne au monde n'est infaillible. 3° Nos passions sont des causes d'erreur. La meilleure façon de supprimer ces causes est de pratiquer une bonne morale et d'acquérir la maîtrise de soi-même. Ainsi nos idées, nos buts, nos jugements seront dégagés des préjugés causés par les passions, et conformes à ce qu'ils doivent être. 4° la coutume peut aussi contribuer à causer des erreurs souvent ridicules car la mode est sujette à des évolutions, et ce dont on s'amusait hier, fait l'admiration aujourd'hui. 5° Pourtant, la source la plus sûre et la plus commune d'erreur est l'usage de termes ambigus. « Tous les discours et les entretiens des hommes sont un commerce réglé de fausses idées, qu'on se communique les uns aux autres, faute de s'exprimer juste, ou de se bien entendre ¹. »

Puis, le P. Buffier considère la seconde opération de l'esprit, le jugement. Il montre combien on confond facilement *juger* et *imaginer*. Le jugement dépend de la volonté. Les faux jugements peuvent être causés par négligence, paresse, vanité ou plutôt trop de confiance en soi-même. Mais la source de la plupart des erreurs est d'établir

1. *Ibid*, col. 754, n° 25.

un jugement sans un examen suffisant des causes et des idées. Ainsi décide-t-on souvent sur les affaires publiques ou la conduite des grands. On se permet également de juger avec désinvolture sur les choses de la religion. Cependant, il faut être circonspect autant par sagesse que par prudence.

Ensuite le P. Buffier discute la nature des jugements qui servent à éclaircir et à vérifier les autres: la *définition* et la *division*. Pour le premier, l'essentiel est de ne pas changer un mot de son sens ordinaire, sens consacré par l'usage. Une définition doit être nette et précise. Il faut faire une distinction entre la définition du mot et celle de la chose. La division doit faire connaître un objet par chacune de ses diverses parties. De cette façon on n'attribue pas au tout ce qui ne convient pas à quelques-unes de ses parties. Ainsi, il faut, pour penser juste, avoir souvent recours à la division.

Le syllogisme est, au fond, le but de la logique des anciens. Par lui, on vérifie l'exactitude des propositions. Si les deux premières parties du syllogisme sont vraies, la troisième l'est nécessairement. Pourtant, on peut raisonner très justement sans connaître l'usage du syllogisme. Le syllogisme, pour être vrai et par conséquent utile, doit tout réduire aux propositions et à la forme la plus simple, cela permettra de le distinguer facilement du sophisme. « Le sophisme, dit le P. Buffier, est le singe du syllogisme: il doit au moins pour le contrefaire en affecter la figure, ou la mine ¹ ».

1. *Ibid.* col. 776, n° 96.

Il est essentiel à la logique de définir la vérité. Pour le P. Buffier, la logique est une conformité de nos jugements avec ce que sont les choses. Mais il y a deux sortes de vérités auxquelles nous arrivons par la voie du jugement, la vérité interne, objet de la logique, et la vérité externe, particulière à chaque science.

Puisque la logique intervient dans toutes les sciences, elle est donc elle-même, une science indispensable. Si l'on en unit la pratique aux principes exposés dans le *Traité des premières vérités*, on est sûr de posséder une connaissance assez profonde pour se permettre de raisonner avec justesse.

Le traité des *Eléments de métaphysique*¹, publié en 1725 est le résumé du *Traité des premières vérités*. Ici, le P. Buffier s'adresse à un public différent. Le livre comporte six *Entretien* dont le but est de mettre la métaphysique à la portée de tous pour accoutumer l'esprit à former des idées justes et précises.

Deux amis, Eugène et Téandre, au cours d'une conversation, s'entretiennent de la métaphysique. Eugène nie, dans cette science, l'existence de matières solides et judicieuses. Il n'y voit que des subtilités. Téandre, fervent de la métaphysique, allègue l'ignorance d'Eugène, sans laquelle celui-ci n'aurait pu formuler une telle opinion. Il se met en devoir de l'initier au sujet en lui démontrant que loin d'être sans valeur et bonne au plus à jeter la confusion dans les matières intellectuelles, la métaphysique est une aide pré-

1. *Eléments de métaphysique, à la portée de tout le monde*, Paris, P. F. Giffart et Vve Mongé, 1725, in-12,

cieuse pour former l'esprit à penser juste et à expliquer nettement ses pensées.

Téandre commence donc à en exposer les principes essentiels. Sa manière nous fait involontairement penser à celle de Fontenelle dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Même tentative pour discuter légèrement un pesant sujet, mêmes insinuations flatteuses. Mais Fontenelle l'emporte incomparablement sur l'esprit forcé du P. Buffier.

D'après Téandre, la métaphysique est une science à la portée de tout le monde, mais non comme on l'entend ordinairement. On ne peut pas tout concevoir avec la plus exacte précision. Cependant on peut au moins penser sur des sujets familiers avec toute l'exactitude de la métaphysique. Tel est le cas du musicien qui se livre à des réflexions sur la musique. C'est ainsi entendue que la métaphysique prend le nom de sciences universelle. Celle-ci nous enseigne à faire une analyse si minutieuse des choses de l'esprit, que l'on pense sur n'importe quel sujet avec la plus grande précision. Beaucoup de gens qui se piquent d'être métaphysiciens ne savent même pas démêler le véritable caractère de cette science, et ainsi, lui valent une injuste réputation d'obscurité.

On a tort d'essayer d'appliquer la précision de la métaphysique à des choses auxquelles elle ne convient pas, comme tout ce qui relève de la morale et de la société civile. On ne se gouverne pas avec une telle exactitude et on révolte le commun des hommes en essayant de les y assujettir, car on devrait connaître le monde et les hommes

aussi bien que la métaphysique avant d'essayer de la mettre en pratique. Cette manière est un manque de métaphysique plutôt qu'une fausse application de cette science.

Mais, dit Eugène, si on raisonne en métaphysique aussi parfaitement que certains métaphysiciens, et cela d'une façon innée, on peut s'épargner la peine d'en faire l'étude. A cela, Téandre répond; « La perfection de l'esprit n'est pas seulement d'agir et de penser, mais de penser et d'agir avec réflexion et avec règle: sans quoi il n'aurait pas le mérite de la justesse de ses actions ou de ses pensées, et il ne les devrait qu'au hasard; ce seraient plutôt les objets qui détermineraient à penser, qu'il ne s'y déterminerait de lui-même, et il demeurerait borné à ces objets-là, demeurant incapable de connaître avec la même facilité et le même discernement les autres objets. Au contraire, un philosophe qui porte son attention non seulement sur les objets qui l'occupent, mais encore sur le rapport qu'ils ont avec une infinité d'autres, multiplie et perfectionne infiniment ses propres connaissances¹. »

Quant à la difficulté des termes métaphysiques, on peut l'éclaircir très facilement en se servant d'exemples simples. Ainsi, on peut expliquer le terme *abstraction* en suggérant de séparer, par la pensée, la couleur de la chose colorée et de penser à la couleur sans penser à la chose colorée. L'habitude de pratiquer l'abstraction, propre au métaphysicien, est, au fond, très utile. De cette façon, on apprend à considérer tous les côtés d'un objet ou d'une chose et

1. *Cours de Sciences*, col. 900, n° 13.

l'on peut ensuite penser plus facilement et avec toute la précision possible. Malheureusement, quelques métaphysiciens écrivent sur ce sujet, des ouvrages trop étendus et se font accuser de manque de clarté. Il faut bien en convenir, il est parfois très difficile d'abrégér un sujet; car en envisageant la question principale, on est obligé d'y rapporter d'autres incidents. Puis, un ouvrage enfermant de nombreux faits implique nécessairement une étendue considérable. Quelquefois aussi, les métaphysiciens ont des idées précises, mais il leur manque l'habileté pour les présenter clairement. Cependant, il est déraisonnable d'en vouloir à la métaphysique à cause de quelques métaphysiciens.

Puisque la métaphysique embrasse tous les domaines, comment peut-on écrire un traité sur un sujet si vaste ? Il est vrai, un ouvrage ne finirait pas si l'on y voulait expliquer tout ce qui est susceptible de l'être. Ainsi, serait un traité d'éloquence si l'on s'étend sur chaque règle à propos des livres qui entrent dans la catégorie de cette science. On limite donc la métaphysique à la *science des êtres*.

A propos du système de Spinoza, Téandre est amené à expliquer à Eugène les deux significations du mot *même*. Il veut d'abord dire *semblable*, le même en ressemblance, et signifie aussi *commun*, le même en substance. « ...Cette équivoque du mot *même* est le fondement du misérable système de Spinoza qui suppose une *même* substance dans tous les êtres, parce qu'ils ont quelque chose de commun, savoir, d'exister. Mais en répondant à Spinoza que ce qu'il prend pour le *même* et le *commun* n'est que le *semblable*, et

qu'il prend l'identité de *ressemblance* pour l'identité de *substance*, le système au même temps se trouve réduit en fumée ¹ ».

A la question, « qu'est-ce que la vérité ? » Téandre répond : c'est la conformité du jugement que nous portons avec l'objet de ce même jugement. Il y a deux sortes de vérités, «...1° la vérité interne dont l'objet est purement dans notre esprit, 2° la vérité externe dont l'objet est non seulement dans notre esprit, mais encore qui existe effectivement et réellement hors de notre esprit et tel que celui-ci le conçoit ² ». Il s'ensuit que toute vérité externe est en même temps interne, mais une vérité interne n'est pas toujours externe. Beaucoup de philosophes font l'erreur de prendre les vérités internes comme base de leur système et de les considérer comme des vérités externes. Ce ne sont pas les vérités internes, mais les vérités externes qui embarrassent les philosophes. Donc, on aurait dû les définir en s'attachant surtout à ce qu'on appelle les premières vérités, sources de toutes les autres.

Si l'on applique le sens commun à la recherche des premières vérités, on trouve celles qu'il faut établir touchant l'existence des corps hors de nous :

« 1° Il est quelque chose qui existe hors de moi, et ce qui existe hors de moi est autre que moi.

2° Il est quelque chose que j'appelle *âme, esprit, pensée* dans les autres hommes et dans moi, et la pensée n'est point ce qui s'appelle *corps* ou matière.

3° Ce qui est connu par le sentiment ou par

1. *Ibid.*, col. 911, n° 37.

2. *Ibid.*, col. 916, n° 46.

l'expérience de tous les hommes doit être reçu pour vrai, et on n'en peut disconvenir sans se brouiller avec le sens commun¹. »

Pour convaincre quelqu'un de l'existence des premières vérités, on peut lui demander d'abord s'il n'admet pas au moins quelques-unes de ces propositions, « ...par exemple, que vous et lui n'êtes pas un même homme. S'il ne l'admet pas, il faut... vous épargner la peine de lui parler davantage; car s'il est une même chose avec vous, il sait déjà ce que vous savez, et s'il ne le sait pas, dès là, il n'est pas ce que vous êtes. Si donc vous continuez de l'entretenir, il avouera que c'est là une *vérité*; et, pour lui montrer que c'est une *première vérité*, vous le ferez souvenir qu'elle ne se peut prouver, ni être attaquée par une proposition plus claire ni qui fasse une impression plus forte ou plus nécessaire dans l'esprit². »

De la même façon, on peut prouver l'erreur de l'idolatrie dont le principe, *il existe plusieurs dieux*, peut être renversé complètement par des propositions plus claires, comme celle-ci: « Si la pluralité des dieux était possible, l'un pourrait s'opposer infiniment à ce que l'autre voudrait infiniment, et par conséquent, l'un des deux cesserait d'être infiniment puissant et d'être Dieu³. »

Il y a des propositions sur lesquelles la raison ne peut pas prononcer car elles sont au-delà de ses bornes. L'imagination des hommes n'est pas limitée. Elle peut établir indéfiniment des théo-

1. *Ibid*, col. 931, n° 77.

2. *Ibid*, col. 933, n° 83.

3. *Ibid*, col. 934, n° 84.

ries qui échappent au contrôle de la raison. Plusieurs systèmes de philosophie comme par exemple, celui de Spinoza, consistent en un chaos de visions et d'idées extravagantes. La raison doit se contenter de « proposer ses propres lumières, répandues dans tous les hommes, pour rejeter ce qui ne s'y accorde pas, et qui ne s'est formé que dans les écarts de quelques cerveaux malades, tels que celui d'un Spinoza¹ ».

Le Père Buffier termine en donnant brièvement d'excellents conseils pour conduire les recherches métaphysiques. « C'est le sens commun et la nature qui nous obligent de nous rendre à toute évidence, de quelque espèce qu'elle puisse être; et ne croyons pas que pour être philosophe il faille renoncer au sens commun². »

Est-ce parce qu'il est destiné au grand public ou présenté sous forme de dialogues? En tout cas on admire la clarté des *Eléments de Métaphysique* où, mieux que dans nul autre de ses ouvrages, le P. Buffier se montre succinct tout en nous faisant suivre avec intérêt le développement de ses idées.

L'*Examen des préjugés vulgaires*, son premier ouvrage philosophique³, fut publié en 1704, et réuni, comme les autres au *Cours de Sciences*. Ce livre tend à vulgariser la métaphysique et en appliquer les principes dans la vie ordinaire. On

1. *Ibid*, col. 932, n° 80.

2. *Ibid*, col. 936, n° 88.

3. *Examen des préjugés vulgaires, pour disposer l'esprit à juger sainement et précisément de tout*, Paris, J. Mariette, 1704, in-12.

a reproché au P. Buffier de s'être amusé à traiter spirituellement des sujets sérieux. Mais, pour lui, le style n'a qu'une importance relative, car sous cette forme légère, il cache des considérations utiles et des idées bien nettes. Même les objections de ces critiques prouvent en la faveur du but qu'il se propose; présenter d'une manière attrayante un sujet ingrat tout en restant à la portée de tous. A cette fin, la plupart des exposés sont écrits sous forme de dialogues, suivis d'une analyse explicative.

La première proposition, *Que deux partis peuvent se contredire et contester sur un même sujet, et avoir tous deux également raison*, est une conversation entre deux amis, Téandre et Timagène. Téandre, on l'a déjà deviné est le P. Buffier. Il avance les propositions les plus extraordinaires et les prouve par des arguments métaphysiques. S'il n'a pas toujours raison, il se sert du moins, de termes justes et ingénieux. Ainsi Téandre n'est presque jamais de l'avis de tout le monde, et plus on rit de ses propos, plus il tient à prouver l'exactitude de ce qu'il avance. Cette fois, il tient à persuader son ami Timagène, que deux partis ayant chacun un point de vue différent, ou même opposé, peuvent avoir également raison. Pour illustrer cette affirmation, il prend comme exemple, la perspective d'un tableau. Vu d'un côté, le tableau peut sembler représenter un lion furieux, vu de l'autre, une dame occupée à peindre. Timagène, au premier abord, est un peu étonné de cette idée, mais cependant pas encore convaincu. Téandre continue d'argumenter et affirme l'existence de la perspective non seulement dans la

nature mais encore dans le domaine spirituel : « ...deux hommes, dit-il, en voyant des yeux du corps un même objet corporel peuvent avoir sur le même sujet des sentiments tout opposés, et contester de manière qu'ils disent vrai et qu'ils aient raison chacun de leur côté. De même aussi, deux hommes en voyant des yeux de l'esprit un même objet spirituel, peuvent avoir sur ce même objet des opinions tout opposées, et avoir tous deux raison¹ ». Timagène répond en reprochant à la perspective de flatter nos sens et de les tromper. La nature qui nous a donné l'amour de la vérité a donc voulu nous induire en erreur. Téandre prend l'argument exposé par le P. Buffier dans son *Traité des premières vérités* : que c'est nous qui nous trompons. La nature nous a gratifiés de sens, non pour nous permettre d'obtenir une véritable connaissance des objets en eux-mêmes, et par là satisfaire notre curiosité, mais pour servir à nos besoins. On peut être divisé sur toutes sortes de questions comme sur celle de la perspective, sauf sur les premières vérités, fondement de toutes les autres connaissances comme l'unité sert de base à la formation des nombres. Aux objections de Timagène, Téandre justifie la nécessité de la discussion en la montrant comme un moyen fréquent de faire naître la vérité.

Le P. Buffier, dans la seconde proposition, développe cette idée qui lui est très chère : la science ne consiste pas à savoir beaucoup, mais à bien savoir ce que l'on doit. Et il la compare à la nourriture. Comme celle-ci entretient notre corps et le perfectionne, la science alimente notre esprit. Mais

1. *Cours de Sciences*, col. 941, n° 7.

seuls, les mets bien digérés nous nourrissent; seules aussi, les études bien choisies nous sont profitables. Tous les matériaux amassés sans ordre et sans liaison produisent une sorte de chaos, un amas de connaissances curieuses, mais ne contribuent en rien à la science et à la sagesse de l'homme ou au bonheur de la société civile. Comme nous l'avons vu dans le *Cours de Sciences*, l'utilité doit guider dans le choix des études. Après la grammaire, le P. Buffier place la poésie et l'éloquence, puis la philosophie, la logique et la métaphysique. Les mathématiques dépendent de la métaphysique mais, en outre, « ...elles contiennent les principes de tous les arts qui servent aux usages et aux commodités de la vie¹ ».

Mieux formulée ici que nulle part ailleurs, sa conception de l'histoire vaut la peine d'être rapportée. « L'histoire sert pour apprendre par des événements remarquables, la nature des choses humaines sujettes aux plus étonnantes révolutions. Elle nous instruit de la vanité des hommes dont les plus ambitieux projets, les desseins les mieux concertés, les fortunes les plus éclatantes, vont toutes échouer au tombeau. L'histoire est de la sorte un supplément de l'expérience qui nous montre ce que nous devons être et ce qui peut nous arriver dans ce qu'ont été les autres et dans ce qui leur est arrivé. De plus, elle cultive agréablement l'esprit, satisfaisant et excitant la curiosité; elle forme le cœur et les mœurs, rendant justice aux personnages vertueux ou vicieux dont elle peint le caractère sans déguisement² ». On

1. *Ibid*, col. 957, n° 51.

2. *Ibid*, n° 52.

le voit, le P. Buffier est loin de considérer l'histoire comme le moyen d'expliquer les mœurs, les coutumes d'une nation, le développement de l'humanité à travers les siècles. Il voit toujours « la vanité des hommes », et le moyen de contribuer à leur formation. On aimerait lui prêter une conception plus vaste sans le voir se limiter à des faits historiques, des batailles, etc.. Cependant, rien ne nous permet de le penser dans ses ouvrages.

L'utilité doit donc décider en ce qui concerne le choix des études. Mais une bonne formation intellectuelle est-elle nécessairement bornée à ce qui regarde la profession ? Tout au moins une science accessoire ne doit pas détourner de l'orientation principale ni être mieux développée que les connaissances essentielles. Cette réflexion est très judicieuse et met en relief l'avance du P. Buffier sur les pédagogues de son temps. Il fait il est vrai, un peu trop bon marché des arts, de la musique, par exemple. Mais on doit le lui pardonner en considérant la place peu importante occupée par la musique et les musiciens du temps.

Dans la prochaine proposition, Téandre continue, selon l'habitude, à argumenter sur des sujets peu ordinaires. Les femmes, cette fois, font l'objet de la conversation. Elles sont, dit-il, aptes à toutes les sciences. Son interlocutrice, Artémise, a du goût pour les lettres. Téandre avance des idées originales pendant l'entretien et déplore, qu'ayant l'esprit et l'intelligence, la femme n'ait pas l'occasion de les exercer. « Etablissez pour elles des universités, des collèges, des facultés de

droit de théologie, qu'elles y étudient dès leur jeunesse; un aussi grand nombre d'entre elles seront jurisconsultes, philosophes et théologiens qu'il y a d'hommes théologiens, jurisconsultes et philosophes¹. Et il en cite plusieurs exemples pour prouver son point de vue. Mais malgré ces beaux arguments, le P. Buffier est, en pratique, de l'avis de Fénelon sur l'éducation féminine. La vraie science ne consistant pas à savoir beaucoup mais à bien savoir ce que l'on doit, l'essentiel pour les femmes est de conduire avec maîtrise la maison et les domestiques. Il leur est bon d'employer les moments de loisir à des études qui conviennent à leur état, dans le but de former l'esprit et le cœur. « Par là elles peuvent, avec utilité, donner à des lectures ingénieuses et sensées le temps que d'autres femmes pourraient donner au jeu, à des parures et à des conversations frivoles¹ ». D'autre part, il est juste d'admettre l'esprit et l'intelligence des femmes, tant au point de vue des sciences qu'à celui du gouvernement de l'intérieur.

La quatrième proposition illustre ce paradoxe: *il n'y a personne qui n'ait de l'esprit et personne qui ne manque d'esprit*. En parlant de l'esprit, le P. Buffier signifie ici un talent de l'âme humaine, quel qu'il soit. Personne n'en est absolument dénué. Ce court exposé est plutôt une preuve de l'ingénuité de son auteur. Il cherche à encourager chaque individu pour l'aider à tirer de lui-même le meilleur parti possible, et ainsi, le rendre plus utile à la société dont il est un membre.

1. *Ibid*, col. 962, n° 70.

2. *Ibid*, cols. 967, 968, n° 89.

Dans la cinquième proposition, une des plus longues, on trouve comme dans beaucoup d'écrivains de la même époque, certaines considérations formulées plus tard par Rousseau. Les peuples sauvages, affirme Téandre, sont pour le moins aussi heureux que les nations polies et les institutions des races civilisées ne leur apportent rien de plus. Les sauvages vivent très contents, libres de toute obligation comme l'exercice de la politesse, par exemple, les visites de cérémonie, les compliments et les expressions d'estime, etc.. « Ils ne savent pas, à beaucoup près, si bien que nous, le secret de s'en faire accroire les uns aux autres, de se dire des choses qu'ils ne pensent pas, et de se témoigner les sentiments du monde les plus obligeants et les plus humains, qu'ils sont fort éloignés d'avoir ¹ ». Les Romains se perdirent par leur vertu et leur bonheur tant qu'ils furent incultes. Ainsi les sauvages d'aujourd'hui connaissent un bonheur perdu par les nations civilisées. Après avoir entendu avec une telle exaltation l'éloge des peuples primitifs, Timagène ne peut s'empêcher de suggérer à Téandre d'aller vivre cette heureuse vie des forêts et de jouir de la saine nourriture des sauvages. Téandre déplore d'avoir le tempérament trop gâté par la civilisation pour se permettre un tel changement, «...mais, dit-il, elle ne m'a point gâté la raison et c'est assez pour bien juger. Dans tous les hommes, l'éducation tient lieu, aussi bien qu'en moi, d'une seconde nature. C'est de cette seconde nature dont je me plains: elle est de contrebande dans le nom-

1. *Ibid*, cols. 976, 977, n° 120.

dé, s'il est permis de parler ainsi¹ ». Mais cette personnalité artificielle, autrement dit l'éducation qui accorde une si grande place à la politesse est nécessaire dans l'existence d'une société civile. Ses avantages sont réels et nombreux. Malgré cela, le sauvage n'éprouve aucun besoin de devenir citadin. Quant au confort de la vie des villes, il a bien d'autres compensations. « Mais que parlez-vous de provisions et de secours pour les voyages; les sauvages en manquent-ils? Une arbalète pour tirer un castor ou un chevreuil, en faut-il davantage? Quand il est tué, on le fait rôtir dans la forêt même; le bois ne se cherche pas loin; on met en pièces le chevreuil, on le partage, on le mange; avec cela on est frais et dispos, on rit, on danse; on se réjouit. Faites un précis de tout l'agrément de Paris, formera-t-il un bonheur aussi pur ou plus véritable que celui-là ?² » C'est la vie des premiers siècles du monde, nommée « l'âge d'or », siècles d'innocence et de tranquillité. Les lois destinées à rendre la justice, les sciences, n'ont pas contribué autant qu'on pourrait le croire au bonheur de l'homme. « Ne pouvait-on pas laisser la justice telle qu'elle est naturellement dans l'âme de tous les hommes et dans la pratique des sauvages ? Un coup d'œil leur fait voir qui a tort et qui a raison de deux personnes qui sont en procès; un moment le leur fait décider. Parmi nous, des années entières ne suffisent pas à consulter un tas immense d'arrêts, de déclarations, d'édits, de coutumes, de droit écrit et non écrit. Au milieu de tant de formalités, que devient

1. *Ibid*, col. 983, n° 135.

2. *Ibid*, col. 985, n° 138.

cet avantage essentiel de la simple nature, qui enseigne tout d'un coup ce qui est équitable, et qui oblige à rendre incessamment à chacun ce qui lui appartient sans quoi la justice même en se faisant trop attendre, devient une injustice ?¹ » Quant aux sciences, plus on essaie de les pénétrer, plus on s'aperçoit combien peu elles contribuent à améliorer la condition humaine. « C'est ainsi que le bonheur des hommes est bien perfectionné par les sciences. Quand ils commencent à s'y appliquer, ils prétendent tout savoir et quand ils s'y sont longtemps appliqués, ils viennent à savoir qu'ils ne savent rien; et c'est ce que les sauvages peuvent découvrir à la première réflexion² ».

Mais sous des idées pittoresques, cet exposé envisage exclusivement la nécessité d'accepter la religion chrétienne. Sa pureté et sa simplicité peuvent contribuer à notre véritable bonheur plus que tous les avantages d'une civilisation polie. Malgré l'influence de ce courant de pensée qui se continue jusqu'à Jean-Jacques Rousseau, on voit très nettement que le P. Buffier ne perd pas de vue un seul instant son but moral et religieux. « La maxime fondamentale de la morale évangélique... ne nous inculque autre chose pour être *heureux* que le soin de *nous renoncer nous-mêmes*; c'est-à-dire, selon l'expression de la morale des philosophes (qui s'accordent en ce point avec l'Evangile), de résister à nos passions, à nos désirs sensuels, à la mollesse et à la délicatesse qui sont aussi opposées à la pure raison qu'aux axiomes chrétiens³ ».

1. *Ibid.* col. 986, n° 140.

2. *Ibid.* col. 987, n° 143.

3. *Ibid.* col. 988, n° 146.

La VI^e proposition, *que les philosophes nouveaux sont retombés en des inconvénients qu'ils reprochaient aux anciens*, semble, au premier abord, être une justification des méthodes de Descartes contre celles des anciens philosophes. Mais à la lecture, on voit qu'il n'en est rien. Il n'est pas dans les intentions du P. Buffier d'expliquer en détail les attaques de la nouvelle philosophie contre l'ancienne, car il doit tenir compte de la patience des lecteurs, « ...laquelle, en France, est, comme l'on sait, des plus médiocres, surtout depuis un temps ¹ ».

Descartes pose comme premier principe qu'il faut douter de tout, afin de n'admettre dans nos jugements rien qui ne soit évident. Mais alors il faut douter de ce principe même. Et le P. Buffier prouve par des arguments spécieux comment les philosophes ne s'expriment pas assez clairement. On accuse les anciens d'employer un jargon incompréhensible, mais les modernes tombent dans le même travers, faute de définir assez nettement leurs idées. Le P. Buffier donne un exemple de ce que peut causer ce manque de clarté, surtout en matière philosophique. Il termine par des conseils pour mettre ses lecteurs en garde contre les erreurs causées par l'obscurité du langage.

Dans la prochaine proposition, Téandre et Timagène se rencontrent encore une fois pour s'entretenir des langues et discuter de leur beauté relative. Téandre voit ici une question de préjugés. Au lieu de chercher à savoir si la littérature française l'emporte sur la littérature latine, on ferait mieux de considérer les mérites de chacu-

1. *Ibid.*, col. 989, n° 149.

ne, afin de pouvoir prononcer d'une façon impartiale. Naturellement, chaque pays a une préférence pour sa langue, mais ce goût ne doit pas exclure une appréciation de la beauté des autres. On devrait faire preuve d'une égale tolérance en ce qui concerne les différents accents d'un même langage. Il en est ainsi des constructions grammaticales, de la distinction entre les mots. tout cela varie selon l'usage. Il ne saurait être question, non plus, de reprocher au français de donner de l'étendue à ses discours. Cela est nécessaire pour rendre la pensée plus intelligible, raison, d'ailleurs qui justifie suffisamment l'ampleur d'une langue. Téandre est d'accord avec Timagène sur les mérites du français, aujourd'hui le plus beau langage du monde, celui dont on use à la cour et que les étrangers cultivés se piquent de connaître. Et Téandre termine, en louant la brièveté et la clarté comme les seules perfections d'un langage, les autres beautés n'étant qu'arbitraires.

Le P. Buffier passe ensuite à une considération du fait qu'il n'y a pas de pensées nouvelles dans les belles-lettres. Ces quelques pages sont, au fond, le résumé du *Traité d'Eloquence*, et comme les idées sont toujours les mêmes, la seule différence est dans la manière de les exprimer. Ici il parle moins longuement de la rhétorique et la présente sous une forme plus nette. Le P. Buffier est toujours très accessible dans ses abrégés. On regrette qu'il n'ait pas essayé d'être aussi clair dans les traités plus importants.

A la neuvième proposition, Téandre rentre à nouveau dans son rôle, et au grand étonnement de Cléonce, lui explique comment tous les hom-

mes changent de corps plusieurs fois pendant leur vie. Or Cléonce souffre d'une santé débile et serait très content de pouvoir troquer sa mauvaise constitution contre une meilleure. Téandre lui en laisse l'espoir et lui montre que peu à peu notre organisme se modifie. Ainsi, l'eau de la Seine courant sous le pont aujourd'hui n'est pas celle qui y coulait il y a une semaine. Pour le corps, c'est également une question de temps: à dix ans on n'a pas le même visage qu'à deux, ni à trente le même qu'à dix. La nourriture, on le sait, renouvelle et répare selon la nécessité, les différentes parties de notre organisme. Celui-ci perd de l'ancienne substance en se modifiant. Cléonce demande si on peut savoir quelles parties du corps ont besoin d'être réparées. Mais ce que l'on sait de la physique, répond Téandre, ne permet pas de donner une réponse sensée à cette question. Si on faisait un volume en deux parties, la première de ce qu'on sait et la seconde de ce qu'on ne sait pas en physique, la première partie serait composée de deux pages à peine et la seconde remplirait le reste du volume. Mais une des vérités de la première partie serait qu'on change de corps plusieurs fois pendant sa vie. Les arguments qu'il utilise, pour exposer ces idées sont contenus dans le *Traité des premières Vérités* (II^e partie, chapitre II).

Dans la dixième proposition, le P. Buffier avance plusieurs arguments qu'il développera plus tard dans le *Traité d'Eloquence*. Il insiste sur cette idée que les orateurs sont le fait de la nature et non pas celui de l'art. Il se contente de donner des exemples de deux sortes d'éloquence: d'abord

une harangue de l'ambassadeur du Maroc à Louis XIV, puis un discours de l'envoyé des Scythes à Alexandre. Ses réflexions nous sont déjà connues. On peut, d'ailleurs donner en dix lignes l'essentiel de cet entretien: les sauvages sont capables de faire naître par leurs paroles des sentiments vifs et pénétrants. Une belle simplicité naturelle explique leur éloquence. Les discours des hommes civilisés sont, de ce point de vue, moins touchants. Le don de la parole étant inné, tout ce qu'on peut apprendre aux jeunes gens est de procéder avec ordre dans leurs discours et de n'en omettre ni les preuves, ni les conclusions.

Téandre et Timagène reprennent leur discussion dans la onzième proposition. Cette fois, il s'agit de savoir si l'on peut s'assurer, tout sage soit-on, de n'être jamais ridicule. C'est malheureusement une impossibilité. « Apprenons de là à user à l'égard des autres de ménagements et de condescendance dans ce qu'ils pourraient avoir de défectueux et de ridicule puisque nous-mêmes nous ne pouvons raisonnablement juger que nous en soyons tout à fait exempts ¹. »

Le dernier traité, *qu'on a tort de se plaindre de la multitude des mauvais livres*, offre plus d'intérêt. Bien entendu, pour le P. Buffier, *mauvais* est pris ici dans le sens de *médiocre* et les livres de cette catégorie sont très nombreux. Cependant ils sont fort goûtés de tout un public qu'on n'a pas de droit d'en priver. En effet, le goût est toujours quelque chose d'arbitraire, et c'est bien osé de dire: tel est bon, tel ne l'est pas. D'ailleurs, comme il y a de mauvais tempéraments il y a de

1. *Ibid*, col. 1047, n° 325.

mauvais livres; pourquoi ne pas en laisser jouir ceux qui y trouvent du plaisir ? Un livre n'a rien d'un discours ennuyeux ou d'un médiocre sermon qu'on est obligé d'entendre jusqu'à la fin; on peut l'abandonner à son gré. Enfin, si la publication des chefs-d'œuvre était seule permise, comment les jeunes écrivains s'exerceraient-ils ? Corneille, par exemple, n'avait pas l'idée de devenir auteur dramatique. Par hasard il écrivit *Mélite*. Cette pièce était loin d'être un modèle, mais elle l'amena à produire *Le Cid*. Car, « ...il faut ...souffrir de mauvais livres pour en obtenir de bons: de même que pour avoir quelques tulipes d'une exquise beauté, on en sème et on en souffre beaucoup de médiocres ou de viles, au milieu desquelles croissent les excellentes¹ ».

Le *Traité de la société civile*² est le dernier des ouvrages philosophiques du P. Buffier. Plus particulièrement destiné à servir d'introduction à son *Exposition des preuves de la véritable religion*, réuni aux travaux plus importants dans le *Cours de Sciences*, cet exposé semble de temps en temps s'écarter de l'orthodoxie habituelle de son auteur. Il y pose le bonheur comme le principe devant guider les gens dans leurs actions et leur vie. Ce bonheur est loin d'être incompatible avec les vérités de la religion. Au contraire, les unes mènent à l'autres. Ainsi considéré, le P. Buffier n'a rien d'un précurseur du mouvement philosophique du XVIII^e siècle. Mais pour le mieux comprendre, rendons-nous compte de son développe-

1. *Ibid*, cols. 1058, 1059, n° 336.

2. *Traité de la société civile et du moyen de se rendre heureux, en contribuant au bonheur des personnes avec qui l'on vit*, Paris, P. F. Giffart, 1726, in-12.

ment. A cette époque, il avait fini d'écrire les livres d'histoire, de géographie et de grammaire ; la période des *méthodes* était depuis longtemps terminée. Il ne s'occupait plus d'enseigner aux enfants à l'aide de la mémoire. Déjà, ses livres de philosophie avaient paru et l'influence de Locke s'était fait sérieusement sentir. Certaines habitudes de travail acquises par la vie du professorat, la tendance cartésianistes de rapporter tout problème à une solution raisonnable, toujours honnête homme chrétien, que va-t-il donner comme ouvrage de fin de carrière ?

Son livre diffère de la plupart des traités de morale de l'époque en ceci : loin d'adopter les méthodes des scolastiques, qui se contentèrent de décrire le caractère et les propriétés de l'âme tout en donnant un amas de détails, peut-être curieux mais inutiles, il discute les idées, les opinions courantes dans le monde des honnêtes gens. S'il lui arrive de toucher aux problèmes familiers des scolastiques, c'est pour servir son point de vue pratique. Il prend la raison comme guide dans la solution de ces problèmes. Or, celle-ci, pour le P. Buffier, est l'opposé des passions. Elle agit comme un frein aux mouvements désordonnés de notre âme et conduit inévitablement à la religion et en même temps à notre bonheur, car, bien entendu, le vrai bonheur, « ...science de se rendre aussi heureux, ou si l'on veut, aussi peu malheureux qu'on le puisse être¹ » n'existe pas sans la religion.

Le traité essaie d'abord de trouver le lien entre la raison naturelle, la société civile, le bonheur

1. *Cours de Sciences*, col. 1067, n° 8.

individuel qu'on y doit chercher, les règles de la morale et les droits de la vertu. La raison a des lumières très bornées en comparaison de celles de la foi. Cependant, on ne peut négliger ces lumières. Les incrédules même essayent de s'y guider. Le but de la morale étant de régler les mœurs et la conduite des hommes au moyen de la raison, le P. Buffier trouve une liaison absolument nécessaire entre celle-ci, ce qu'il appelle « la science de savoir-vivre » et le secret de donner aux autres et à soi-même le plus grand bonheur possible. Il dit : « Je veux être heureux, mais je vis avec des hommes qui, comme moi, veulent être heureux également chacun de leur côté: cherchons le moyen de procurer mon bonheur en procurant le leur, ou, du moins, sans y jamais nuire ¹ » Cette félicité ne résulte pas de la satisfaction de nos passions, elle dépend de la règle qu'on leur a imposée par le moyen de la raison.

Puis on passe à une considération du savoir-vivre. C'est la connaissance de ce qui plaît ou qui déplaît à autrui. En général, un individu est content si les autres ne s'opposent pas à son bonheur ou s'il est estimé des gens ou aimé d'eux. Donc, on peut contribuer à rendre les autres heureux en observant ces trois choses. Cependant, la meilleure façon d'apprendre à vivre n'est pas de lire des conseils, mais de se mêler à ses semblables en mettant en pratique les préceptes donnés dans les livres de morale.

Les livres I, II, III, sont, pour la plupart, de petits traités de civilité et de politesse. Ici, la manière du P. Buffier a beaucoup d'analogie avec celle

1. *Ibid*, col. 1071, n° 18.

de Lemaître de Claville. Voyons le chapitre XII, livre I, *comment on peut et l'on doit réparer l'impossibilité où l'on se trouve quelquefois de contribuer à la satisfaction d'autrui*; chapitre XIII: *que nous devons prendre soin dans les plus petites occasions de paraître disposés à faire toujours plaisir*. Et livre II, chapitre VI: *des ménagements qu'il faut garder lorsqu'on est obligé de contrarier le sentiment d'autrui*. On y trouve des conseils sur les sujets les plus divers, même sur la manière de savoir si on ennue les autres ! Après une discussion (livre III) sur les diverses conceptions de l'amitié, on y parle de l'importance de la reconnaissance dans la société civile. Vers la fin de ce livre seulement, on commence à présenter l'importance qui sera accordée à la raison humaine dans la quatrième partie. A propos de la constance, il est fortement conseillé de n'avoir pas peur de changer d'avis, si l'on croit s'être trompé : « Rien ne convient davantage que de tourner du côté de la raison de quelque côté et en quelque conjecture qu'elle se présente¹ ».

La raison mène au bonheur et à la véritable religion. Elle a le droit de faire accepter son autorité. Mais, dit le P. Buffier, c'est agir contre la raison que de ne pas se soucier de l'opinion des gens dans ce qu'ils louent ou blâment le plus universellement. « Car ce qu'ils approuvent de la sorte par un consentement presque unanime, est la vertu, et ce qu'ils improuvent ainsi est le vice² ». Et il continue : « Les hommes, malgré leur perversité, font justice à l'un et à l'autre³ ». Il accorde

1. *Ibid*, col. 1153, n° 263.

2. *Ibid*, col. 1175, n° 315.

3. *Ibid*.

à l'opinion humaine la plus haute importance :
« L'estime des hommes en général ne saurait être légitimement méprisée puisqu'elle s'accorde avec celle de Dieu même qui nous en a donné le goût et qu'elle suppose un mérite de vertu que nous devons rechercher ¹ ».

Ces réflexions nous préparent, jusqu'à un certain point, aux idées exprimées dans le livre IV, le plus proche des doctrines de la seconde moitié du XVIII^e siècle. En regardant la table des matières, on est frappé du développement opéré chez le P. Buffier : *Où l'on traite des sources les plus communes des droits de la société fondés sur la justice, la charité et la subordination parmi les hommes*, et chapitre I, *l'égalité de nature entre les hommes est un principe que nous ne devons jamais perdre de vue*. Il continue : « C'est un principe établi par la philosophie et par la religion que tous les hommes sont de même nature et que de ce côté-là ils doivent se regarder comme égaux. Quelque inégalité que semble mettre entre eux la différence des conditions, elle n'a été introduite que pour les faire mieux arriver selon leur état présent, tous à leur fin commune, qui est d'être heureux, autant que le comporte cette vie mortelle ² ».

Comment ce prêtre fervent a-t-il été inspiré de l'idée que, trente ans plus tard, Rousseau prendra comme base du *Contrat Social* ? Sa piété et sa religion l'expliquent. La mort abolit toutes les différences de rang, et après la mort, un Dieu juste prononcera sur les actes de notre vie, punis-

1. *Ibid*, cols. 1175, 1176, n° 316.

2. *Ibid*, cols. 1179, 1180, n° 401.

sant le crime et récompensant la vertu. Mais pour éviter les peines d'une punition éternelle, il nous a donné, ici-bas, les moyens de vivre selon les principes de la morale et de la religion. L'aspiration au bonheur est inhérente à l'homme et ces principes sont destinés à le satisfaire. « La nature de l'homme porte avec elle sa religion que la raison ne saurait méconnaître sans se détruire elle-même. Si elle ne tirait sa source de la divinité, que serait la raison même sinon un assemblage d'idées fortuites telles que les songes de la nuit et les fantômes de l'imagination¹ ? »

Tous les hommes étant égaux dans leur nature et leurs tendances vers une seule fin, comment expliquer les différences de rang et de condition dans cette vie, plus frappantes encore du fait, qu'après la mort, elles n'auront plus d'importance ? Ces inégalités mêmes sont nécessaires au bonheur commun, car s'il n'y avait pas d'autorité, pas de degrés dans la hiérarchie, chacun prendrait pour lui ce qu'il juge propre à lui procurer son bonheur et l'ordre de la société serait renversé. Nos supérieurs empêchent cette destruction. Pour cela ils sont obligés à certains devoirs : le maintien de l'ordre général, l'observation de la justice, etc.. S'ils ne sont pas capables de remplir ces fonctions ils n'ont pas le droit de garder leur position. Le supérieur doit travailler, en toutes choses, pour ses inférieurs. L'inférieur, de son côté, doit se soumettre à l'autorité de ses supérieurs. « Tel est le contrat formel ou tacite passé entre tous les hommes² ». Un usage contraire à

1. *Ibid*, col. 1228, n° 547.

2. *Ibid*, col. 1199, n° 460.

l'un ou à l'autre de ces devoirs causerait le bouleversement de la société. Donc, celui qui abuse de son pouvoir devrait en être destitué. C'est déjà la théorie de 1789. Comment est-elle née dans l'esprit du P. Buffier? Probablement par les compte-rendus de ses collègues missionnaires, lesquels, tout en essayant de faire bénéficier les sauvages des avantages du christianisme, en citent les bons exemples aux gens civilisés, ainsi la simplicité de leur vie sociale et individuelle. Sans doute dès 1704, date de la publication de l'*Examen des préjugés vulgaires*, il s'était intéressé à ces mœurs et à ces coutumes. Ici, il reprend sa théorie et nous fait ressortir qu'à cause de l'innocence de leurs mœurs, si les sauvages ne sont pas plus heureux, ils le sont au moins autant que les gens civilisés.

C'est non seulement le droit mais le devoir des gens de rechercher leur bonheur. Dans ce sens, le P. Buffier, au lieu d'accepter, comme règle de la morale, l'axiome : ne faisons pas à autrui etc., nous montre l'insuffisance de cette morale et la nécessité de « ...chercher en tout notre avantage réuni à celui des hommes avec qui nous avons à vivre ¹ ».

Puis il donne une définition de la religion naturelle. C'est la liaison entre la raison, la vertu, la conduite, qui sont les droits de la société, et la vérité, la justice, la sagesse, la puissance d'un Dieu juste et vengeur. Ces deux groupes d'attributs ou de qualités doivent coopérer, dans la pratique, les uns ne pouvant exister sans les autres. A cette religion naturelle s'ajoute le secours de la révélation et de la religion chrétienne. Notons très

1. *Ibid*, col. 1194, n° 440.

attentivement la grande exception faite en faveur de la religion naturelle. « Par rapport à l'essentiel, comme il a pu se faire que l'homme subsistât sans une révélation surnaturelle, et qu'il n'a pu y subsister sans la raison, qui est elle-même la religion naturelle, ou qui y conduit nécessairement, il faut avouer, par conséquent, que la révélation n'est pas absolument nécessaire pour établir les droits de la vertu purement morale et de la société humaine¹. »

Nous sommes loin, en apparence, du P. Buffier écrivain des *Vérités consolantes du christianisme*. Mais en apparence seulement. Car sous ces réflexions que ne démentiraient pas ici et là Rousseau ou Diderot, se trouve toujours le prêtre. En posant le bonheur comme fin de l'homme dans la société civile, il prend bien soin de se justifier et explique que ce bonheur n'a rien d'absolu et ne dépend pas seulement de nous-mêmes. Ainsi, se propose-t-il toujours de faire connaître et aimer la vraie religion en la présentant sous un jour attrayant. Pour lui, elle donne à notre vie la paix et l'harmonie et nous fortifie contre les adversités. De plus, les passions mal réglées sont des causes de perturbation, non seulement pour nous-mêmes, mais encore pour le prochain, car on ne peut vivre en dehors de la société. Ces faits ainsi posés, et l'homme possédant la faculté de les reconnaître, il doit alors faire agir la raison et s'en servir comme un instrument de la religion. En accordant à l'opinion humaine le droit de trancher sur le bien et le mal, le P. Buffier s'écarte des préceptes de la religion. Il se justifie de cette conces-

1. *Ibid*, cols. 1228, 1229, n° 549.

sion à la raison par le fait qu'elle est l'œuvre de Dieu, et par conséquent, un moyen de plus de le glorifier dans ses œuvres.

CHAPITRE VII

CONCLUSION

CHAPITRE VII

CONCLUSION

On peut regarder le P. Buffier comme ayant joué le rôle ingrat d'un homme de transition. Héritant des tendances d'un siècle, pressentant le développement d'un autre, soumis par une volonté totale à la vie religieuse, mais en même temps, entraîné par un esprit curieux et actif vers un idéal de liberté, il est le résultat de la fusion de deux époques.

Jésuite, le P. Buffier est profondément pieux. Pour lui, les vérités de la religion chrétienne et catholique ne font jamais aucun doute. Il interprète tout à leur lumière et en pénètre chacun de ses ouvrages, même lorsqu'il s'écarte inconsciemment des croyances orthodoxes vers un vague déisme. Certaines idées en elles-mêmes, sont loin d'être celles d'un prêtre attaché à ses devoirs. Poussées à des conclusions logiques, elles sont contraires à la religion que le P. Buffier tient surtout à répandre. Mais jamais, doit-on dire, il n'a conscience de cette erreur. Si d'après lui les sauvages sont au moins aussi heureux que les gens civilisés, ce n'est pas parce qu'ils sont privés des vérités religieuses. Le P. Buffier tient à nous montrer un bonheur résultant de la simplicité de leur

vie, afin de nous donner un exemple. Il a ici l'occasion de parler du renoncement à soi-même aux goûts luxueux, aux habitudes de vie, trop éloignées de la joie austère des premiers chrétiens. Le bonheur doit être la fin de notre vie, mais il est le résultat d'un profond attachement aux vérités de la religion et n'a rien de matériel. Si l'on peut conseiller à l'homme de suivre la voie de sa raison, c'est parce qu'elle lui a été donnée par Dieu pour le connaître et le servir. Elle doit distinguer entre le bien et le mal, modérer ses passions et lui faire respecter la base morale de la société civile. Le P. Buffier ne voit pas que, malgré lui, il pousse vers une morale laïque.

Par sa soumission à l'autorité de la religion, le P. Buffier est un homme du XVII^e siècle. Il l'est aussi par son respect du pouvoir monarchique et s'incline devant cette puissance. Le roi ne peut être critiquable. Il a toutes les vertus, tous les attributs dignes de sa personne. Le P. Buffier l'exalte, non seulement dans ses premiers poèmes, mais dans ses livres d'histoire. Le règne de Louis XIV a été une suite d'évènements brillants, jamais égalés, probablement jamais surpassés. Il ne s'arrête pas à la personne de ce monarque et étend ses louanges jusqu'à Philippe V, roi d'Espagne, auquel il dédie le *Cours de Sciences*. Par intérêt, on le devine, les dédicaces de la *Grammaire* et de la *Suite de la grammaire française* furent adressées à la duchesse et au duc du Maine, la publication des *Mémoires de Trévoux* étant due à ces personnages. D'autres préfaces également dédiées à la noblesse sont remplies de louanges excessives, toujours dans le but de ménager les gouvernements. En effet, elles

ne peuvent être considérées comme preuves des liaisons mondaines du P. Buffier, mais elles mettent en évidence tout le soin déployé par les Jésuites pour développer l'influence et le prestige de l'ordre. Pas plus que dans ceux de ses collègues on ne trouve, dans les livres du P. Buffier, malgré les conseils de piété, l'expression d'un véritable amour pour les pauvres. Même dans les théories sur l'égalité de l'homme, il n'y a rien sur ce sujet, pas de conseils pour améliorer le sort des malheureux. Son travail l'obligea-t-il, malgré lui peut-être, à se borner aux contacts des élèves de Louis-le-Grand, jeunes gens de conditions destinés à occuper plus tard des places importantes dans le monde ? Se conforma-t-il au désir de sa compagnie en essayant de conserver toujours une certaine influence sur eux ? En tout cas, le P. Buffier ne s'attarde pas au besoin de soigner les misérables et néglige de fournir, à leur usage, des suggestions vraiment pratiques pour leur donner un peu de ce bonheur si souvent évoqué.

Dans l'ensemble de ses ouvrages, on remarque les mêmes tendances vers la généralisation. C'est, d'un côté, le résultat de sa curiosité : il veut tout savoir, tout discuter, tout expliquer. De l'autre, on peut considérer l'influence du cartésianisme. Ordonné avant tout, il érige ses livres sur un plan net et logique. Il classe les faits généraux, numérote les preuves, et nous mène toujours à une conclusion bien définie. Ses ouvrages de piété sont construits comme des problèmes géométriques. Pour lui, l'existence de la véritable religion peut être démontrée. Il y en a trois preuves générales. Chacune d'elles est exposée en un livre. En outre, chaque proposition est subdivisée et les subdivi-

sions partagées à leur tour. Rien n'est omis pour appuyer l'idée principale, tout est ordonné en vue de faire ressortir la conclusion. Acceptons la vérité générale, universelle. Ou dans les livres de piété, ou dans les traités de philosophie, ou dans les ouvrages d'enseignement, le général est toujours l'essentiel.

De cette généralisation découlent le superficiel, l'hésitation, le manque de solutions nettement posées. Très souvent, un extérieur bien organisé cache une insuffisance de pensée. Cet extérieur est un héritage du XVII^e siècle, mais l'absence de netteté se trouve dans la plupart des livres de cette période de transition. Animé du désir de tout dire, on dit trop et pas assez. Trop, dans le sens de constations générales mal adaptées à des cas particuliers; pas assez, car ces hésitations vont être interprétées comme un désir de liberté réfréné par l'habitude de l'autorité.

Tel est le cas du P. Buffier. Une expérience personnelle contribua, sans doute, à renforcer ces tendances. Si on s'en souvient, il n'avait pas été heureux dans une première tentative qu'il fit contre l'autorité de l'archevêque de Rouen. L'exemple de quelque prêtres de la Compagnie de Jésus, comme le P. André, condamné à la Bastille après la publication de son *Traité sur le beau*, aida fort probablement à développer ses qualités de prudence.

Dans la place qu'il accorde à la raison, on peut noter une évolution. Il se sert de celle-ci, selon les besoins de la cause, pour affirmer et propager la religion. Il va jusqu'à faire appel à cette raison afin de prouver les vérités chrétiennes. Sans doute est-il agité, comme beaucoup de ses contemporains.

rains, par le fait que la religion semble avoir perdu de son autorité. Il n'ignore pas le travail des libertins et des philosophes pour en affaiblir les bases et met tout en œuvre pour essayer de les raffermir. Contre des « cerveaux malades » comme Spinoza, il propose les arguments les plus divers et ne voit pas, tout occupé à réfuter les erreurs des autres, celles que contiennent, au moins en germe, la plupart de ses ouvrages.

Il contribue à faire connaître la philosophie de John Locke en France, philosophie basée sur la sensation comme source de nos connaissances. Mais il n'exagère pas l'importance accordée aux sensations comme le fera plus tard Condillac. Il la modère par l'introduction de certaines premières vérités dont, dit-il, nous prenons contact au moyen du sens commun. Ce sens commun peut suppléer à la philosophie qu'il essaie de débarrasser des obscurités des scolastiques et des casuistes. Cependant il accorde une place trop grande à l'autorité humaine en acceptant ses jugements sans plus de réserve.

Mais si les ouvrages du P. Buffier contiennent des erreurs, des contradictions, il est un point qu'on ne saurait contester : il est français, bien français et se plaît à proclamer le prestige de son pays, de sa langue. Ses chefs-d'œuvre ne peuvent-ils soutenir la comparaison avec ceux de l'antiquité ? Sauf pour le genre épique, nos poètes n'ont rien à envier à ceux de la Grèce ou de Rome. A une époque où les classiques étaient si en faveur, il faut admirer cette initiative pour développer l'étude de la langue française et la façon active avec laquelle il s'y consacra.

Le P. Buffier fait aussi confiance à son siècle. Son attitude dans la querelle sur Homère le laisse deviner, bien que son rôle de médiateur ne nous permette pas de tirer des conclusions très définies. Pourtant, si l'on pouvait douter de ses tendances modernes, il suffirait de relire les articles qu'il écrivit dans les *Mémoires de Trévoux*, bien avant la querelle, et où La Motte était loué hautement. Il faut le dire, dans sa manière de juger la poésie, le P. Buffier présente les caractéristiques de son siècle: manque de goût et incompréhension. Cela n'empêcha pas le *Traité de poésie* d'être réuni au *Cours de Sciences*.

Ce *Cours de Sciences* satisfait, en quelque sorte, au besoin nouveau de vulgarisation. On retrouve bien les tendances de l'époque des encyclopédies et des bibliothèques dans cet assemblage de matières les plus diverses. Il fut en effet typique de ce siècle où l'on éprouva le besoin de tout savoir et de tout expliquer.

Le P. Buffier se montre sous une autre face, comme homme du XVIII^e siècle, dans le *Traité de la société civile*. Là, il laisse percer de vagues tendances vers un socialisme tout théorique. L'égalité de l'homme, le droit au bonheur, thèmes développés un peu plus tard par des écrivains moins timides, sont des idées dont il se plaît à nous entretenir. Sans doute il est surprenant de voir si souvent le bonheur proposé comme fin par un prêtre soucieux d'apostolat; mais cette manière repose sur une profonde connaissance du cœur humain, l'homme ne s'intéressant qu'à ce qui le touche. Utilitaire avant tout, même dans les plus hautes considérations, timide, indécis pour tout

le reste, il sait, pour la servir ,concilier tous les sujets avec la religion; car prouver sa nécessité, glorifier Dieu en tout temps, le faire aimer à travers ses ouvrages, voilà bien sa grande préoccupation.

APPENDICE I

On peut se demander quelle a été l'influence du P. Buffier sur son siècle. Les journaux de l'époque, et surtout les *Mémoires de Trévoux*, mentionnent bien, dans leurs compte-rendus la publication de ses ouvrages. Pour la plupart ces articles, comme celui à propos de la *Grammaire française* dans la *Bibliothèque choisie*¹, furent rédigés par le Père Buffier lui-même. Ils traitent surtout des livres de piété et d'enseignement, ceux-ci composant, en fait, la partie la plus importante de son œuvre. D'autre part, les périodiques de l'époque ne s'intéressaient guère à ses ouvrages philosophiques. Dans l'article sur le *Traité des premières vérités*², on parle très brièvement du «...ton assez singulier...» de l'ouvrage, et de l'air «...un peu hardi...» dont il mentionne les noms de Descartes et de Malebranche. Les *Mémoires de Trévoux* eux-mêmes ne semblent pas toujours approuver le P. Buffier dans ses opinions philosophiques. On peut trouver amusantes certaines idées de l'*Examen des préjugés vulgaires* «...mais de savoir si elles sont toutes aussi exactement vraies qu'il paraît le supposer, c'est de quoi tout le monde ne convient pas également³...»

1. *Bibliothèque choisie*, tome I, pp. 133-65.

2. *Mémoires de Trévoux*, 1724, pp. 953 et suiv.

3. *Mémoires de Trévoux*, 1704, p. 1313.

S'il n'est pas toujours d'accord avec sa Compagnie sur les questions philosophiques, c'est cependant dans cet ordre qu'on peut le rattacher aux grands écrivains du XVIII^e siècle. Mais peut-on considérer le *Traité de la société civile* comme ayant inspiré à Montesquieu l'*Esprit des lois*? Dans la préface de ce livre publié en 1748, Montesquieu raconte, en effet, comment il y travailla depuis vingt ans. Paru en 1726, le *Traité de la société civile* pourrait bien lui en avoir suggéré l'idée. Cependant, de cela on n'a aucune certitude et Montesquieu ne parle jamais du P. Buffier. D'autre part, si pour celui-ci la vertu est la base de la société, il s'agit d'une vertu purement morale. Pour Montesquieu, la vertu est le principe de la démocratie mais ce mot n'a aucun sens moral, il est purement politique. Le P. Buffier insiste sur le fait que la religion peut et doit être le fondement de toute éducation. Montesquieu expose le conflit entre l'éducation religieuse et la vie dans la société. Pourtant, tous deux sont d'accord sur le besoin de vivre en société et par conséquent, d'y vivre le mieux possible, c'est-à-dire de pratiquer la politesse. Ceci est, d'ailleurs, une idée reçue au XVIII^e siècle et elle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre. En ce qui concerne l'égalité, le P. Buffier la considère comme le résultat de la religion tandis que Montesquieu l'envisage comme provenant des lois de l'état. Même si ce dernier, comme on pourrait le supposer par quelques analogies et une concordance de dates, a connu le *Traité de la société civile*, on ne peut pas trouver dans cet ouvrage un emprunt direct à ce traité.

Voltaire connut le P. Buffier non seulement comme un de ses professeurs du collège de Louis-le-Grand, mais encore comme auteur d'ouvrages philosophiques. Le P. Buffier avait contribué à répandre en France la philosophie de Locke par son *Traité des premières vérités*. Lui-même avait adopté plusieurs idées de ce philosophe. Voltaire se plut à louer ses ouvrages, trouvant certains morceaux dignes de Locke lui-même et jugeant son ancien professeur comme « ...le seul Jésuite qui ait mis une philosophie raisonnable dans ses ouvrages¹ ». C'est un ton qu'on est peu habitué à entendre en ce qui concerne ses remarques sur l'ordre des Jésuites. On peut sans doute l'expliquer par l'admiration de Voltaire pour Locke. Cependant Voltaire se dirigea dans un sens trop différent de celui du Père Buffier pour adopter ses conceptions philosophiques. Il se contenta de lui adresser quelques mots de politesse d'ailleurs assez frappants par leur spontanéité et leur sincérité.

Avec Rousseau on peut noter une liaison plus étroite dans son *Discours sur les sciences et les arts*. Celui-ci développe des théories suggérées dans l'*Examen des préjugés vulgaires*². Lui aussi dépeint les premiers siècles du monde comme une période de bonheur et de vertu et proclame l'inutilité de la civilisation. Connaisait-il les ouvrages du Père Buffier ? Il semble s'en faire l'écho : « Je vois de toutes parts des établissements immenses où l'on élève à

1. Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. de Moland, Paris, Garnier, vol. XIX, p. 72.

2. V^e Proposition : *Que les peuples sauvages sont pour le*

grand frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses excepté ses devoirs. Vos enfants ignorent leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part: ils sauront composer des vers qu'à peine ils pourront comprendre; sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnaissables aux autres par des arguments spécieux: mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est ¹...» Rousseau, au commencement de son intimité avec Mme de Warens était en relations avec plusieurs Jésuites et aurait pu être au courant des publications du P. Buffier. Dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité* on trouve certaines phrases rappelant la IV^e partie du *Traité de la société civile*. Rousseau parle de la pitié d'une manière déjà remarquée dans ce traité: « ...C'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée: *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente: *Fais ton bien avec le moindre mal à autrui qu'il es! possible*. C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel plutôt que dans des arguments subtils qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouverait à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation ² ». Comme le P. Buffier, Rousseau note l'amour du bien-être, seul mobile des actions humaines. Tous deux

moins aussi heureux que les peuples polis.

1. Rousseau, *Œuvres complètes*, éd. Hachette, 1856-58, vol. I, p. 15.

2. *Ibid.*, p. 100.

parlent de la religion et de la bonté naturelles mais cependant ils en ont une conception très différente. On ne trouve pas non plus le nom du P. Buffier dans les écrits de Rousseau.

S'il n'est pas possible de constater une influence directe du P. Buffier sur des écrivains comme Montesquieu, Voltaire, Rousseau, il faut cependant noter ce que lui doit Diderot. Pour appuyer son discours sur *La suffisance de la religion naturelle*, celui-ci prend et développe des idées que ce prêtre n'avait jamais regardées comme contraire à la religion catholique. Mais c'est surtout pour l'*Encyclopédie* que Diderot puise le plus largement dans les ouvrages du Jésuite. Si parfois il reconnaît les sources de ses articles, la plupart du temps il emprunte les idées et les phrases sans se soucier de leur auteur. Ses remarques sur Locke ne sont pas autre chose que celles insérées à la fin du *Traité des premières vérités*. Le passage concernant le *droit naturel* est copié, à quelques mots près, sur la dernière dissertation du *Cours de Sciences (de l'origine de droit et de l'équité)*. Le P. Buffier avait déjà discuté comme il le fait les opinions de Descartes et de Malebranche sur l'âme. Le discours sur la *propriété* se trouve tout fait dans le *Traité des premières vérités* (II^e partie, chap. VII, *Des propriétés*). La dissertation sur le *sentiment intime* est ce que le Père Buffier avait déjà écrite dans le même traité (I^e Partie, chapitre II et III), et l'exposé de la *société* est, de toutes pièces, celui du *Traité de la société civile* (Livre I, Chap. I-II ; livre IV, chap. I). L'article sur les *premiers principes* est pris dans les *Eléments de métaphysique* (V^e entretien). Di-

derot est l'écrivain du XVIII^e siècle qui semble avoir le mieux connu les ouvrages de philosophie du P. Biffier. Cela tient probablement à l'orientation un peu spéciale de ses recherches dans le but de l'*Encyclopédie*. Mais si les idées du P. Buffier sont intéressantes à titre documentaire, et bien caractéristiques de ce temps où tout le monde s'entretenait d'égalité, de bonheur, de religion naturelle on ne peut pas dire qu'elles marquent une avance sur son époque. Elles furent toujours trop timides pour avoir influencé directement les grands écrivains du siècle.

APPENDICE II

Il existe à la Bibliothèque Mazarine une copie du poème du P. Buffier sur la naissance du duc de Bretagne publié, il est probable, vers 1705. A la page en face celle du madrigal, se trouve une parodie de cette pièce signée de Doublemont, dont l'auteur est inconnu. Sommervogel, dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, ignore l'existence de ces poèmes lesquels, d'ailleurs ne se trouvent pas dans les autres bibliothèques de Paris. Les deux sont intéressants. Ils nous montrent le P. Buffier poète et nous font connaître combien l'accueil du public pouvait être différent de celui de la Compagnie.

Au Roy,
Sur la naissance du nouveau duc de Bretagne.

Madrigal

Par les chants les plus gracieux,
Phebus et les neuf sœurs ont déjà fait connoître
Que de nouveau, *Grand Roy*, pour seconder nos
[vœux,
De vôtre Petit-fils un Prince vient de naître :
Grâce qu'une seconde fois
Vous obtenés du ciel, vous seul de tous nos Roys.
Pour moy je veux marquer qu'un si grand avantage,
Une si brillante faveur
Etoit celle du premier âge,
Tant qu'il sçut conserver les traits de son Auteur :
Tant que d'un bonheur juste & sage
Les hommes se montrant uniquement jaloux,
Même au dessus du sort élevoient leur courage,
Et faisoient voir en eux ce qu'on retrouve en vous.

BUFFIER J.

Au Père Buffier, sur son Madrigal

Vos vers ne sont point *gracieux* ;
Par eux si vous cherchés à vous faire *connoître*,
N'attendés pas si-tôt le succès de vos *vœux*,
Buffier, pauvre Buffier, il est encore à *naître*.
Ce n'est pas la première *fois*
Que vous ayés loué les Papes & nos *Rois* ;
Mais leur gloire n'en a reçu nul *avantage*,
Et la plus insigne *faveur*
Que vous pûssiés faire à nôtre *âge*,
Etoit de ne vous point ériger en *Auteur*.
Taisés vous, si vous êtes *sage* ;
De ses moindres laurier Phebus est trop *jaloux* ;
Vainement vous iriés vanter votre *courage*,
Le Parnasse n'a point de couronne pour *vous*.

DE DOUBLEMONT

Vu le 11 mars 1930

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Université de Paris,

S. CHARLETY

BIBLIOGRAPHIE

Les lignes des titres des différentes éditions des ouvrages du P. Buffier sont séparées par un trait et les changements de page pour les faux titres sont marqués par deux traits. Les cotes sont celles de la Bibliothèque Nationale, sauf celles où sont indiquées d'autres bibliothèques.

I. — OUVRAGES DU P. BUFFIER

A. — IMPRIMES

1. Sur le parfait rétablissement de la santé du Roi, traduit de l'ode du P. Commire ; dans *Pro restituta Ludovici magni valetudine*, recueil du collège de Paris, Paris, 1687, in-4°, pp. 3-7. Yc 3946.

2. A Monseigneur / le Dauphin / après la prise / de Philisbourg. / Traduction de l'ode du P. Jouvancy. // (Signé : C. Buffier J.) — (Paris) de l'imprimerie de Gabriel Martin — (1688) — (in-4°), 4 pp. Yc 1471.

Le titre de l'original suit : *Serenissimo Delphino ob expugnatum felicissima obsidione Philippoburgum*, ode, Jouvancy, Paris, Benard, 1688, in-fol., 4 pp. Yc 156.

3. Sur / l'arrivée / du / prince de Galles / en France. / Ode. // (A la 3^e page : Buffier, J.) — (1689) — (in-8°) — (3 pp.)

Ye 8981.

4. Sur la prise de Mons au commencement de la campagne et sur la prise de Montmelian à la fin de la campagne ; dans *Recueil de vers choisis*, le P. Bouhours, Paris, Josse, 1701, in-8°, p. 297. Ye 8151.
5. La veritable connoissance de soy-mesme / Avec les pratiques d'humilité, / qu'on en doit tirer. / Traduite de l'italien du R. P. / Segnéri, de la Compagnie / de Jésus. / A Paris, / Chez Robert Pepie, rue Saint/Jacques, à l'Image Saint-Basile, au/dessus de la Fontaine S. Severin./M. DC. XCI./Avec approbation (sic) & Privilège.// (in-12)—(142 pp.) D 18034 (2).

L'original n'est pas du P. Ségneri, mais du P. Pinamonti. A la Bibliothèque Nationale, il existe une édition italienne de 1713. Cf. *Raccolta di varie operette spirituali date in luce dal Padre Gio : Pietro Pinamonti della Compagnia di Giesù, per maggior utile delle sagre missione*, Bologna, 1713, per il Longhi, in-12 ; pp. 205-272, *Lo Specchio che non inganna, ovvero, La Teorica, et la pratica della cognizione de se stesso, esposta in sette considerazione e distribuita per ciascun giorno della settimana*.

6. La vie/de/l'hermite/de Compiègne,/Décédé le 18 Septembre 1691./A Paris, Chez Estienne Michallet,/premier Imprimeur du Roy, rue S./Jacques, à l'Image Saint Paul./M. DC. XCII./Avec Approbation & Permission.// (in-12) -(48 pp.) Ln 27 19936.

La vie de l'hermite de Compiègne a été insérée à la fin de *La vie du comte Louis de Sales*, édition de 1737. Cf. n° 19.

7. Difficultés / proposées / à Monseigneur / l'Archevêque / de Rouen. / Par un ecclésiastique / de son Diocèse. / Sur divers endroits des Livres dont il / recommande la Lec-

ture à ses Curés. / M. DC. XCVI. // (in-12) - (18-37 pp.)
D 32502.

Cf. Recueil de plusieurs pièces pour la défense
de la morale et de la grâce de Jésus-Christ, contre
un Libellé et des Lettres Anonymes d'un Père Jé-
suite, à Delft, chez Henri Van Rhyn, 1698, in-12,
2 vol. D 12184.

8. La Vie / de M. l'abbé / du Val-Richer, / restaurateur / de
la Discipline régulière / de ce Monastère. / Par le Père
Buffier, de la / Compagnie de Jésus. / A Paris, Chez
Jean Boudot, rue S. Jacques, / au Soleil d'or, près
S. Severin. / M. DC. XC. VI. / Avec Approbation et
Privilège du Roy. // (in-12) - (X-212 pp., épître et ta-
ble) Ln 27 8547.

9. Les Eaux de Saint-Cloud, imitation de la pièce latine du
P. Commire ; dans *Recueil de vers choisis*, publié par
le P. Bouhours, Paris, Josse, 1701, in-12, pp. 399 à
407. Ye 8151.

Cf. Commirii, Joannis, *Opera posthuma*, Paris, Boudot,
1704, in-12, pp. 31 à 34, *Sanclioviani fontes*.
Yc 8180.

10. Histoire / de l'origine / du royaume / de Sicile et de
Naples. / Contenant / les Avantures et les Conquestes
des / Princes Normands qui l'ont établi. / A Paris, /
Chez Anisson, Directeur de l'Imprimerie / Royale, rue
de la Harpe. / M. DCCI. / Avec Privilège du Roy. //
(in-12) - (223-200 pp.) K 8266.

II. La / Pratique / des devoirs / des curez. / Composée en
italien / Par le Père Segnery, / de la Compagnie de Jésus, /
Traduite en François, / Par le Père Buffier de la / même
Compagnie. / A Lyon, / Chez Laurent Bachelu, / Libraire, /
ruë Neuve, proche le grand collège, à S. Joseph. / M. DCC.
II. / Avec Privilège du roi. // (in-12) - (539 pp.) D 21125.

Au verso du dernier feuillet : « Le Père Buffier a cédé le Privilège cy-dessus à Laurent Bachelu, Libraire à Lyon, suivant l'accord fait entre eux. Fait à Paris, le 3 avril 1701. »

La / Pratique / des devoirs / des cures. / Composée en italien / Par le Père Paul Segnery, / de la Compagnie de Jésus. / Traduite en François, / Par le Père Buffier de / la même Compagnie. / A Lyon, rue Mercière, / Chez la Veuve Delarochette et Fils / à l'occasion. / M. DCC. XL. / Avec Privilège du Roy. // (in-12)-(IX-458 pp. et table). D 51888.

Œuvres / du Père / Paul Segneri. // La Pratique / des devoirs / des curés, / Par le P. Paul Segneri, / de la Compagnie de Jésus. / Traduite de l'Italien. / Avignon, / Chez Seguin aîné, Imprimeur-libraire, / rue Bouquerie, n° 8. / 1834. // (in-12)-(VIII-395 pp.)

P. VIII : « N. B. — La traduction de cet ouvrage est du P. Buffier, de la Cie de J... Les augmentations sont de M. Delvincourt, Archidiacre et Vicaire-général de Laon. »

A la Bibliothèque Nationale se trouve l'édition italienne suivante : Il Parroco istruito, Paolo Segneri, Per maggiore utile delle sacre missioni, Firenze, 1692, in-12, 446 pp. D 18032.

12. La / Boussole / et / le Gouvernail. / Fable. / A Monsieur de... (Crécy) // (in-8°)-(4 pp.). Ye 16368.

A la fin de la 4^e page, le P. Buffier a écrit : « Pour monsieur de ganieres / de la part de son très humble et très obéissant / serviteur Buffier Jésuite / qui est venu pour avoir l'honneur de le voir ».

Pour l'original, voir : Commirii, Joannis, Opera posthuma, Paris, Boudot, 1704, in-12, pp. 164-171, *Acus nautica et gubernaculum*. Yc 8180.

13. Aux Abeilles. Traduction du poème du P. Commire. Cf. Commirii, Opera posthuma, déjà cité pour n° 12, pp. 180-183; *Ad apes*, du P. Commire et *Aux Abeilles*, du P. Buffier.

14. Abrégé / de / l'Histoire / d'Espagne, / Par Demandes et par Réponses. / Par le Père Buffier, de la Compagnie de Jésus. / A Paris, / Chez Jean Mariette, rue Saint/Jacques, aux Colomnes d'Hercule, au/dessus de la rue des Mathurins. / M. DCCIV. / Avec Privilège du Roy. // (in-12)-(XXIV-348 pp.) Oa 88.

15. Examen / des / Préjugez vulgaires, / Pour disposer / l'esprit à juger sainement / de tout. / A Paris. / Chez Jean Mariette, rue / Saint-Jacques aux Colomnes / d'Hercules. / M. DCCIV. / Avec Approbation et Privilège du Roy. // (in-12)-(376 pp.) R 25647.

Examen / des / Préjugez vulgaires, / Pour disposer l'esprit à juger sainement / et précisément de tout: / Nouvelle Edition considérablement augmentée, / avec l'Analyse et l'Usage Moral ou Lité-/raire de chaque sujet. / Par le Père Buffier de la Compagnie de Jésus. / imprimé à Evreux. / A Paris, / Chez Pierre-François Giffart, rue S. Jacques, à / l'Image de Sainte-Thérèse, / et/ La veuve Mongé, rue St-Jacques, vis-à-vis le Col-/lège du Plessis. 1725./ Avec Approbation et Privilège. // (in-12)-(348 pp.) R 11097.

Examen / des / préjugés vulgaires, / Pour disposer l'esprit à juger sainement / et précisément de tout. // Verso blanc // Examen / des / préjugés vulgaires, / Pour disposer l'esprit à juger sainement / et précisément de tout. / Nouvelle Edition considérablement augmentée, / avec l'Analyse et l'usage Moral ou / Littéraire de chaque sujet. / Par le P. Buffier, de la Compagnie de Jésus. / A Paris, / Chez Pierre-François Giffart, rue / S.-Jacques,

à Sainte-Thérèse. / M. DCC. L. / Avec Approbation et
Privilège du Roi. // (in-16) -(348 pp.)

Bibliothèque Sainte-Geneviève 50998.

Cf. n° 34, édition de 1725, *Inventaire* R 11096.

Ces deux traités se trouvent dans le même volume
avec la cote, R 11096-7.

Cf. aussi les numéros 33 et 38.

16. Le dégast / du Parnasse, / ou / la fausse littérature. / A
Son Altasse Royale / Madame. // (Signé: Buffier, J.)
-(in-8°) -(7 pp.) *Bibliothèque Mazarine* 49784 pièce 29.

A la fin de la page 7 : « Permis d'imprimer. Ce
13 décembre 1705. M. de Voyer Dargenson. De
l'Imprimerie de L. Sevestre, rue des Amandiers. »

17. Au Roy, / sur la naissance / du nouveau / duc de Bre-
tagne. / Madrigal. // (in-8°) -(1 p.).

Cf. Recueil de Poésie, Madrigaux, l'un du P.
Buffier Jésuite, sur la naissance du Duc de Breta-
gne, l'autre contre le P. Buffier, signé: De Double-
mont. *Bibliothèque Mazarine* 47612 pièce II.

18. Pratique / de la / Mémoire / Artificielle, / pour
apprendre et pour retenir / aisément / la Chronologie, /
et / l'histoire universelle. / Par le Père Buffier, de la
Compagnie / de Jésus. / A Paris, / Chez D. Jollet, au
Pont S. Michel, / vis-à-vis la rue de l'Hirondelle, / au
Livre Royal. / M. DCC. V. / Avec Privilège du Roy. //
(in-12) -(4 parties en 2 volumes). G 14008-14009.

Tome I, pp. 1-240, Chronologie et Histoire
universelle jusqu'à Jésus-Christ.

pp. 1-159, Histoire de France.

Tome II, pp. 1-240, Histoire chronologique
depuis Jésus-Christ jusqu'à présent.

pp. 1-147, Histoire ecclésiastique.

On a joint à la fin du second volume un projet ms. d'arrêt portant suppression de l'ouvrage. Aux pages 145-146 de la dernière partie, Histoire ecclésiastique, où il parle des derniers Papes, il demande : Alexandre VIII Otthobon, fut-il de son caractère (c'est-à-dire du caractère d'Innocent XI^e, son prédécesseur) ? Réponse : « Tout au contraire, il agissait par lui-même, montrant toujours un esprit ferme et droit, et tendant à l'avantage de l'Eglise. Cependant, il refusa ses Bulles à nos Evêques parce qu'ils ne s'étaient *pas encore rétractés* de l'assemblée 1681, le roi lui ayant d'ailleurs remis le droit des franchises pour les quartiers. » Cela suppose (je cite le projet ms.) que les Evêques de cette assemblée de 1681 se sont rétractés, ce qui est non seulement *faux* et très injurieux pour eux, mais très *préjudiciable à l'Etat*, puisqu'il s'agit dans cette prétendue rétraction des *maximes du Royaume*, et de l'ancienne doctrine du clergé de France qui fait le fondement des *Libertés de l'Eglise Gallicane*.

Dans les éditions suivantes, le P. Buffier change la phrase citée, mais dans l'édition de 1705-1706 elle reste.

Pratique / de / la Mémoire / Artificielle, / Pour apprendre et pour retenir l'Histoire / et la Chronologie universelle. / Et en particulier l'Histoire Sainte, l'Histoire / Ecclésiastique et l'Histoire de France. / Seconde Edition, revûe et corrigée. / Par le Père Buffier, de la Compagnie / de Jésus. / I. partie / Qui contient l'Histoire Sainte et l'Histoire Profane / jusqu'à Jésus-Christ. / Avec de Nouvelles Tables Chronologiques / et Généalogiques. / A Paris, / Chez Nicolas Le Clerc, rue Saint-Jacques, / proche S. Yves, à S. Lambert. / M. DCC. VIII. / Avec Approbation et Privilège du

Roy. // (in-12)-(238 pp.)-(4 parties en 2 volumes). G 14010-14011.

II. partie... Pour retenir / l'Histoire de France. / Revue, corrigée et augmentée de quelques / éclaircissements sur nos premiers Rois, / et d'une Chronique de Charles Martel, / tirée des Auteurs Arabes. / Avec des Tables Généalogiques gravées en taille-/douce, pour toutes les branches de la Maison / de France ; et un Abrégé de l'Histoire de la / Maison de Bourbon. //(138 pp.)

III. partie... Qui contient l'Histoire générale des Etats / depuis Jésus-Christ jusqu'à présent. // (298 pp.)

IV. partie... Qui contient l'Histoire Ecclésiastique. // (147 pp.)

Pratique / de la mémoire / artificielle, / Pour apprendre et pour retenir l'Histoire / et la Chronologie universelle, / Et en particulier l'Histoire Sainte, l'Histoire / Ecclésiastique et l'Histoire de France. / Troisième (sic) Edition, revue et corrigée. / Par le Père Buffier, de la Compagnie / de Jésus. / I. et II. Partie. / Qui contient l'Histoire Sainte et l'Histoire Profane / jusqu'à Jésus-Christ. / Avec de nouvelles Tables Chronologiques et Généalogiques, et les vers à côté de l'exposition. / Tome I. / à Paris, / Chez Pierre-François Giffart, Libraire / et Graveur, rue S. Jacques, à l'Image / Sainte-Thérèse. / M. DCC. XV. / Avec Privilège du roi. // (in-12)-(4 parties en 2 volumes). G 14013-14014.

Tome I, pp. 1 à 238, Histoire sainte et Histoire profane jusqu'à Jésus-Christ.

pp. 1 à 128, Histoire de France.

Tome II, pp. 1 à 298, Chronologie et Histoire universelle depuis Jésus-Christ jusqu'à présent.

pp. 1 à 147, Histoire Ecclésiastique.

Pratique / de la mémoire / artificielle, / Pour apprendre et pour retenir l'Histoire / et la Chronologie universelle, / Et en

particulier l'Histoire Sainte, l'Histoire / Ecclésiastique et l'Histoire de France. / Nouvelle Edition, revue et corrigée. / Par le Père Buffier, de la Compagnie / de Jésus. / I. partie. / Qui contient l'Histoire Sainte et l'Histoire / Profane jusqu'à Jésus-Christ. / A Paris, / Chez Jean-Luc Nyon, près du collège / des Quatre Nations. / M. DCC. XXVII. / Avec Aprobation et Privilège du Roy. // (in-12)-(84-168 pp.)-(1^{re} partie seulement). G 14018.

Pratique / de la mémoire / artificielle, / Pour apprendre et pour retenir l'Histoire / et la Chronologie universelle, / Et en particulier l'Histoire Sainte, / l'Histoire Ecclésiastique et l'Histoire / de France. / Nouvelle Edition, revue, mise dans un nouvel arrangement, pour en faciliter l'usage ; et augmentée / d'une suite chronologique des souverains, des / principaux états du monde. / Par le Père Buffier, de la Compagnie / de Jésus. / I. Partie. / Qui contient l'Histoire Sainte et l'Histoire / Profane jusqu'à Jésus-Christ. / A Paris, / Chez Pierre-François Giffart, / rue Saint-Jacques, à Sainte Thérèse. / M. DCC. XXXV. / Avec Approbation et Privilège du Roi. // (in-12)-(4 parties en 2 volumes). *Bibliothèque de l'Arsenal* 8°S 14630.

Tome I, pp. 1 à XXX, Avertissement et préface.

pp. 1 à 280, Chronologie et histoire profane.

pp. 1 à 178, Histoire de France.

Tome II... II. Partie / Qui contient l'Histoire profane et l'Histoire Ecclésiastique depuis Jésus-Christ.//

pp. 1 à 236, Histoire chronologique

pp. 237 à 316, Histoire de chacun des Etats de l'Europe.

pp. 1 à 156, Histoire ecclésiastique.

Pratique / de la mémoire / artificielle, / Pour apprendre et pour retenir l'Histoire / et la Chronologie universelle, / Et en particulier l'Histoire Sainte, l'Histoire / Ecclésiastique et

l'Histoire de France. / Nouvelle Edition, revue, mise dans un
nouvel / arrangement pour en faciliter l'usage, et aug-/mentée
d'une suite chronologique des Souverains / des principaux
Etats du monde. / Par le P. Buffier, de la Compagnie de
Jésus. / Tome I. / Qui contient l'Histoire Sainte et l'His-
toire / Prophane jusqu'à Jésus-Christ, / à Paris / Chez Pierre-
François Giffart, / rue S. Jacques, à Sainte-Thérèse. /
M. DCC. XLVIII. / Avec Approbation et Privilège du
Roi. // (in-12)-(2 vol.) G 14020-14021.

Tome I, pp. 1 à XXVIII, Avertissement et pré-
face.

pp. 1 à 264, Chronologie et histoire sainte et
profane.

pp. 265 à 276, Vers artificiels.

pp. 277 à 440, Histoire de France.

Tome II. / Qui contient l'Histoire Prophane et
l'Histoire / Ecclésiastique depuis Jésus-Christ. /
Du fonds de P. F. Giffart / A Paris, / Chez H. C.
de Hansy, Libraire, rue S. Jacques, / près les Ma-
thurins, à Sainte-Thérèse. / M. DCC. LXVII /
Avec Approbation et Privilège du Roi. //

pp. 1 à 240, Histoire chronologique d/puis
Jésus-Christ.

pp. 241 à 398, Histoire ecclésiastique.

pp. 399 à 514, Histoire de chacun des états de
l'Europe.

Pratique / de / la mémoire / artificielle, / Tome I. //

Verso blanc // Pratique / de / la mémoire / artificielle, /
Pour apprendre et pour retenir l'Histoire et / la chronologie
universelle. / Et en particulier l'Histoire Sainte, l'Histoire /
Ecclésiastique et l'Histoire de France. / Nouvelle Edition, re-
vue, mise dans un nouvel arran-/gement, pour en faciliter
l'usage, et augmentée / d'une suite chronologique des Sou-
verains des prin-/cipaux Etats du monde. / Par le P. Buffier,

de la Compagnie de Jésus. / Tome I. / Qui contient l'Histoire Prophane et l'Histoire Ecclésiastique depuis Jésus-Christ. / Du fonds de P. F. Giffart. / A Paris, / chez H. C. de Hansy, Libraire, rue S. Jacques, / près les Mathurins, à Sainte-Thérèse. / M. DCC. LXVII. / Avec Approbation et Privilège du Roi. // (in-12)-(2 vol.) G 14023-14024.

Tome I, pp. 1 à XXVIII, Avertissement et préface.

pp. 1 à 268, Chronologie et histoire universelle.

pp. 269 à 423, Histoire de France.

pp. 424 à 447, Tables chronologiques et généalogiques des monarques des royaumes du monde depuis Jésus-Christ.

Tome II. / Qui contient l'Histoire Prophane et l'Histoire / Ecclésiastique depuis Jésus-Christ. //

pp. 1 à 242, Histoire profane.

pp. 243 à 398, Histoire ecclésiastique.

pp. 399 à 514, Histoire particulière des principaux royaumes de l'Europe.

Pratique / de la mémoire artificielle, / ou / vers sur l'histoire universelle, / Depuis la Création du monde, jusqu'à présent. / Par le Père Buffier. // (in-8°)-(16 pp.) G 31049.

Suite et troisième tome / de la pratique / de la mémoire artificielle / pour apprendre l'histoire, / contenant / 1. La Géographie en Vers Artificiels avec la Pratique de la Géo-/graphie Mentale. / 2. La Pratique des Mots Artificiels / pour retenir les révolutions des / Royaumes de l'Europe, chacun / par un mot, et c. / 3. Les Fastes du Monde pour l'His-/toire de ce temps. / Par le P. Buffier, / de la Compagnie de Jésus. / A Paris, / Chez Le Conte et Montalant, / Quai des Augustins, à la ville de Montpellier. / M. DCCXI. / Avec Approbation, et Privilège du Roi. // (in-12) (226-XXXVI-153 pp. et des cartes) G 14012.

19. La Vie / du comte / Louis de Sales / frère / de Saint François de Sales. / Modèle de piété dans l'état Séculier comm. S. / François de Sales l'a été dans l'état Ecclésiastique. / Par le Père Buffier de la Compagnie de Jésus. / A Paris, / Chez Nicolas Le Clerc, ruë S. Jacques, / à S. Lambert. / Et chez Claude Cellier, ruë S. Jacques, / à la Toison d'or. / M. DCCVIII. / Avec Approbation et privilège. // (in-12)-(311 pp. et table
Ln 27 18430.

Opuscules / de piété. / Par le Père Buffier, de la Compagnie de Jésus. // Verso blanc // La Vie / du comte / Louis de Sales, / frère de S. François / de Sales, Modèle de piété dans la vie civile. / Par le P. Buffier, de la Compagnie / de Jésus. / A Paris. / Chez le Clerc, ruë de la vieille Bouclerie, / à S. Lambert. / La Veuve L'emercier, ruë S. Jacques, / à S. Augustin. / Lamesle, ruë de la vieille Bouclerie, / à la Minerve. / Bordelet, ruë S. Jacques, vis-à-vis / le Collège des Jésuites / M. DCC. XXXVII. / Avec Approbation & Privilège du Roi. // (in-12) Ln 27 18430 A.

Pp. 1 à 215, Vie du comte Louis de Sales.

Pp. 217 à 248, Vie de l'hermite de Compiègne.

Pp. 249 à 252, Privilèges, approbations, etc..

Modèle de piété / au milieu du monde, / ou / Vie de Louis de Sales. / I^e partie. // Verso blanc // Modèle de piété / au milieu du monde, / ou / Vie de Louis de Sales, / frère / de Saint François de Sales, / Par le P. Buffier, de la Compagnie de Jésus. / Lille. / L. Lefort, libraire, imprimeur du roi, / rue Esquermoise, n^o 55. / 1829. // (in-18)-(213 pp.). Ln 27 18431.

Bibliothèque / chrétienne et morale, / approuvée / par Monseigneur l'évêque de Limoges. // Verso avis de l'imprimeur // Gravure // La Vie / du comte Louis de

Sales, Frère de S. François de Sales. / Par / le Père Buffier, / de la Compagnie de Jésus. / A Limoges, / Chez Barbou frères, imprimeurs-libraires. / 1846. // (in-12)-(213 pp.) Ln 18430 B.

Lettres de S. François de Sales adressées aux gens du monde, Lyon, Rusand, 1882, 2 vol. in-12, D 58983; et, pp. 101 à 291 du 2^e volume, La Vie / du comte / Louis de Sales / frère / de S. François de Sales, / modèle de piété dans l'Etat séculier, / comme S. François l'a été dans l'Etat ecclésiastique ; / Par le P. Buffier / De la Compagnie de Jésus. //

La Vita / del conte / Luigi di Sales / fratello / di S. Francesco di Sales, / scritta già in francese / dal P. Buffier della comp. di Gesù, / ed ora tradotta in italiano / dal marchese Giovan Gioseffo Orsì, / nella quale si ha un vero modello della Pietà con- / venevole à Secolari, come nella Vita del / S. Vescovo se ne ha della convenevole / agli Ecclesiastici. / Dedicata / all' Illustrissimo sig. conte / Pellegrinì Ferri / nobile padovano. / In Padova, MDCCXX. / Per Giovan Battista Conzatti. / Con Licenza del Superiore. // (in-12)-(149 pp.) Ln 27 18430 bis.

20. Grammaire / françoise / sur / un plan nouveau / pour en rendre les principes / plus clairs & la pratique plus aisée. / Contenant divers traités sur / la nature de la Grammaire en général; sur l'u- / sage; sur la beauté des Langues & sur la manière / de les apprendre; sur le stile; sur l'ortographe; sur / les accens; sur la longueur des silabes Françoises; sur la ponctuation, etc. / Par le Père Buffier, de la Compagnie de / Jésus. / A Paris, / Chez Nicolas Le Clerc, rue saint Jacques, à saint / Lambert. / Michel Brunet, Grande Salle du Palais au / Mercure Galant. / Leconte et Montalant, Quai des Augu- / stins, à la ville de Montpellier. / M. DCCIX.

/ Avec Approbation et Privilège du Roy. // (in-12)-
(472 pp. préface et table) X 9839.

Grammaire / françoise / sur / un plan nouveau. / Nou-
velle édition revue, / corrigée et augmentée d'un Traité
sur la pronon- / ciation des e diférens de la Langue
Françoise, / d'un Appendice sur l'Elégance, et d'un
Abrégé / nouveau des Règles de la Poésie. / Par le P.
Buffier, de la Compagnie de Jésus. / A Paris, / Chez
Pierre Witte, au bas de la rue Saint / Jacques, vis-à-vis
la rue de la Parcheminerie, / à l'Ange Gardien. / M.
DCCXIV. / Avec Approbation et Privilège du Roy. //
(in-12)-(XXIV-480-36-42 pp. et table) X 9840.

Grammaire / françoise, / sur / un plan nouveau; / avec
un Traité de la prononciation / des e, et un Abrégé
des règles de la / Poésie Françoise. / Nouvelle édition,
/ Revue, corrigée et augmentée des Préservatifs / contre
les fausses règles énoncées en plusieurs / grammaires
Françoises de ce tems. / Par le Père Buffier, de la
Compagnie de Jésus, / A Paris, / Chez d'Houry fils,
rue de la Harpe, devant la rue / S. Severin, au S. Es-
prit. / MDCCXXIII. / Avec Approbation et Privilège du
Roy. // (in-12)-(XXIV-535 pp. et table) X 9841.

Autre édition de 1723 chez Nicolas Le Clerc. X
22031.

Grammaire / françoise, / sur / un plan nouveau, / Avec
un Traité de la prononcia- / tion des e, et un Abrégé
des ré- / gles de la Poésie Françoise. / Nouvelle Edi-
tion, / Revûë, corrigée et augmentée. / Par le Père
Buffier, de la Compagnie de Jésus. / A Paris, / Chez
Bordelet, rue S. Jacques, vis-à-vis / le Collège des Jé-
suites, à Saint Ignace. / M. DCC. XXIX. / Avec Appro-
bation et Privilège du Roy. // (in-12)-(XXI-540 pp.)
X 9842.

Nouvelle et parfaite / Grammaire / royale, françoise et

hollandoise. / Nieuwe en volmaakte / **koninglyke**, fransche / en hollandsche / Spraakkunst; / ... / Amsterdam, / Bij W. Holtrop. 1789 // (in-12) X 15289 (2).

21. Veritez / consolantes / du christianisme / Pour tous les jours du mois. / Par le Père Buffier, de la / Compagnie de Jésus. / Quatrième Edition. / A Paris, / Chez Joseph Mongé, rue saint / Jacques, vis-à-vis le Colège / de Louis le Grand, / à S. Ignace. / M. DCCXVIII. / Avec Approbation et Privilège du Roy. // (in-12)-(174 pp.) D 17791.

Veritez / consolantes / du christianisme / Pour tous les jours du mois. / Par le Père Buffier, de la / Compagnie de Jésus, / Cinquième Edition. / à Paris, / Chez la Veuve Mongé, rue S. / Jacques, vis-à-vis le Collège / du Plessi, / à S. Ignace. / M. DCCXXII. / Avec Approbation et Privilège du Roy. // (in-12)-(136 pp.) D 27346.

22. Les / Principes / du / raisonnement / Exposez en deux Logiques nouvèles. / Avec / des remarques / sur les Logiques qui ont eu le plus / de réputation de notre temps. / Par le Père Buffier, de la Com- / pagnie de Jésus. / A Paris, / Chez Pierre Witte, au bas de / la rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de / la Parcheminerie, à l'Ange Gardien. / M. D. CCXIV. / Avec Aprobation et Privilège du Roi. // (in-12)-(526 pp.) R 11085.

23. Pratique / de / la mémoire / artificielle, / Pour Aprendre et pour retenir la / Chronologie, l'Histoire, / et la Géographie. // III Partie, / Contenant la Géographie. / Nouvelle édition. // Géographie / universèle / en vers artificiels, / Exposez dans toutes les Méthodes / différentes qui peuvent abrégier / l'étude et faciliter l'usage / de cette sience. / Par le Père Buffier, de la / Compagnie

de Jesus. / Nouvèle édition. / A Paris, / Chez François-
Pierre Giffart, / rue S. Jaques, à l'Image Sainte Thérèse.
/ M. DC. XV. / Avec privilège du roi. // (in-12)-(346
pp. et tables) G 14022.

ge de cette Sience, / Avec le secours des Vers Artifi-
cielle, n° 18, G 14012.

Géographie / universèle, / Exposée dans les différentes Mé-
todes / qui peuvent abrégér l'étude et fa- / ciliter l'usa-
ge de cette Science, / Avec le secours des Vers Artifi-
ciels. / Par le Père Buffier, de la Compagnie / de Jé-
sus. / Quatrième Edition, / Revue, corrigée et augmen-
tée des change- / mens de domination arivés récemment
/ dans les Etats de l'Europe; 2° d'une / Préface sur la
Méthode d'apprendre la Géo- / graphie; et sur les Livres
faits à ce sujet, 3° d'une Table des noms de pays en /
François et en Latin avec leurs degrés de / longitude et
de latitude pour les trou- / ver tout d'un coup sur la
Cartè. / A Paris, / Chez Pierre-François Giffart, rue S.
Jaques, à l'Image Ste Thérèse. / MDCCXXIX. / Avec Ap-
probation et Privilège du Roi. // (in-12)-(XXIV-408
pp.) G 9515.

Géographie / universelle, / exposée / dans les diférentes
/ méthodes qui peuvent abrégér l'étude / et faciliter l'usa-
ge de cette science. // Verso blanc // Géographie /
universelle, / exposée / dans les diférentes / méthodes qui
peuvent abrégér l'étude / et faciliter l'usage de cette
Science. / Avec le secours des vers artificiels. / Par le
P. Buffier, de la Compagnie / de Jésus. / Sixième edi-
tion. / Revûe, corrigée et augmentée des changemens de
domi- / nation arivés récemment dans les Etats de l'Eu-
rope; / 2° d'une Préface sur la Méthode d'apprendre la
Géo- / graphie, et sur les Livres faits à ce sujet; 3° d'une
/ Table des noms de pays en François et en Latin avec /
leurs degrés de longitude et de latitude pour les trou- /

ver tout d'un coup sur la Carte. / A Paris, / chez Pierre-François Giffart, rue / S. Jaques, à l'Image Sainte Thérèse. / M. DCC. XXXIX. / Avec Approbation et Privilège du Roy. // (in-12)-(XXIV-413 pp. et des cartes)
G 9516.

Ibid... septième édition... M. DCC. XLIX... sans cartes...
G 9517

Ibid... huitième édition... M DCC LIV... avec cartes...
XXIV-391 pp. G 9519.

Ibid... neuvième édition... MDCCLVIII... avec cartes...
XXIV-439 pp. G 9520.

A la suite de cette édition se trouve: Nouveau / traité / de la / sphère, / exposé en différentes / méthodes, / Pour en faciliter la conoissance et / l'usage aux començans: / Avec les Réponses aux Questions choisies / sur l'Histoire et la Géographie / Universéle. / Par le Père Buffier, de la / Compagnie de Jésus. / A Paris, / Chez Marc Bordelet, rue S. Jacques, vis-à-vis le Collège des Jésuites à S. Ignace. M. DCC. LII. / Avec Approbation et Privilège du Roi. // (in-12)-(87 pp.).

Ibid... neuvième édition... M. DCC. LX... sans cartes mais suivi d'un Traité de la sphère. XXIV-404-87 pp. G 9521.

Ibid... neuvième édition... M. DCC. LXI... XXIV-404-74 pp. et table. *Bibliothèque Mazarine.* 40499.

Ibid... Dixième édition... M. DCC. LXVIII... avec cartes... et suivi du Traité de la Sphère... XXIV-474-80 G 9523.

Géographie / en vers artificiels, / Exposée dans les différentes mé-/thodes qui peuvent abrégér l'étude/ de cette Science, et en faciliter / l'usage. / Par le P. Buffier. / Onzième Edition / revue, corrigée et augmentée, par M. Pingré / Chanoine Régulier et Bibliothécaire de Ste Ge-/neviève, de l'Académie Royale des Sciences, / Astronome-Géographe de la Marine. / A Paris, / Du fonds de P. F. Giffart, / Chez Bar-

rois aîné, quai des Augustins,/ près du Pont Saint-Michel./
M. DCC. LXXXI./ Avec Approbation, et Privilège du Roi./
(in-12)-(XVI-452 pp. et des cartes)// Traité/de la/ Sphere,
exposé en Différentes/ Méthodes;/ Pour en faciliter la con-
naissance/ et l'usage aux commençans./ Par le Pere Buffier./
A Paris./ M.DCC.LXXXI.// (79 pp.).

Bibliothèque Sainte-Genève, G 8° 5 37 pièce 2 Inv.
1561.

24. Histoire/ chronologique/ du dernier siècle,/ Où l'on
dans les quatre/ parties du Monde, depuis l'an 1600 jus-
qu'à présent./ A Paris,/ Chez Pierre-François Giffart, rue/
Saint-Jacques, à Sainte-Thérèse./ M.DCCXV./ Avec appro-
bation et Privilège du Roy.// (in-12)-(CCCXXIX-69 pp. et
table) G 15722.

Ibid., M.DCC.XXIV....CCCXXIX-69 pp. et table *Bibliothèque Sainte-Geneviève* G 8° 812 2 Inv. 4133.

25. Homère/ en/ arbitrage./ A Paris,/ Chez Pierre Prault,
à l'entrée/ du Quay de Gesvres,/ du côté du Pont/ au Chan-
ge, au Paradis./ MDCCXV./ Avec Approbation et Privilège
du Roy.// (in-12)-(44 pp.) Yb 1344.

26. Tableau chronologique/ de/ l'histoire universelle/ gravé
en forme de jeu;/ Avec l'exposition des Règles de ce/ Jeu, et
des Faits Historiques/ dont il est composé./ Se vend enlu-
miné avec le Livre,/ vingt sols./ A Paris,/ Chez Joseph Mon-
gé,/ rue S. Jacques,/ à S. Ignace, vis-à-vis l'Eglise/ du Collè-
ge des Jésuites./ M.DCC.XVII./ Avec approbation et Privi-
lège.// (in-12)-(65 pp.) G 31171.

27. Introduction/ à l'Histoire/ des Maisons/ souveraines/
de l'Europe:/ Avec un grand nombre de Tables Généalogi-
ques/ gravées et imprimées./ Par le Père Buffier, de la
Compagnie/ de Jesus./ Tome I./ A Paris,/ Chez Antoine-
Urbain Coustelier,/ Quay des Augustins:/ et Pierre-Fran-
çois Giffard,/ rue S. Jacques, M.DCC.XVII./ Avec appro-

bation et Privilège.// (3 vols in-12)-(XXIV-456, VIII-432, 433-538 pp.) G 17472-17474.

28. Exercices/ de la piété/ chrétienne./ Pour retourner à Dieu, et luy/ demeurer fidèlement attaché./ A l'usagē des Missions./ Par le Père Buffier de la / Compagnie de Jésus. A Rouen,/ Chez Ph. P. Cabut, ruē du Bec, proche la Messagerie de Paris./ M.DCC.XXIV./ Avec Approbation et Privilège.// (in-12)-(139 pp.) D 27343.

Exercice/ de la piete/ chrétienne./ Pour retourner à Dieu, et lui demeu-/rer fidèlement attaché./ Par le Pere Buffier, de la Compagnie de Jesus./ Sixieme Edition./ Imprimé a Rouen,/ à Paris,/ Chez Vallègre fils, rue de la vieille Bou-/clerie./ Marc Bordelet, rue S. Jacques,/ vis-à-vis le Collège des Jésuites./ et Simon Langrone, rue S. Victor, atenant le Séminaire de saint Nicolas du Chardonnet./ Avec Aprobation et Privilège.// (in-12)-(80-48 pp.) D 27344.

29. Nouveaux Elémens/ d'Histoire/ et/ de géographie,/ à l'usage des Pensionnaires du Colège/ de Louis le grand./ Seconde edition./ Par le P. Buffier, de la Compagnie de Jesus/Imprimé à Rouen./ A Paris,/ chez Marc-Bordelet, ruē S. Jacques vis-à-vis le College des Jesuites,/à Saint Ignace./M.DCC.XXI Avec Privilege du Roy.// (in-12)-(170-24 pp.) G 14017.

Dans le même volume... Elemens / de la sience / des/ médailles.// (33pp.)

Nouveaux élémens/ d'Histoire / et de géographie/ A l'usage des Pensionnaires du Colège de/ Louis le grand./ Nouvelle edition./ Par le P. Buffier, de la Compagnie de Jesus./ A Paris,/ Chez Pierre-François Giffart, rue saint/ Jacques, à sainte Thérèse./ M.DCC.LII./ Avec Privilege du Roy.// (in-12)-169-24 pp.)// Suite/ aux/ nouveaux élémens/ d'histoire et de géographe/ universelle:/ contenant des Questions/ et les Réponses choisies sur l'Histoire Sainte et/ profane; l'Histoire

de France et la Géographie. / Tirée de la mémoire artificielle, / pour faciliter l'étude et la mémoire des jeunes/ commençans./ A Paris./ Chez Pierre-François Giffart, rue S. Jacques, à Sainte Thérèse./ M.DCC.LVII./ Avec Approbation et Privilège du Roy.// (235 pp.) G 9518.

30. Sentimens / chrétiens, / sur / les principales veritez / de la Religion; / Exposés en Proses, en Vers, et / en Estampes: / Par le Père Buffier, de la / Compagnie de Jésus. / A Paris, / Chez Joseph Mongé, rue S. Jaques / à S. Ignace, vis-à-vis l'Eglise / du colége des Jésuites. / M. DCC. XVIII. / Avec Aprobation et Privilège.// (in-18)-(XII-125 pp.) D 17792.

31. Histoire / du nouveau / Testament, / avec / de courtes réflexions. / A Rouen, / Chez la Veuve de Jean Ourssel, / rue Saint Jean, à l'enseigne / de l'Imprimerie. / M. DCCXIX. / Avec Permission et Privilège du Roy. // (in-12)-(236 pp. et table) A 7620.

32. Nouveau / Traité / de la / Sphere / exposé en différentes / Méthodes, pour en faciliter la conoissance et l'usage / aux commençans: / avec les Réponses aux Questions choisies sur / l'Histoire et la Géographie Universéle. / Par le Père Buffier, de la Compagnie / de Jesus. / à Paris, / Chez Marc Bordelet, ruë S. Jacques, / vis-à-vis le Collége des Jésuites à S. Ignace. / M. DCC. XXXVIII. / Avec Aprobation et Privilège du Roy. // (in-12)-(87 pp.) V 20645.

Dans le même volume se trouve la 6^e édition de la Géographie universelle. Cf. n° 23, G 9516.

Cf. pour les éditions de 1752 et 1768, n° 23, G 9520 et G 9523.

33. Traité / des / premières / veritez, / et / de la source / de nos jugemens, / où / l'on examine le sentiment des Philo- / sophes de ce temps, sur les premières / notions

des choses / Par le P. Buffier, de la Compagnie / de
Jésus. / A Paris, / Chez la veuve Maugé, rue S. Jac-
ques, vis-à-vis / le Collège du Plessis. / M. DCC. XXIV.
Avec Approbation et Privilège du Roi. // (in-12)-(X-
324-290 pp.) R 11095.

Doctrine / du / sens commun. // Verso libraires vendant
le livre // La Doctrine / du / Sens Commun, / ou /
Traité des premières vérités / et de la source de nos ju-
gements, / suivi d'une exposition des preuves les plus
sensibles de la / véritable religion. / Par le P. B. D. L.
C. D. J. / Ouvrage qui contient le développement primi-
tif du principe de / l'Autorité générale, adopté par M.
l'Abbé F. De La Mennais, / comme l'unique fondement
de la Certitude. / Pour servir d'appendice au Tome II
de l'*Essai sur l'indifférence / en matière de Religion.* /
Avignon, / Chez Seguin aîné, Imprimeur-Libraire. /
1822. // (in-8°)-(492 pp.) R 11098.

Bibliothèque philosophique / de la jeunesse. / Traité des
premières vérités. // Verso le même, publiée par une so-
ciété de professeurs. // Traité / des / premières vé-
rités, / et / de la source de nos jugements, / Par le
P. Buffier, / de la Compagnie de Jésus. / Nouvelle Edi-
tion, / Augmentée d'une notice et de notes critiques,
/ Par un Professeur de Philosophie. / Librairie classi-
que de Perisse frères. / Paris, / Rue du Pot de Fer St-
Sulpice, 8. / Lyon, / Grande rue Mercière, 33. / 1843.
// (in-12)-(XXXVI-365 pp.) R 30171.

Œuvres / philosophiques / de Père Buffier // Verso blanc
// Œuvres / philosophiques / du Père Buffier /, de la
Compagnie de Jésus / avec notes et introduction / par
Francisque Bouillier / Membre correspondant de l'Ins-
titut / et Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon /
Traité de premières vérités / Eléments de métaphysi-
que / Examen des préjugés vulgaires / Paris / Char-

pentier, Libraire-éditeur / 29, rue de Seine / 1843 //
(in-12)-(XLVI-475 pp.).

34. Elémens / de / Métaphysique / A la portée de tout le monde. / Par le Père Buffier / de la Compagnie de Jesus. / Imprimé à Evreux. / A Paris, / Chez Pierre François Giffart, rue St-Jacques, / à l'Image de Ste Thérèse. / et / Chez la Veuve Mongé rue St Jaques, / vis-à-vis le Collège du Plessis 1725. / Avec Approbation et Privilège. // (in-12)-(132 pp.) R 11096.

Cf. n° 15, R 11097.

35. Traité / de la / Société Civile, / et du moyen de se rendre heureux, en / contribuant au bonheur des personnes / avec qui l'on vit. / Avec des observations sur divers Ouvrages / renomez de Morale. / Par le Pere Buffier, de la Compagnie / de Jesus. / Imprimé à Rouën, / A Paris, / Chez Pierre-François Giffart, / rue saint Jacques, à sainte Thérèse. / M. DCC. XXVI. / Avec Aprobation et Privilège. // (in-12)-(272-201 pp.) F 25003.

36. Suite / de la / Grammaire / françoise / sur un plan nouveau, / ou / Traité / philosophique / et / pratique d'éloquence. / Contenant des exemples de chaque sorte de / Pièces d'Eloquence, suivis de Réflexions / critiques; avec une notice des auteurs les / plus renommez qui en ont traité. / Par le Père Buffier, de la Compagnie / de Jesus / A Paris, / chez Nicolas le Clerc, rue de la vieille Bou. / clerie. / Jean Musier, Quai des Augustins. / Claude-Louis Thiboust, Place de Cambray. / M. DCC. XXVIII. / Avec Approbation et Privilège du Roy. // (in-12)-(270 pp.)

Dans le même volume, Traité philosophique / et pratique de poesie. // (336 pp.) X 9843.

37. Exposition / des preuves / les plus sensibles / de / la véritable / Religion. / Par le Père Buffier, de la Compagnie / de Jesus. / A Paris, / Chez Guillaume Cavalier, rue Saint Jacques, / au Lys d'or. / Pierre-François Giffart, rue / saint Jacques, à sainte Thérèse. / et Rollin fils, Quai des Augustins, à S. Athanase. / M. DCCXXXII. / Avec Aprobation et Privilège du Roi. // (in-12)-(VII-468 pp.) D 27345.

Analyse et extrait / d'une / Exposition / des preuves les plus sensibles / de la véritable religion. / Paris, / A la Société Catholique des bons livres / rue du pot-de-fer, n° 4. / M. D. CCC. XXVIII. // (in-12)-(109 pp.) D 27342.

Cf. n° 33, édition de 1822, R 11098.

38. Cours / de / Sciences / sur des principes nouveaux / et simples; / Pour former le langage, / l'esprit et le cœur, / dans l'usage ordinaire de la vie. / Par le Père Buffier, de la Compagnie de Jésus. / A Paris, / Chez Guillaume Cavalier, rue Saint Jacques, au Lis d'or. / et / Pierre-François Giffart, rue Saint Jacques, à Sainte Thérèse. / M. DCCXXXII. / Avec Approbation et privilège du Roy. // (in-fol.)-(XXIV-1560 col. et table) Z 341.

Le Cours de Sciences contient les traités suivants : 1° Grammaire française; 2° Traité d'éloquence; 3° Traité de poésie; 4° Traité des premières vérités; 5° Traité des vérités de conséquence (Les principes du raisonnement); 6° Eléments de métaphysique; 7° Examen des préjugés vulgaires; 8° Traité de la société civile; 9° Exposition des preuves les plus sensibles de la véritable religion; 10° Eclaircissements sur divers traités; 11° Dissertation sur l'étude et sur la méthode des sciences; 12° 7 dissertations sur divers sujets par rapport au Cours de Sciences : a) Sur la nature du goût;

b) Si nous sommes en état de bien juger les défauts d'Homère ; c) Un examen d'un vers de Lucain ; d) Si les règles ~~et~~ les beautés de la musique sont arbitraires ou réelles ; e) Sur une question de jurisprudence ; f) Sur le Change ; g) Sur le droit et l'équité.

B. — PERIODIQUES

Le P. Buffier publia un certain nombre d'articles dans les Mémoires de Trévoux. Ils sont pour la plupart des compte-rendus d'ouvrages.

1. Sur un *Dictionnaire de Musique*, par Sébastien de Brosard ; Mém. de Trév., 1703, pp. 1763-85, pp. 2054-65.
2. Dissertation touchant le rapport de la musique spéculative et de la musique ; Mém. de Trév., 1703, pp. 1763-83, pp. 2044-65.
3. Eclaircissement d'une difficulté proposée sur un endroit de la dissertation du P. Buffier. (Le n° 2) ; Mém. de Trév., 1704, pp. 464-71.
4. Traité de la grammaire française, par M. l'abbé Régnier de Marais, de l'Académie Française ; Mém. de Trév., 1706, pp. 1641-71.
5. Mémoire sur le système d'une nouvelle orthographe ; Mém. de Trév., 1707, pp. 1259-66 et une planche.
6. Odes de M. D... (de La Motte) ; Mém. de Trév., 1707, pp. 563-81, et 1709, pp. 579-86.
7. Eclaircissement d'un problème de musique pratique : pourquoi l'on emploie quelquefois dans la composition les tons ou modes transposés préférablement aux tons ou modes naturels ; Mém. de Trév., 1718, pp. 310-19.
8. Plan d'une orthographe suivie pour les imprimeurs ; Mém. de Trév., 1719, pp. 1325-30.

9. Nouvelle grammaire réduite en tables, par M. de Grima-rest ; Mém. de Trév., 1719, pp. 1228-34.
10. Méthode du Sieur Py. Poulain de Launay ou l'art d'apprendre à lire le français et le latin par un nouveau système ; Mém. de Trév., 1720, pp. 373-6.
11. Lettre à M. l'abbé de Longrue au sujet d'un médaillon rapporté par le P. Daniel dans son livre de la milice française (Tome I, p. 404) ; Mém. de Trév., 1722, pp. 1295-1302.
12. Observations sur les termes nouveaux et sur l'orthographe de la langue française ; Mém. de Trév., 1724, pp. 222-34.
13. Nouvel examen du vers de Lucain : *Victrix causa diis placuit* ; Mém. de Trév., 1731, pp. 833-44.
14. Addition à l'*Exposition des preuves les plus sensibles de la véritable religion* ; Mém. de Trév., 1732, pp. 957-972.

C. — MANUSCRITS

1. Extraits du P. Buffier. F. Fr. 14700.
C'est son précis de l'Essai de Locke.
2. Extraits du P. Buffier. *Bibliothèque de l'Arsenal*, Catalogue T. XLV, 2^e supplément, p. 9, 7581-7589, Recueil intitulé « Diversité », 300 pp. 1(7581).
P. 264, Extrait du P. Buffier à propos des conférences ecclésiastiques.
P. 265, Extrait de l'*Exposition des preuves les plus sensibles de la véritable religion*.
3. *Bibliothèque de Calais* 24(2149) Fol. 193, « Œuvres mêlées de Mallet de Bresme », *Sylla Dictateur Romain, Tragédie*. Dans son *Traité de Poésie*, le P. Buffier a mis une tragédie, *Sylla*, du P. de La Rue, revendiquée par Mallet de Bresme comme son œuvre. Dans l'avertissement de cette pièce, pp. 136-141 (verso), on accuse le

P. Buffier de l'avoir changée et de ne pas avoir voulu l'attribuer à Mallet de Brésme.

4. *Bibliothèque de Reims* 635 (N. fonds) n° 16, Arrêt du conseil privé (13 décembre 1706) contre la *Pratique de la membre artificielle* du P. Buffier, 1^{er} feuillet.
5. *Bibliothèque de Rennes* 595 (152), pp. 92-96, Vers mnémotechniques du P. Buffier.
6. *Bibliothèque de Vitry-le-François*, 97 pièces diverses, 4^e Poésies de M. de Valincourt, etc. Verso du 4^e feuillet : Sur la prise de Mons et de Montmélián.

II. — BIBLIOGRAPHIE GENERALE

A. — *Ouvrages de référence, recueils, périodiques*

Acta Eruditorum.

The Catholic Encyclopedia.

L'Encyclopédie (Diderot et d'Alembert).

Feller. — Biographie universelle.

Goujet. — Bibliothèque Française.

Hurter. — Nomenclator.

Journal des Savants.

Journal de Verdun.

Leclerc. — Bibliothèque choisie.

Mémoires de Trévoux.

Mercure et le Mercure Galant.

Michaud. — Biographie universelle.

Migne (l'abbé). — Démonstrations évangéliques, Tome 9.

Moréri. — Dictionnaire historique.

Nouvelles Ecclésiastiques.

Sommervogel. — Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.

B. — *Divers*

ANTHIAUME (l'abbé A.). Le Collège du Havre. Le Havre. Imprimerie du Havre-Eclair, 1905, 2 vol. in-8°.

- BALDENSBERGER (F.). Etudes d'histoire littéraire. Paris, Hachette, 1908-10, 2 vol. in-16.
- BARNI (J.). Histoire des idées morales et politiques en France au XVIII^e siècle. Paris, Germer Baillière, 1865-67, 2 vol. in-18.
- BEGUIN. De la philosophie. Paris, Barbou, 1773, in-12.
- BELIN (J. P.). Le mouvement philosophique de 1748 à 1789. Paris, Belin frères, 1913, in-8°.
- BOUILLIER (Fr.). Histoire de la philosophie cartésienne. Paris, C. Delagrave, 1868, 3^e édition, 2 vol. in-8°.
- BOUQUET (H. N.). L'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis. Paris, Delalain frères. 1891, in-8°.
- BOYSSE (E.). Le théâtre des Jésuites. Paris, H. Vaton, 1880, in-8°.
- BRUNOT (F.). Histoire de la langue française. Paris, Colin, 1905 et suiv., gr. in-8° ;
Tome III, 1^{re} Partie, La formation de la langue classique (1600-1660).
Tome IV, 1^{re} Partie, La langue classique (1660-1715).
Tome V, Le français en France et hors de France au XVII^e siècle.
- CARRÉ (G.). L'enseignement secondaire à Troyes du moyen âge à la Révolution. Paris, Hachette, 1888, in-8°.
- CATROU (les PP. Catrou et Rouillé). Histoire Romaine. Paris, Compagnie des Libraires, 1731, 20 vol. in-12.
- CHINARD (G.). L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle. Paris, Hachette, 1913, in-16.
- COMPAYRÉ (G.). Histoire critique des doctrines de l'éducation en France, depuis le XVI^e siècle. Paris, Hachette, 1879, 2 vol. in-8°.
- CRESSON (A.). Les courants de la pensée philosophique française. Paris, Colin, 1925, 2 vol. in-16.

DANIEL (le P.). La géographie dans les collèges des Jésuites au XVII^e et au XVIII^e siècle. Paris, V. Lecoffre, 1879, in-8°. (Extrait des *Etudes Religieuses*.)

Les Jésuites historiens au XVII^e siècle. Lyon, Imp. de Pitrat aîné, 1879, in-8°. (Extrait des *Etudes Religieuses*.)

Les Jésuites instituteurs de la jeunesse française au XVII^e et au XVIII^e siècle. Paris, V. Pamé, 1880, in-18.

DEDIEU. Montesquieu. Paris, Alcan, 1913, in-8°.

DIDÉROT. Œuvres complètes, éd. d'Assézat et de M. Tournoux, Paris, Garnier, 1875, in-8°.

DULONG (G.). L'abbé de Saint-Réal. Paris, Champion, 1921, in-8°.

DUPONT (Paul). Houdar de La Motte. Paris, Hachette, 1898, in-8°.

DUPONT-FERRIER (G.). Du collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand. Paris, De Boccard, 1921, 3 vol. in-8°.

FLEURY (l'abbé Claude). Traité du choix et de la méthode des études. Paris, chez P. Aubouin, P. Emery et C. Clousier, 1686, in-12.

GAMBER (l'abbé S.). Quid de liberalium disciplinarum studio et ratione senserit Cl. Bufferius. Paris, Fontemoing, 1899, in-8°.

GAQUÈRE (l'abbé). La vie et les œuvres de Claude Fleury. Paris, 1925, in-8°.

GAULLIEUR (E.). Histoire du collège de Guyenne. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1874, in-8°.

HATIN. Bibliographie historique et critique de la presse périodique française. Paris, Firmin Didot, 1866, n-8°.

HOFFDING (H.). Geschichte der neueren Philosophie. Leipzig, 1895-96, 2 vol. in-8°.

JOHNSON (A.). Lafosse, Otway et Saint-Réal. Paris, Hachette, 1901, in-8°.

LANSON (G.). Histoire de la littérature française. Paris, Hachette, 20^e édit., in-16.

Etude sur l'origine et les premières manifestations de l'esprit philosophique dans la littérature française. (Revue des Cours et Conférences, 1907-10.)

L'influence de la philosophie cartésienne sur la littérature française. (Revue de Métaphysique et de Morale, 1896, pp. 517-550.)

LANTOINE. Histoire de l'enseignement secondaire en France au XVIII^e siècle. Paris, Thorin, 1874, in-8°.

LE BLANC (l'abbé J. B.). Lettres d'un Français. La Haye, J. Neaulme, 1745, 3 vol. in-8°.

LEMAITRE DE CLAVILLE. Traité du vrai mérite de l'homme considéré dans tous les âges et dans toutes les conditions, avec des principes d'éducation propres à former les jeunes gens à la vertu. Paris, Saugrain, 1734, in-12.

LENEL (S.). Histoire du collège d'Amiens. Amiens, Yvert et Tellier, 1904, in-8°.

LICHTENBERGER (A.). Le socialisme au XVIII^e siècle. Paris, Alcan, 1895, gr. in-8°.

LOCKE (John). An essay concerning human understanding. Edition with notes and introduction by Alexander Campbell Fraser, Oxford, 1894, 2 vol. in-8°.

Essai concernant l'entendement humain, 4^e édit., traduit par Coste, Amsterdam, 1754, 4 vol. in-12.

MAIGRON (L.). Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence. Paris, Plon-Nourrit, 1906, in-8°.

MASSON (P.-M.). La religion de Jean-Jacques Rousseau. Paris, Hachette, 1916, in-8°.

MONOD (A.). De Pascal à Chateaubriand. Paris, Alcan, 1916, in-8°.

MONTESQUIEU. Œuvres complètes. Edit. de Ch. Lahure, Hachette, 1856, 2 vol. in-12.

MORNET (D.). Histoire de la clarté française. Paris, Payot, 1929, in-8°.

La pensée française au XVIII^e siècle. Paris, Colin, 1926, in-16.

Le romantisme en France au XVIII^e siècle. Paris, Hachette, 1912, in-16.

Les sciences de la nature en France au XVIII^e siècle. Paris, Colin, 1911, in-16.

La vie mondaine, les salons. Cf. *La vie parisienne au XVIII^e siècle*. Bergmann, Cahen, Mornet... Paris, Alcan, 1914, in-8°.

OLLION (H.). La Philosophie générale de John Locke. Paris, Alcan, 1908, in-8°.

PELLISSON (M.). Les hommes de lettres au XVIII^e siècle. Paris, Colin, 1911, in-16.

La sécularisation de la morale au XVIII^e siècle. (*La Révolution Française*, Vol. 45, 1903, juillet et décembre, pp. 385-409.)

PERRENS (F. T.). Les libertins en France au XVII^e siècle. Paris, Calmann-Lévy, 1899, in-8°.

REID (Thomas). The works of Thomas Reid, D. D., now fully collected. Edition published by Sir William Hamilton, Edinburgh, MacLachlan, Stewart & C^o., MDCCCXLVI, in-8°.

The Works of Thomas Reid, D. D. F. R. S., with an account of his life and writings by Dugald Stewart, F. R. S., Charlestown, Samuel Etheridge Junior, 1813-15, 4 vol. in-8°.

Œuvres complètes de Thomas Reid, publiées par Th. Jouffroy, Paris, Masson, 1828-36, 6 vol. in-8°.

RIGAULT (H.). Histoire de la querelle des anciens et des modernes. Paris, Hachette, 1856, in-8°.

ROLLIN (Ch.). De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur. Paris, Estienne, 1726-28, 4 vol. in-12.

Histoire ancienne, 1730.

- ROUSSEAU (J.-J.). Œuvres complètes. Paris, Hachette, 1856 58, 8 vol. in-12.
- ROUSTAN (M.). Les philosophes et la société française au XVIII^e siècle. Lyon, A. Rey, 1906, in-8°.
- SAINTE-BEUVE. Nouveaux lundis. Paris, M. Lévy frères, 1871, 13 vol. in-18.
- Port-Royal. Paris, Ronduel, 1840-59, 5 vol. in-8°.
- SAYOUS (A.). Le XVIII^e siècle à l'étranger. Paris, Amyot, 1861, 2 vol. in-8°.
- Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle. Paris, chez J. Cherbuliez, 1853, 2 vol. in-8°.
- SEE (H.). L'évolution de la pensée politique en France au XVIII^e siècle. Paris, Giard, 1925, in-8°.
- Les idées politiques en France au XVIII^e siècle. Paris, Hachette, 1920, in-8°.
- La France économique et sociale au XVIII^e siècle. Paris, Colin, 1925, in-16.
- SICARD (l'abbé A.). Les études classiques avant la Révolution. Paris, Perrin, 1887, in-12.
- L'éducation morale et civile avant et pendant la Révolution (1700-1808). Paris, Poussielgue, frères, 1884, in-8°.
- STRYIENSKI (C.). Le XVIII^e siècle. Paris, Hachette, 1909, in-8°.
- TAINE. Les origines de la France contemporaine. Tome I, L'ancien régime et la Révolution. 1878.
- TEXTE (J.). Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire. Paris, Hachette, 1895, in-16.
- VOLTAIRE. Œuvres. Edition Moland, Paris Garnier, 1877-1882, 50 vol. in-8°.
- Lettres philosophiques. Edit. Critique de G. Lanson, Paris, Cornély, 1909, 2 vol. in-12.
- Siècle de Louis XIV. Edit. critique de E. Bourgeois, Paris, Hachette, 13^e édit., 1928, in-16.

INDEX

- Alexandre (le P.). — 12.
 André (le P.). — 184.
 Aristote. — 50, 52, 109, 119.
 Arnauld. — 60, 100.
 Ayrault (le P.). — 13.
 Beattie. — 143, 145.
 Berkeley. — 142, 143.
 Boileau. — 39, 50.
 Boivin. — 41.
 Bouhours (le P.). — 21.
 Boullier. — 124, 125, 140.
 Bourdaloue. — 107.
 Bourgogne (duc de). — 82, 83.
 Bossuet. — 73.
 Brantôme. — 103.
 Briet (le P.). — 71, 91.
 Brossard. — 34.
 Calvin. — 86.
 Campbell. — 143.
 Catrou (le P.). — 117.
 Cheminai (le P.). — 107.
 Chifflet (le P.). — 99.
 Cicéron. — 45, 51, 109, 119.
 Cluvier. — 84, 91.
 Colbert (J.-N.). — 12.
 Commire (le P.). — 19, 21.
 Comnène. — 79, 81, 82.
 Condé (duc de). — 86.
 Condillac. — 185.
 Corneille. — 99, 170.
 Crécy (comte de). — 21.
 Dacier (Mme). — 10, 39, 40, 41,
 43, 47, 48, 49.
 Daguesseau. — 107.
 Daniel (le P.). — 12.
 Descartes. — 52, 60, 123, 125, 128,
 129, 134, 137, 140, 144, 189,
 193.
 Diderot. — 9, 177, 193.
 Fénelon. — 40, 73, 162.
 Fleury l'abbé). — 55, 57, 58, 59,
 65, 66, 67, 73, 99.
 Fontenelle. — 19, 152.
 Fourmont. — 48.
 Guiscard. — 79, 81, 82.
 Gregory. — 144.
 Hamilton. — 145.
 D'Harcourt (duc). — 79.
 Homère. — 40, 41, 42, 44, 45, 46,
 47, 50, 51, 114, 186.
 Horace. — 113.
 Hume. — 142, 144.
 Jouvecy (le P.). — 20, 65.
 Labbe (le P.). — 71, 91, 94.
 Lambert (marquise de). — 41, 50.
 Lamenais. — 146.
 Lamoignon. — 107.
 La Motte. — 10, 39, 40, 42, 43, 45,
 47, 48, 49, 50, 113, 186.
 Lancelot. — 100.
 Le Bossu (le P.). — 43, 47, 50, 51,
 52.
 Lemaître de Claville. — 29, 55, 66,
 67, 68, 173.
 Locke. — 11, 60, 123, 125, 130,
 132, 133, 135, 136, 137, 138,
 140, 141, 144, 171, 185, 191.
 Longin. — 45.
 Louis XIV. — 19, 20, 23, 72, 79,
 169.

- Luther. — 86.
Maine (duc du). — 182.
Malaterra. — 79.
Malebranché. — 60, 125, 137, 138,
189, 193.
Mariana. — 83.
Marie-Thérèse. — 24.
Molière. — 99.
Montaigné. — 103.
Montesquieu. — 83, 190, 193.
Oswald. — 143, 145.
Perrault. — 39.
Petau (le P.). — 71.
Pharamond. — 79, 118.
Philippe V. — 83.
Pinamonti (le P.). — 21, 22.
Platon. — 52, 129, 134.
Pouille. — 79.
Quintilien. — 109.
Racine. — 99.
Reid. — 140 à 145.
Rollin. — 65 à 67, 73 à 75.
Rouillé (le P.). — 55, 58, 117.
Rousseau. — 163, 165, 174, 177,
191, 192, 193.
Sales (St Fr. de). — 27.
Samson. — 84.
Segneri (le P.). — 22.
Sirmond (le P.). — 71.
Socin. — 86.
Spinosà. — 154, 157, 185.
Stewart. — 144.
Tasse. — 42.
Terrasson (l'abbé). — 48.
Ticho-Brahé. — 84.
De Valincourt. — 48, 49.
Vanini. — 85.
Vaugelas. — 100, 103.
Virgile. — 42, 114.
Voiture. — 105.
Voltaire. — 9, 21, 63, 76, 81, 83,
89, 90, 191, 193.

